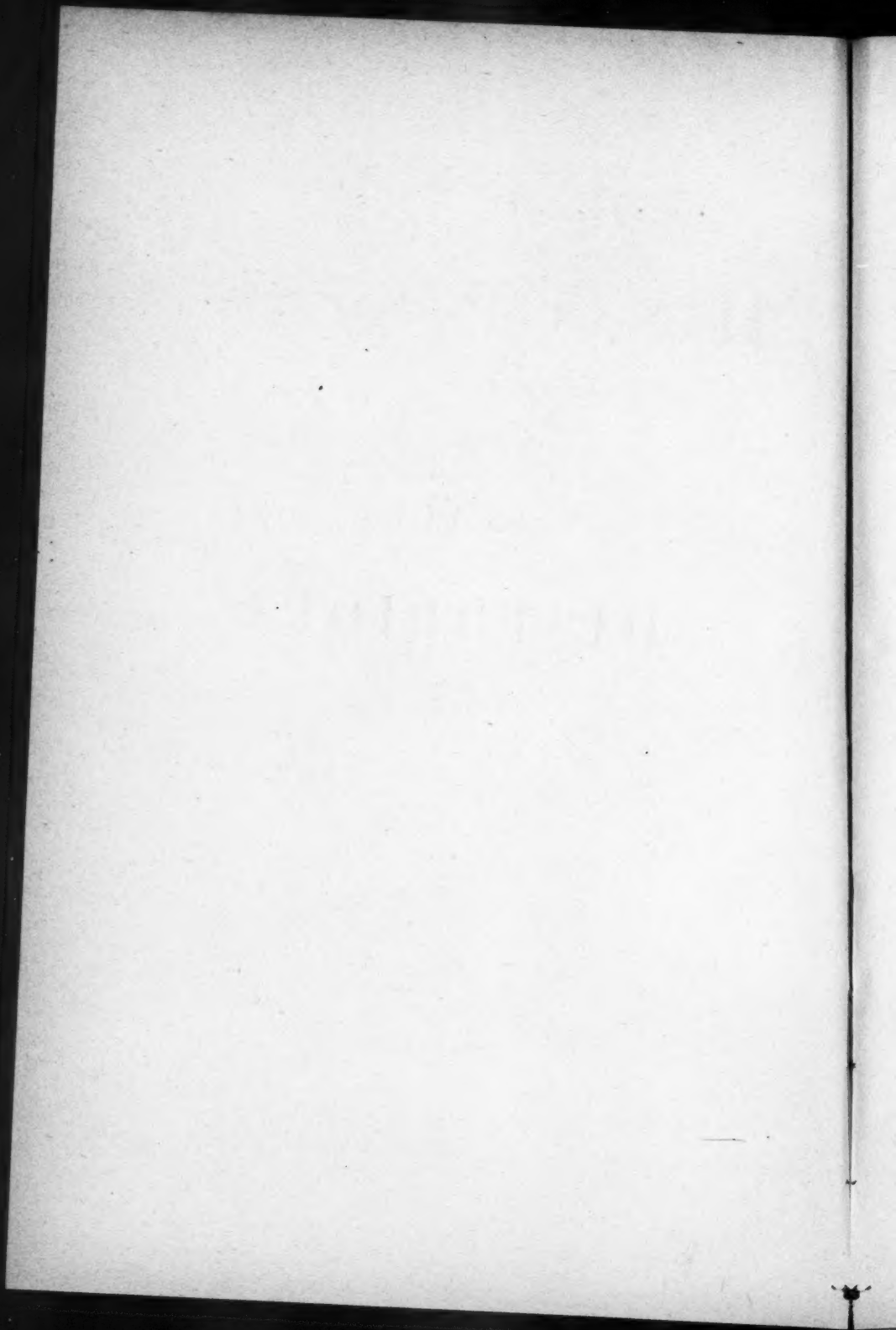


REVUE
HISTORIQUE



REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historin.

Cicéron, de Orat., II, 15.

CINQUANTIÈME ANNÉE

TOME CENT QUARANTE-NEUVIÈME

Mai-Août 1925.

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1925

D.
I.
.R6
t. 149
1925

H

~~R 3282~~

~~V. 149~~

NOV 17 1925

219442

R.P.

REVUE
HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CH. BÉMONT

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES
DIRECTEUR A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES
MEMBRE DE L'INSTITUT

CHR. PFISTER

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
MEMBRE DE L'INSTITUT

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 45.

50^e ANNÉE. — TOME CXLIX.

I. — Mai-Juin 1925.

SOMMAIRE.

	Pages
B. Combes de Patris. Une victime de la diplomatie pontificale au XVI ^e siècle : Guillaume de Patris, abbé de la Grasse (1535-1580). D'après des documents inédits tirés des Archives du Vatican	1
Paul Robiquet. Un sauveur de Louis XVI dans la journée du 20 juin 1792 : le chevalier Jean de Canolle	32
Henri Sée. A propos du mot « industrie »	58
Bulletin historique. Histoire de la guerre (1914-1918), par Pierre RENOUVIN	62
Comptes-rendus critiques (<i>Pour le détail, voir au verso</i>)	86
Notes bibliographiques	99
Recueils périodiques et sociétés savantes	139
Chronique	154
Liste des livres reçus au bureau de la « Revue »	158

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

PARIS, 6^e

AVIS IMPORTANT.

Les demandes de tirages à part d'articles doivent être adressées au secrétaire de la Revue en même temps que les premières épreuves.

OUVRAGES ANALYSÉS DANS LES COMPTES-RENDUS

DE LA PRÉSENTE LIVRAISON.

	Pages
D ^r CONSTANTIN C. DICULESCU. Die Gepiden. Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter und zur Vorgeschichte des rumänischen Volkes (Ch. Lécivain)	86
LYNN THORNDIKE. A history of magic and experimental science during the first thirteen centuries of our era (Ch.-V. Langlois)	87
PRESERVED SMITH. Erasmus. A study of his life, ideals and place in history (A. Renaudet)	90
G. N. CLARK. The dutch alliance and the war against french trade, 1688-1697 (Albert Waddington)	92
KUNO FRANCKE. Die Kulturwerte der deutschen Literatur in ihrer geschichtlichen Entwicklung (Henri Hauser)	93
ALFRED LEROUX. Les Religionnaires de Bordeaux de 1685 à 1802 (Ch. Dartigue)	95
ÉDOUARD CHAPUISAT. La Restauration hellénique d'après la correspondance de Jean-Gabriel Eynard (Michel Lhéritier)	97

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

G. Bourgin. Le Comité central de 1871.
V. Bourrilly. Duguesclin et le duc d'Anjou en Provence (1368).
Ferdinand Boyer. Lettres inédites de la princesse des Ursins.
Léon Cahen. Le pacte de famine.
Gaston Dodu. La folie de Charles VI.
A. Faure. Une expédition française en Gambie au secours des Anglais (1831).
Léon Homo. Les documents de l'Histoire Auguste et leur valeur historique.
L. Lévy-Schneider. L'autonomie administrative de l'épiscopat français à la fin de l'Ancien régime.
M^{me} Lubimenko. Les relations diplomatiques de l'Angleterre avec la Russie au XVIII^e siècle.
Paul Marmottan. La grande-duchesse Elisa et Fouché.
René Puaux. Boissy d'Anglas. Lettres inédites sur la Révolution française.
A. Renaudet. Érasme, sa pensée et son action, d'après sa correspondance (1519-1521).
Henri Sée. Que faut-il penser de l'œuvre économique de Colbert?
J. G. Van Dillen. Amsterdam, marché mondial des métaux précieux au XVII^e et au XVIII^e siècle.

N.-B. — La Direction de la Revue historique n'est pas responsable des manuscrits non insérés.

REVUE HISTORIQUE

BIMESTRIELLE

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

Un an, France et Colonies : 45 fr. — Union postale : 56 fr.

Le numéro : 10 fr.

Les années écoulées se vendent également aux nouveaux prix.

AVIS IMPORTANT.

Les demandes en duplicata de numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de quinze jours après réception du numéro suivant.

re

ges

36

37

90

92

93

95

97

n

.

u

.

.

UNE VICTIME DE LA DIPLOMATIE PONTIFICALE AU XVI^e SIÈCLE

GUILLAUME DE PATRIS

ABBÉ DE LA GRASSE

(1535-1580)

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS TIRÉS DES ARCHIVES DU VATICAN¹

I

De cette époque, attachante entre toutes, qu'est le xvi^e siècle, né dans les splendeurs de la Renaissance, grandi dans les agitations d'une politique incertaine et dont la seconde moitié fut ensanglantée par les plus violentes luttes religieuses, émergent bien des figures dont l'histoire générale a retenu les traits. Mais, à côté de ces acteurs de premier plan, il en est d'autres moins célèbres qui, sur cette scène ardente, eurent aussi à jouer un rôle actif, à dépenser leur passion ou à déployer leurs intrigues. C'est un de ces acteurs du grand drame politique et religieux de la seconde moitié du xvi^e siècle dont nous voudrions évoquer la vie et la mort tragique, en parlant de Guillaume de Patris, abbé de la Grasse, lieutenant et auditeur général du cardinal d'Armagnac².

1. Sources. — Manuscrits : Archives du Vatican, registres de la nonciature d'Avignon. — Archives départementales de Vaucluse, séries B, C, G. — Archives départementales de l'Aveyron, séries E, G. — Archives communales de Rodez, Cité, séries BB, CC; de Bourg, série BB. — Archives communales de Bédarrides, série GG. — Archives de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, Bonald, *Histoire des comtes de Rodez*. — Archives du château de Cougousse, titres divers. — Paris. Bibliothèque nationale, manuscrits : fonds français, n° 20445. — Bibliothèque d'Avignon, manuscrit n° 2476. — Bibliothèque d'Avignon, Bertrand, *Journal sur les guerres civiles du Comtat-Venaissin*. — Bibliothèque de Carpentras, J. de Morelli, *Discours des guerres de la comté de Venayssin et de la Provence*.

2. Sur le cardinal d'Armagnac, cf. C. Couderc, *Bibliographie historique du Rouergue*, Paris, Champion, 1920, p. 51-53.

Par sa vie, comme par sa mort, il est très représentatif de son temps. Homme d'Église qui ne dédaignait pas de porter la cuirasse sous le rochet, administrateur à la fois prudent et ferme, diplomate avisé, il fut mêlé aux troubles qui désolaient le royaume et avança sur une route semée de haines. De bonne heure il avait pu se convaincre que la vengeance fleurit surtout au cours des guerres civiles, que le meurtre et l'assassinat sont alors monnaie courante et que, quels que soient les services rendus à une cause et en dépit des partisans les plus fidèles, nul ne peut se flatter d'échapper au poison ou au poignard de ses ennemis.

Il naquit à Rodez¹, et non à Toulouse, comme on l'a affirmé², sur une phrase trop légèrement entendue de Nostradamus. Celui-ci, qui fut son contemporain³, dit qu'au moment de sa mort « il était âgé de trente-huit à quarante ans⁴ », ce qui a fait placer la date de sa naissance aux environs de 1539. Comme on rencontre le premier acte de son administration en 1553⁵, il semble bien que l'on doive assigner à sa venue au monde une date un peu antérieure, sûrement après 1530, mais non pas très éloignée de 1535. Il était fils d'autre Guillaume de Patris et de Jeanne de Nattes de la Calmontie. Son père appartenait à une famille que l'on suit dans le Comtat-Venaissin à partir du x^v^e siècle⁶ et qui joua un certain rôle dans l'administration civile⁷ et dans les guerres religieuses, où elle s'affirma à la tête du parti catho-

1. H. Affre, *Biographie aveyronnaise*, Rodez, 1881, p. 282.

2. L'Abbé Guillaume de Patris (1539-1580), dans les *Mémoires de la Société des arts et des sciences de Carcassonne*, 1893, t. VII (1), p. 35.

3. César Nostradamus, fils de Michel Nostradamus, le fameux astrologue, médecin de Charles IX, né à Salon en 1555, mort dans cette ville en 1622.

4. *Histoire et chronique de Provence*, Lyon, 1614, p. 829.

5. Arch. départ. Vaucluse, C, 154.

6. C.-F. Barjavel, *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse*, Carpentras, 1841, t. II, p. 235 et suiv. « La famille de Patris, dont le nom survit encore dans une maison de campagne entre Pernes et Carpentras, a habité cette dernière ville depuis le x^v^e jusqu'au xvi^e siècle; elle vivait aussi à Pernes dans le xvi^e siècle et a possédé la coseigneurie de Vénasque et de Saint-Didier. [Giberti, ms. Carpentras, t. I, ch. x, art. 1, p. 1086. — Ch. Cottier, *Notes historiques sur les recteurs du Comtat*, p. 216, 218, 219.] » — Cf. Arch. départ. Vaucluse, B, 48, et G., 271, fol. 277, et L.-H. Labande, *Avignon au XV^e siècle*, p. 362.

7. P. de Faucher, *Liste des anciens syndics et consuls de Carpentras*, Avignon, Seguin, 1893.

lique¹. Sa mère se rattachait à la maison de Nattes², une des plus enracinées au sol du Rouergue, illustrée par les exploits de Béranger de Nattes qui, le 17 septembre 1367, chassa les Anglais de Rodez.

D'après un ancien mémoire de famille, c'est le cardinal d'Armagnac qui aurait attiré du Comtat-Venaissin en Rouergue cette branche des Patris³. Ce point nous paraît obscur, car, d'une part, nous les rencontrons à Rodez dès 1527⁴ et, d'autre part, ce n'est que dans la seconde moitié du XVI^e siècle que Georges d'Armagnac paraît avoir eu avec le Comtat des relations suivies. Il est possible cependant qu'au cours d'un des nombreux voyages qui marquèrent sa jeunesse, le futur cardinal ait ramené et fixé en Rouergue celui qui devait donner le jour à Guillaume de Patris.

Celui-ci était le cadet de quatre enfants⁵. Destiné de bonne heure à l'Église, suivant une tradition alors courante et qui se renouvela depuis pour d'autres cadets de sa famille, Guillaume de Patris grandit dans la vieille et austère cité qu'était le Rodez du XVI^e siècle, à l'ombre de la tour merveilleuse que François d'Estaing venait d'élever dans l'élan de la Renaissance, pour couronner la cathédrale gothique, œuvre de trois siècles de la-

1. Pithon-Curt, *Histoire de la noblesse du Comtat-Venaissin*, t. I, p. 30, 73, 192, 358; t. III, p. 144, 170, 212, 253, 375, 446, 538; t. IV, p. 576, 628.

2. H. de Barrau, *Documens historiques et généalogiques sur les familles... du Rouergue*, t. III, p. 527 et suiv.

3. H. de Barrau, *Documens...*, t. IV, p. 76 et suiv. — Cf. vicomte de Bonald, *Nobles et marchands*, dans la *Revue historique de Toulouse*, avril 1923.

4. Arch. départ. Aveyron, E, 455 et 1658.

5. Les enfants de Guillaume de Patris et de Jeanne de Nattes de la Calmontie furent :

I. François de Patris, trésorier de France en la généralité de Montauban, marié à Isabeau de Gaubert de Caminade, fille de Jean de Gaubert, procureur général au parlement de Toulouse, dont une fille unique, Delphine de Patris, qui épousa, en 1609, François-Robert de Fontanges d'Auberoques, dont la famille se fonda dans celle de La Garde-Chambonas, d'où sortit le marquis de Chambonas, dernier ministre des Affaires étrangères sous Louis XVI.

II. Guillaume de Patris, abbé de la Grasse.

III. Autre François de Patris, seigneur de la Jonquièrre, député par les États du Rouergue vers le duc de Mayenne en 1581 et vers le roi en 1616, premier consul de Rodez en 1606, 1607 et 1617, marié, le 4 janvier 1587, à Isabeau d'Escarilhan, fille de N. d'Escarilhan et de Catherine d'Alary de Tanus. Il continua la branche du Rouergue.

IV. Hélène de Patris, mariée à Jean de Vedel (Titres de famille : archives du château de Cougousse).

heur et de foi. On parlait encore dans la capitale du Rouergue de la visite de François I^{er}, bientôt suivie de celle du roi de Navarre et de la reine Marguerite¹. Quelques années plus tard, on commençait à s'inquiéter des idées nouvelles qui, d'abord discrètement propagées à travers la province, devaient un jour se répandre brusquement, comme un feu longtemps couvé². C'étaient les débuts de la Réforme, déjà vivante sur d'autres parties de la chrétienté, les préludes des guerres religieuses auxquelles Guillaume de Patris allait être si intimement mêlé : mais sa première jeunesse ignora ces luttes, qui ne devaient désoler le Rouergue qu'à partir de 1559, et s'écoula dans une atmosphère de foi robuste et de tradition tenace, défendue par la vigilante orthodoxie du cardinal Georges d'Armagnac.

Plus jeune que la plupart des hommes éminents rassemblés par Georges d'Armagnac dans l'austère évêché où venait de mourir François d'Estaing, Guillaume de Patris dut pourtant les connaître et goûter le charme de la Renaissance dont le nouveau prélat se faisait dans sa bonne ville le protecteur généreux et éclairé. Il l'avait transformée, en se composant une cour épiscopale où fleurissait l'humanisme. On y voyait le naturaliste Pierre Gilles, le jurisconsulte Desfosses, l'évêque et fameux théologien Nicolas de Mangin, le sculpteur toulousain Bachelier, l'architecte Guillaume Philandrier, qui publia en 1551 un commentaire sur Vitruve³. Élève de Louis d'Amboise, ancien combattant des guerres d'Italie, prélat lettré, savant et riche, Georges d'Armagnac ne se confinait pas dans l'administration religieuse : à l'exemple de tant d'évêques du xvi^e siècle, il favorisait le mouvement de rénovation artistique qui atteignait alors en France son apogée et les nombreux vestiges de l'architecture civile qui nous sont restés de cette époque témoignent du magnifique effort dont le cardinal fut l'inspirateur et se fit aussi le Mécène.

Peu de traces sont restées de l'activité de Guillaume de Patris dans cette province de Rouergue, à laquelle le rattachait sa naissance. Il n'avait pas tardé cependant à y acquérir une juste renommée. Nous en trouvons la preuve dans le fait qu'il fut député du diocèse de Rodez à l'Assemblée générale du clergé de France,

1. P. Benoît, *le Vieux Rodez*, p. 119 et suiv.

2. Baron de Gaujal, *Annales du Rouergue*, 1568.

3. P. Benoît, *le Vieux Rodez*, p. 118.

tenue à Paris en 1567¹. Cette assemblée avait pour but de ratifier les décisions de celle qui avait été tenue six ans auparavant, et que l'on connaît sous le nom fameux de colloque de Poissy. Le cardinal d'Armagnac avait assisté au colloque de Poissy, auquel il s'était d'abord montré opposé². Il ne semble pas que son jeune auditeur l'ait accompagné en cette circonstance et nous n'avons pas davantage relevé trace de la présence de celui-ci à la chambre ecclésiastique des États de Blois en 1576³. L'Assemblée de 1567 dura assez longtemps, du 25 octobre de cette année au 9 février 1568, à cause des troubles de Paris, soulevés par les huguenots et marqués par la mort du connétable de Montmorency. C'est cette Assemblée qui décida que les suivantes se tiendraient de cinq ans en cinq ans.

Si Guillaume de Patris ne semble pas avoir joué dans l'administration du diocèse de Rodez un rôle de premier plan, puisqu'il le quitta de bonne heure, attaché à la fortune de son protecteur⁴, l'un et l'autre durent à la communauté de leur origine de ne pas se désintéresser du Rouergue, même lorsque les circonstances les eurent éloignés de leur province natale. Nous verrons comment Rodez fut, en 1580, préservé d'une tentative calviniste par la vigilance de Guillaume de Patris. Il n'avait d'ailleurs pas cessé de conserver dans cette ville des liens de famille et d'intérêt.

Dans son histoire manuscrite des comtes de Rodez, Bonald, qui écrivait en 1610, nous apprend que le chanoine Hélyon Jouffroy « fit bâtir en la dite ville une fort belle maison qui s'y voit encore, enrichie de beaucoup de singularités. Elle appartenait à Guillaume de Patris, abbé de la Grâce, et est encore à ses héritiers⁵ ». Cette maison, toujours appelée maison d'Armagnac, classée aujourd'hui comme monument historique et dont Prosper Mérimée disait, en 1838, qu'« elle a conservé des pilastres couverts d'arabesques, des médaillons richement encadrés, enfin

1. *Collection des procès-verbaux des Assemblées générales du clergé de France depuis 1560 jusqu'à présent*, 1767, t. 1, p. 43.

2. P. Albi, *Éloges historiques des cardinaux illustres*, 1644, p. 332.

3. *Recueil des États*, 1651, p. 200 et suiv.

4. Guillaume de Patris fut, durant quatre années, grand vicaire et official du diocèse de Vabres, dont Georges d'Armagnac était évêque (arch. du Vatican, Avignon, R. IX, fol. 140).

5. Arch. de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, manuscrit Bonald.

quantité de détails d'une admirable exécution », est un des plus purs et des plus beaux spécimens de l'architecture de la Renaissance qui soit conservé en Rouergue. Construite dans les toutes premières années du xvi^e siècle, elle avait passé avant 1529 à Pierre Cluzel, prévôt d'Albi, un des héritiers du chanoine Jouffroy. D'après un de nos historiens¹, elle serait devenue l'Hôtellerie de Jésus, c'est-à-dire une auberge, « destination légitime, mais indigne, à laquelle l'abbé de Patris l'arracha, si l'hôtellerie se maintint jusqu'à son acquisition² ».

Il devait la laisser à sa famille, qui la détenait encore vers 1625; le fait d'avoir occupé, en plein xvi^e siècle, une aussi somptueuse demeure témoigne de l'importance de son possesseur; le fait de l'avoir détournée d'une destination misérable témoigne aussi du goût qui le distinguait et, s'il puisa ce goût sûr et déjà affiné dans l'atmosphère générale de son temps, Guillaume de Patris dut trouver maintes occasions de le développer et de l'affermir dans le commerce du cardinal d'Armagnac.

Georges d'Armagnac, nommé évêque de Rodez en 1529, conserva ce siège jusqu'en 1562, date où il fut promu à l'archevêché de Toulouse. Il avait, au cours de ces trente années, été mêlé aux grands événements politiques de son temps et s'était vu confier diverses missions diplomatiques à Venise et à Rome³. En 1552, il occupait la haute charge de lieutenant général en Languedoc. Sa naissance, son prestige, les qualités d'administrateur dont il avait fait preuve, son expérience des hommes et des choses de son siècle avaient fixé sur lui l'attention de la cour de Rome et de la cour de France. Il était prédestiné à jouer un rôle dans ce Comtat-Venaissin, qui offrait la particularité d'être une terre pontificale enchâssée dans le domaine royal, si violemment troublée alors par les guerres de religion.

L'accord qui donnait au Saint-Siège la possession du Comtat-Venaissin remontait au jeudi saint, 13 avril 1229⁴. Il avait été conclu à Paris, entre le roi de France Louis IX, Raymond VII,

1. H. Affre, *Lettres sur l'histoire de Rodez*. Rodez, 1874.

2. B. Lunet, *Maison d'Armagnac*, dans les *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron*, t. XIII, p. 241 et suiv. Étude critique de l'origine, de la destination primitive de cette maison et description archéologique.

3. P. Maruéjols, *Étude biographique sur le cardinal d'Armagnac (1500-1585)*, 1896, p. 2-3.

4. Voir Auguste Longnon, *la Formation de l'unité française* (1922), p. 154.

comte de Toulouse, et Romain, cardinal de Saint-Ange, légat apostolique. Pour comprendre la suite de ce récit il n'est pas inutile de connaître l'organisation administrative qui était celle du Comtat et de voir, dans la gestion de ses affaires civiles, religieuses et militaires, quelles autorités se rencontraient, parfois unies, parfois en conflit dans des rivalités d'influence.

Le principal représentant du pouvoir pontifical dans le Comtat-Venaissin était le recteur, *rector*, *rector Venaissini*. L'institution de cette dignité était bien antérieure au séjour des papes en France. On en trouve les traces dès le commencement de l'occupation pontificale, au XIII^e siècle, et plus tard dans une bulle du pape Grégoire X, du 27 avril 1274, en faveur de G. de Villaret, auquel il confie l'administration du Venaissin¹.

Le recteur était dans toute l'étendue de la province le chef suprême de la justice, des armes et des finances. Nommé par bulle ou par bref du pape, il avait des attributions administratives étendues, ainsi que de grands pouvoirs judiciaires : le tribunal du recteur était la cour suprême de la province. Il jouissait d'émoluments considérables, pris sur les revenus de la chambre apostolique. Ajoutons que tous les recteurs du Comtat furent des personnages importants, souvent favoris ou même parents des papes².

A côté du recteur se trouvait le légat pontifical. Celui-ci était toujours revêtu de la dignité cardinalice. Il représentait surtout le pouvoir religieux de la papauté et résidait en Avignon, dont il était en même temps évêque ou archevêque depuis la création en 1475 de l'archevêché. « Cette ville et comté », dit un auteur ancien, « est gouvernée par un vice-légat et la monnoye d'icelle a d'un revers l'effigie du pape régnant, de l'autre les armes et le nom du légat ou vice-légat, qui lors est gouverneur³. »

La charge de général des troupes du Comtat-Venaissin remontait au pape Innocent VI, qui la créa en 1360. Elle ne fut plus remplie de 1412 à 1561. A cette date, elle fut rétablie à l'occasion des guerres excitées par les calvinistes et dura jusqu'en 1629⁴.

1. D'après l'*Annuaire de Vaucluse* (1888) : *Chronologie des recteurs du Comtat-Venaissin*.

2. La rectorie dura jusqu'en 1790, époque à laquelle elle fut supprimée par délibération de l'Assemblée représentative du Comtat-Venaissin.

3. André Favyn, *le Théâtre d'honneur et de chevalerie*, Paris, 1620, p. 454.

4. P. Justin, *Histoire des guerres excitées dans le Comtat-Venaissin et dans les environs par les calvinistes du XVI^e siècle*, t. I, p. xxxix.

Au mois d'avril 1565, le cardinal de Bourbon, qui devait dans la suite être proclamé par les Ligueurs roi de France, sous le nom de Charles X, avait été pourvu de la dignité de légat après la démission faite en sa faveur par Alexandre Farnèse et à la suite de l'engagement que le roi Charles IX avait contracté envers le pape¹ de prendre sous sa protection et sauvegarde la ville d'Avignon et le Comtat et de contenir les habitants du Comtat dans la soumission et l'obéissance au Saint-Siège². Mais, comme le cardinal de Bourbon ne pouvait résider en Avignon, il avait obtenu l'agrément du pape pour se choisir un auxiliaire et, par lettres datées de Châteaubriant, le 23 octobre 1565, il désigna pour colégat le cardinal Georges d'Armagnac³.

Celui-ci fit son entrée solennelle en Avignon le 26 novembre de la même année. Il est probable que le jeune auditeur du cardinal l'accompagna en cette circonstance, mais ce point n'est pas certain. Nous ignorons même quelle date précise il faut assigner au début des relations de l'un et de l'autre. La première mention qui soit faite de Guillaume de Patris dans les affaires du Comtat est de 1553, où il intervient, d'accord avec François Sadolet, évêque de Carpentras⁴, et ceci ne laisse pas de nous surprendre, si l'on veut qu'il soit né en 1539, car il n'aurait eu alors que quatorze ans. C'est pourquoi, tout en pensant qu'il débuta fort jeune dans l'administration, nous avons cru devoir reculer de quelques années la date de sa naissance. Le cardinal d'Armagnac en parle dans une lettre du 13 avril 1569, adressée au cardinal de Bourbon et non au connétable de Montmorency, comme l'a écrit à tort M. Tamizey de Larroque⁵. « L'archidiacre de Patris, dit-il, vous obéira et servira en tout ce que lui commanderez, comme luy en a donné charge celluy qui prie Dieu vous donner, Mgr, une parfaite santé, etc. » Dans une autre

1. Lettres patentes datées d'Arles le 4 décembre 1564 et de Toulouse le 13 mars 1565.

2. C. Cottier, *Notes...*, p. 205.

3. P. Maruéjouls, *op. cit.*, p. 4. Le cardinal d'Armagnac était co-légat d'Avignon et non vice-légat. « Un colégat était d'un rang bien supérieur à celui d'un vice-légat » (R. Vallentin, *Notes sur la chronologie des vice-légats d'Avignon au XVI^e siècle*, Avignon, Séguin, 1890, p. 9).

4. Arch. départ. Vaucluse, C, 154, fol. 16. — 1553 : mandat de François Sadolet et de Guillaume de Patris au trésorier du pays d'admettre à son compte les 251 florins 4 gros 8 deniers dépensés par le sieur Rostagni.

5. *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, t. XLI, p. 121. — Cf. Bibl. nat., fonds français, vol. 20445, p. 157. — C'est par erreur que M. Tamizey de Larroque a, dans cette lettre comme dans la suivante, écrit l'archidiacre de

lettre adressée à M. d'Espence, le cardinal le mentionne encore en l'appelant « l'un des miens¹ ». Guillaume de Patris était alors archidiacre de Saint-Antonin en Rouergue². Ce n'est qu'un peu plus tard que son rôle s'affirme et prend une envergure notable.

Dès 1570, cependant, nous le voyons activement mêlé aux affaires du Comtat et déjà suspect à la diplomatie pontificale. L'édit de Saint-Germain du 8 août de cette année, qui marquait une trêve dans la lutte religieuse et accordait quelque liberté aux Réformés, devait-il être appliqué sur le territoire du Comtat-Venaissin ? Si les hérétiques avignonnais le réclamaient, le pape Pie V s'y opposait³. Il demandait même le maintien en Avignon des contingents militaires qu'il y avait envoyés au mois d'avril précédent. Le roi de France ne cherchait au contraire qu'à presser le licenciement de ces troupes. Il était encouragé dans ses vues par le cardinal d'Armagnac qui lui députa Guillaume de Patris. C'est à l'occasion de cette ambassade de l'abbé de Patris auprès de Charles IX que le nonce Frangipani commença les hostilités contre le cardinal d'Armagnac, qu'il aurait voulu faire remplacer par un Italien, et contre son mandataire.

A la date du 30 septembre 1570, Frangipani écrivait au cardinal Rusticucci, secrétaire d'État : « Il vient d'arriver ici, il y a quelques jours, envoyé par le cardinal d'Armagnac, un certain Patris, d'Avignon, homme de mauvaise réputation, d'après les informations que nous donnent sur lui, de divers côtés, des hommes d'État. Il a exprimé à plusieurs reprises l'intention de venir chez moi, mais il ne s'est jamais montré, et, cependant, pour ce qui est du cardinal de Bourbon, d'après ce que m'a dit Votre Seigneurie Illustrissime, cet autre regrette de partir de ce gouvernement. Mais ce Bourbon m'a manifesté à plusieurs reprises et affirmé son désir de voir Notre Sainteté désigner pour cette légation un vice-légat italien, choisi par lui, et dernièrement, en présence de Mgr Bramante, il a promis d'envoyer à Sa Sainteté une patente avec le nom en blanc, pour que Notre

Paris, sans pouvoir identifier le personnage; mais l'original auquel nous nous sommes reportés ne permet pas de doute.

1. Tamizey de Larroque, *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, I. XLIII, p. 124.

2. Arch. communales de Rodez, Cité, CC, 180, fol. 56, et Arch. départ. de l'Aveyron, G, 194.

3. C. Hirschauer, *la Politique de saint Pie V en France*. Paris, de Boccard, 1922, p. 55.

Sainteté y inscrive celui qui agréera le plus à Sa Béatitude, et nous pourrons ainsi faire ce que je crois devoir être, non seulement le salut de cet État, mais un espoir de restitution au Saint-Siège de ce démembrement¹. »

« Je n'aime pas », écrivait-il encore au même, le 12 novembre 1570, « à dire du mal d'autrui, mais il faut le faire dans ce pays ou ne rien faire du tout. Il y a du reste peu d'occasions de dire du bien. Le cardinal d'Armagnac, peut-être poussé par de mauvais conseils plus que de sa propre impulsion, ne pouvant supporter la campagne du gouvernement militaire du s^r Torquato avec ces gens italiens, n'a pas cessé de faire part à cette cour de toutes sortes de soupçons et de dangers imaginaires qu'il mettait au compte de ces gens en insistant sur les souffrances et le mécontentement du peuple ainsi que sur l'emploi de mauvais instruments... Si je voulais ajouter ici ce que m'ont fait connaître de braves gens du pays, je pourrais dire beaucoup de mal. C'est ainsi qu'on apprit dernièrement qu'on avait de nouveau mis en route un certain Patris, qui est déjà en chemin, homme d'une profonde scélératesse, d'après les renseignements que j'ai recueillis ici et dont j'ai eu soin d'informer tout particulièrement le cardinal de Bourbon, avec lequel nous cherchons à bien déterminer les dangers que présente cet homme et les buts qu'il se propose, dangers et buts que le cardinal ne tient ni pour être réels ni pour être bons et dont il ne fait aucun cas, ayant reconnu et ce qu'ils sont réellement et comme on les lui avait présentés. J'ai donc cru devoir informer Notre Sainteté et Votre Seigneurie Illustrissime de tout ce qui peut intéresser le gouvernement de cet État². »

Guillaume de Patris fut de bonne heure victime de la jalousie d'adversaires qui ne pouvaient lui pardonner sa singulière fortune. Quels furent les incidents qui, au début de 1574, inspirèrent les plaintes formulées contre son administration? Nous ne saurions le préciser, mais ces incidents donnèrent au cardinal d'Armagnac l'occasion d'écrire au cardinal de Côme³ une lettre en italien, fort vive, où nous ne trouvons pas seulement un témoignage éloquent du prélat en faveur de son grand vicaire, mais encore des détails précieux sur les débuts de cette carrière,

1. Arch. du Vatican, nonciat. de France, R. IV, fol. 48-51.

2. Ibid., R. IV, fol. 82-83.

3. Sur le cardinal de Côme (1526-1607), secrétaire d'État de Grégoire XIII, cf. P. O. V. Törne, *Ptolémée Gallio, cardinal de Côme*, Paris, Picard, 1907.

qui devait être féconde dans sa brièveté. Voici un passage de cette lettre, qui est datée d'Avignon, le 22 janvier 1574 :

Je ressens très profondément l'ennui de ce qu'on a écrit si impudemment et si malicieusement contre l'archidiacre Patris qui est à mon service; je suis marri qu'on ait été assez téméraire pour écrire et parler contre une personne que j'ai « nourrie » (?) et qui est à mon service depuis dix-huit ans; ayant eu en lui tant de confiance que je l'ai envoyé plusieurs fois en mission à la cour de France et ailleurs, le chargeant des plus importantes négociations que j'aie entreprises (surtout dans une grande discussion que j'avais avec l'amiral): il se montra tel que j'en eus toute la satisfaction que je désirais: ses actions ont toujours été telles que les gens de son pays et de sa ville, qui est la plus catholique du royaume de France, l'ont nommé vingt-cinq fois « sindaco » (syndic) au roi très chrétien... au roi de Pologne... En outre, il y a huit mois, les cardinaux de France, évêques, abbés et autres ecclésiastiques réunis à Paris l'ont nommé syndic général de tout le clergé de France; et je suis sûr qu'étant à la cour il a employé mon nom pour le bien des catholiques; ceux d'Orange le savent et m'ont dit plusieurs fois qu'il fut leur seul refuge; et je suis sûr qu'il n'a jamais reçu d'argent d'autre personne que de moi; à preuve de cela les consuls de cette ville et les principaux marchands et autres me donneront un ample témoignage, s'il en est besoin, bien que ma confiance doive être suffisante; car je le connais très bien; je sais d'où il est sorti et que de ses parents il n'y en a pas un qui ne soit catholique. En outre, je sais qu'il se soucie toujours d'avoir des serviteurs qui aient des sentiments religieux, et de bonnes, d'excellentes mœurs. Je sais aussi que les hérétiques et rebelles le haïssent, parce qu'il était à Paris le jour de Saint-Barthélémy et ils l'accusent d'avoir fait tuer le sr de P. et le capitaine Moreo qui étaient les plus scélérats qu'il y eût parmi eux; je crois que ceux qui l'ont écrit l'ont fait uniquement parce qu'ils enviaient sa bonté et sa vertu; et je peux dire que j'en ai connu peu et même pas du tout qui soit plus dévoué au service de N. S. dans la bonté et la bienveillance duquel j'ai confiance; car j'espère qu'avec votre intervention il ordonnera qu'il me soit fait réparation de la part de ceux qui ont écrit une semblable imposture; car il me semble que, ne pouvant blâmer de semblables choses l'archidiacre Patris, ils m'offensent infiniment. Comme V. S. Ill^{me} me dit qu'il m'a écrit confidentiellement je lui dis également que je lui réponds confidentiellement; je la prie de m'excuser si je l'ai ennuyée avec une si longue lettre, et qu'Elle croie que cela m'a touché jusqu'au plus vif de l'âme¹.

Trois mois plus tard, le 31 mars 1574, le cardinal d'Arma-gnac écrivait encore :

Je supplie V. S. Ill^{me} de remercier le plus possible pour moi en

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. IV, fol. 65.

toute humilité Sa Béatitude d'avoir attaché de l'importance à ce que je lui ai dit sur l'archidiacre Patris. Je connais celui-ci comme un intime serviteur et si je ne l'avais pas éprouvé en de très nombreuses circonstances, pendant lesquelles j'ai pu connaître le fonds de son cœur et de son âme, je n'en aurais pas assuré Sa Béatitude de la manière qu'Elle sait, ni V. S. Ill^{me} ¹.

Guillaume de Patris devait être, dans l'administration du Comtat, l'actif auxiliaire du cardinal. Celui-ci, sentant les approches de la vieillesse, se déchargeait sur son lieutenant du détail des exécutions dont il conservait l'initiative². Le rôle personnel de l'abbé de Patris semble ainsi grandir, à mesure que le déclin des forces de son maître s'accuse avec l'âge, sans que diminue la lucidité d'une pensée toujours ardente. Ardent, il le fut surtout contre les huguenots du Comtat, dont il confisquait les biens en 1569, poursuivant cette lutte implacable attisée de part et d'autre par la passion religieuse et marquée seulement par des trêves trop tôt rompues³.

A lire les mémoires du temps, on se convainc que Guillaume de Patris était l'intermédiaire attitré du cardinal d'Armagnac et le négociateur des trêves entre les partis. Louis de Perrussis nous apprend qu'en 1573, « ceux d'Orange, renforcés par ceux de la Valmasque et des Baumettes, pillèrent les voituriers et prirent soixante mulets chargés d'épicerie et de draps de soye, qui allaient de Marseille à Lyon, de quelque argent monnoyé et des hardes de M. de Vaucluse, qui de Lyon venoit çà-bas. Le cardinal envoya Patris, l'un des gentilshommes de sa maison, au

1. Archives de Vaucluse, Avignon, R. IV, fol. 232.

2. Dans deux lettres adressées, l'une au pape, l'autre au cardinal de Côme, le 5 mars 1574, le cardinal d'Armagnac annonce qu'on a fait prendre l'empreinte des clefs du château d'Orange : le cardinal n'a dévoilé la chose qu'à Patris et à Monsnier et a parfaitement réussi (arch. du Vatican, Avignon, R. IV, fol. 177-178).

3. E. Arnaud, dans son *Histoire des protestants de Provence, du Comtat-Venaissin et de la principauté d'Orange*, t. II, divise les guerres de religion du Comtat en huit périodes principales, tout en laissant entendre que les intervalles de ces périodes furent marqués par bien des violences et que la paix ne régna jamais pleinement : 1^{re} avril 1562-19 mars 1563 (paix d'Amboise); — 2^{de} 29 septembre 1567-20 mars 1568 (édit de Paris); — 3^{de} 25 août 1568-8 août 1570 (édit de Saint-Germain-en-Laye); — 4^{de} novembre 1572-11 juillet 1573 (édit de Boulogne); — 5^{de} septembre 1574-6 mai 1576 (édit de Beaulieu); — 6^{de} janvier 1577-septembre 1577 (édit de Poitiers, bientôt suivi de la paix de Nîmes); — 7^{de} février 1580-novembre 1580 (traité du Pleix); — 8^{de} août 1585-26 avril 1598 (veille de l'Édit de Nantes).

gouverneur d'Orange, pour se plaindre de cette infraction à la paix. Patris n'eut d'autre réponse du gouverneur, sinon qu'il ne pouvoit contenir ses gens »¹.

Une des rares lettres de Guillaume de Patris qui ait été conservée est datée du 3 avril 1574 et adressée à François de Séguins, commandant de Villedieu :

Monsieur, dit-il, il me semble, que puisque les ennemis ne font aucun desplaisir aux personnes ni bestial de Villedieu, vous ne les devez agacer, ains vous contenter de la garde de la ville, afin qu'il n'y advienne surprise, car ils sont si cauteleux que sous prétexte de vouloir vivre en bon voisinage, ils vous en feront une si vous n'avez les yeux ouverts, et ce pourtant, le laboureur travaillera, nourrira son bestial et accommodera ses affaires, attendant que vous serez maîtres de la campagne et que nous ayons vu ce que Montbrun voudra dire sur la tresse, en laquelle nommément cest estat est comprins².

Il est regrettable que l'on ne puisse connaître dans le détail les incidents journaliers de ces temps de trouble. Ils éclaireraient avec profit plus d'un point sur lesquels nous n'avons que des témoignages incomplets. C'est ainsi que Guillaume de Patris dut être mêlé à quelque affaire personnelle, provoquée sans doute par l'animosité de ses adversaires ; à ce propos, le cardinal d'Armagnac écrivit au cardinal de Côme, son correspondant romain, deux lettres où nous voyons s'affirmer la protection du coléat d'Avignon pour son lieutenant, à la vertu et à la sagesse duquel il ne perd pas une occasion de rendre hommage.

La première de ces lettres est datée d'Avignon, le 29 septembre 1574 :

Quant à la question qui fut soulevée les jours passés ici, vous savez ce que j'en ai dit dans la dernière lettre du 22 ; toutes choses sont remises maintenant entre les mains de la justice ; pour l'instant je n'ai pas à vous dire là-dessus autre chose que ceci : que je n'ai pas admis à l'audition des témoins l'archidiacre Patris parce qu'il y avoit intérêt. J'ai ordonné qu'on fit une information très vite ; celle qu'ils firent le jour qui suivit l'attentat fut interrompue parce un nommé il

1. *Histoire des guerres civiles du Comté-Venaissin, de Provence et de Languedoc*, 1573, p. 146.

2. Tamizey de Larroque, *le Cardinal d'Armagnac et François de Séguins*, dans les *Annales du Midi*, 1896, p. 291. — M. Tamizey de Larroque mentionne une autre lettre de G. de Patris, adressée le 27 juillet de la même année à François de Séguins.

Blanco fit appel. J'ordonnai aux juges de continuer l'instruction malgré l'appel, et je donnais un adjoint au notaire pour détruire tout soupçon; mais ledit Blanco fit appel de nouveau; et je donnais l'ordre de continuer l'instruction comme avant... Vous pouvez en conclure que cette querelle a tourné en dispute comme mon agent, Mr Thomasso, pourra vous le dire plus particulièrement... Je dois vous dire que Patris n'a pas été l'agresseur; car ils n'étaient que quatre avec lui, et les autres étaient environ trente; il ne portait pas d'épée; c'était son serviteur qui la portait; les autres l'avaient; ils étaient armés; la dispute naquit devant ce palais ainsi que je l'ai su d'après des témoins dignes de foi. Lorsque cette instruction sera achevée et que les juges seront prêts à rendre la sentence, j'ai donné ordre qu'on la communique à M. le comte, afin que les coupables soient punis et ensuite, comme je l'ai écrit, on enverra cette instruction à V. S. Ill^{me} à qui je fais cette prière de prendre sous sa protection, par amour pour moi, l'archidiacre Patris et d'assurer Sa Béatitude qu'il y en a peu d'aussi dévoués à son service; maintenant j'ai plus que jamais besoin de lui; et je sais quelle confiance je peux avoir en sa fidélité¹.

La seconde lettre porte la date du 22 novembre de la même année :

Je vous ai déjà écrit, dit le cardinal, que l'instruction se faisait par juges ordinaires de cette ville et que, par mon ordre, les notaires devaient écrire ensemble et que l'un ne pouvait rien faire sans l'autre, ce afin d'éviter les tromperies, et je vous ai dit que les témoins avaient été entendus, tels que le fisc les avait produits sur demande de Blanc, lequel se plaint d'avoir été offensé. Et je ne sais comment il peut le dire, parce que, en ce qui concerne l'archidiacre Patris et les autres qui étaient avec lui, ils ne s'en sont jamais inquiétés et n'ont jamais produit directement de témoins, trouvant étrange qu'on ait découvert des calomniateurs assez impudents pour écrire que Patris lui-même faisait cette inquisition. Et si cela était, j'aurais une bien mauvaise conscience en permettant que les intéressés interviennent dans la justice qui doit être rendue sur leurs propres affaires; je puis vous assurer, au contraire, qu'ici les juges ont toujours certifié que Patris n'a jamais parlé, ni fait parler en aucune façon de ce fait; j'espère donc que V. S. Ill^{me}, par respect pour la justice et par sympathie pour moi, protégera ledit archidiacre Patris².

Cependant les luttes religieuses se poursuivaient avec des alternatives de succès et de revers pour les deux partis. Le cardinal d'Armagnac avait écrit au pape Grégoire XIII pour obtenir

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. IV, fol. 741-744.

2. Ibid., Avignon, R. IV, fol. 920.

des renforts contre les huguenots, et le pape, désireux d'être informé de la situation militaire du Comtat, répondait, le 30 mars 1575, au cardinal par une longue lettre¹, où il le pressait d'envoyer à Rome Guillaume de Patris, seul capable, aux yeux de Sa Sainteté, de l'éclairer pleinement :

La très grande confiance que Nous avons en vous, disait-il, Nous fait désirer que vous envoyiez vers Nous Notre fils bien-aimé, l'archidiacre Guillaume de Patris, de qui Nous pourrons tout savoir avec certitude. Nous n'ignorons pas qu'il est prudent et très informé de toutes les questions qui touchent tant à la guerre qu'à l'administration de la province. Croyez donc que Nous le verrons avec beaucoup de plaisir et que Notre amour pour vous et pour tous ceux qui dépendent de vous Nous incitera à le recevoir avec beaucoup d'estime et d'affection. Nous tiendrons grand compte de ses paroles et de ses avis, car Nous savons que vous direz à l'archidiacre et que vous le chargerez de Nous exposer des choses que vous ne confieriez ni à une lettre ni à la fidélité d'aucun autre. Vous ne pouvez donc rien faire qui Nous soit plus agréable que de Nous l'envoyer le plus tôt possible.

Le cardinal d'Armagnac ne se rendit pas au désir du pape. Dans une lettre datée du 7 avril 1575², il exposa au cardinal de Côme qu'envoyer à Rome Guillaume de Patris serait se priver d'un aide précieux, dont la présence était indispensable pour régler les affaires publiques. Les députés huguenots devaient être réunis à Paris le 25 mars. On était encore incertain si l'on aurait la paix ou la guerre. Le cardinal d'Armagnac ajoutait qu'au cas où la paix serait décidée et où le pape désirerait toujours voir Guillaume de Patris, il l'enverrait immédiatement à Rome. C'est ainsi que celui-ci fut retenu dans le Comtat par le développement de la guerre civile, dont il est difficile de suivre les phases au jour le jour, mais dont quelques épisodes se détachent avec plus de relief et auxquels est toujours mêlé le nom de l'abbé de la Grasse.

C'est en effet sous ce titre que, dans les mémoires de l'époque, sera bientôt désigné Guillaume de Patris. Il allait succéder dans cette charge au cardinal d'Armagnac lui-même qui, parmi ses nombreuses commendes, comptait celle de la Grasse, qu'il occupait depuis 1550, date de la démission du cardinal de Carpi.

1. Theiner, *Ann. ecclesiast.*, t. II, p. 121. — Rég. Grég. XIII, anno III, ép. 241, fol. 337.

2. Arch. du Vatican, Avignon, R. V, fol. 280.

L'abbaye de Notre-Dame de la Grasse¹, qui appartenait à l'ordre de Saint-Benoît, avait été fondée par Charlemagne, en 778, et son premier nom fut Notre-Dame d'Orbieu, à cause de la rivière sur laquelle elle était située. C'était une des abbayes les plus riches du royaume et les plus célèbres par ses privilèges temporels, civils et politiques². Cette considération exceptionnelle dont jouissait le monastère de la Grasse, géographiquement placé en un pays limitrophe entre la France et l'Espagne³, donna des deux côtés de la frontière aux abbés de la Grasse une influence prépondérante dans les affaires du Midi. Longtemps ils jouèrent le rôle de médiateurs entre le roi d'Aragon ou les princes du Midi et le roi de France. Au spirituel, ils jouissaient du privilège de l'exemption⁴. En 1342, le pape Clément VI, ne sachant sans doute quelle nouvelle faveur il pouvait accorder qui ne le fût déjà par ses prédécesseurs, donna à Nicolas Roger son oncle, abbé de la Grasse, pour lui et pour ses successeurs, l'autorisation de porter la mitre et autres ornements pontificaux et de donner la bénédiction pontificale, même en présence d'un évêque ou d'un légat du Saint-Siège. Aussi, cette situation d'abbé de la Grasse « fut entourée d'un tel prestige et d'un tel lustre qu'elle fut souvent l'objet de compétitions acharnées et jalouses, qui soulevèrent des intrigues de toutes sortes, sans respect pour le caractère sacré que devait comporter le titre d'abbé. Celui-ci fut nommé d'abord par les religieux eux-mêmes, conformément à la règle de saint Benoît, et en vertu des nombreuses bulles émanées de divers pays et d'ordonnances royales, mais, dès l'année 1502, les rois s'attribuèrent de répartir cette brillante investiture qu'ils distribuèrent à leur gré⁵ ». Ce fut l'avènement des abbés commendataires.

1. *Histoire générale de Languedoc*, éd. Privat, t. IV, p. 477 et suiv. — Dr Degrave, *Excursion à Lagrasse*, dans le *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, t. XVIII, 1907, p. 65-144, et J. Doinel, *Étude sur les possessions de l'abbaye de la Grasse dans le Narbonnais*, dans le *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, t. V, p. 593, et t. VI, p. 155.

2. Une particularité curieuse à noter est que ses religieux devaient statutairement être recrutés dans la noblesse.

3. La Grasse était l'ancienne capitale des Corbières.

4. « Le pape Léon III et ses successeurs exemptèrent ce monastère de la juridiction de l'ordinaire, du consentement du métropolitain et de l'évêque de Carcassonne » (*Histoire de Languedoc*, nouv. éd., t. IV, p. 478).

5. Dr Degrave, *loc. cit.*, p. 99.

Guillaume de Patris succéda au cardinal d'Armagnac sur la démission que celui-ci avait faite en faveur de son grand-vicaire. Il aurait été le cinquante-huitième abbé, au dire de la *Gallia christiana*¹, le cinquante-septième, d'après l'*Histoire du Languedoc*, mais c'est à tort que cette dernière écrit² : « Guillaume V de Père, archidiacre de Rodez, obtint la commende de la Grasse par la démission volontaire de Georges, cardinal d'Armagnac, le 11 mai 1579; il se démit en 1582 et mourut la même année ». Il y a une erreur manifeste dans la date de la mort de celui qu'elle appelle Guillaume de Père, en francisant un nom à désinence latine : nous verrons que l'abbé de Patris mourut en 1580 et n'eut pas à se démettre de son abbaye, que le cardinal d'Armagnac revendiqua de nouveau.

Celui-ci avait fait valoir les titres de son protégé dans une lettre adressée au cardinal de Côme, le 21 mai 1578, témoignage d'une grande affection et d'une singulière estime, document précieux aussi pour les renseignements qu'il apporte sur la carrière et les mérites du nouvel abbé :

L'archidiacre Patris, dit-il, ayant servi d'official et de vicaire-général dans le diocèse de Vabres, quatre ans, et puis m'ayant servi pendant dix-sept ans et s'étant occupé de mes affaires en toute intégrité, outre les charges qu'il a eues pour le clergé et le pays, dans lesquelles il a toujours montré un aussi grand dévouement au service de Sa Sainteté et de la Sainte Église qu'à moi-même, j'ai résolu, le roi étant de cet avis, de lui donner l'abbaye de la Grasse que j'ai en commende. Je supplie V. S. Ill^{me} de faire en sorte que N. S. [le pape] le trouve bon et que l'expédition lui soit donnée gratis, non seulement par amour pour moi et en considération des ruines causées dans les édifices de cette abbaye pendant la guerre passée, mais encore par amour pour lui, car il a fait si peu attention jusqu'ici à l'intérêt et il a toujours agi comme un homme si incorruptible, si ennemi du gain, qu'il ne saurait fournir un écu. Je vais jusqu'à vous assurer que partout où il se trouvera, il ne sera pas inutile au Saint-Siège ni à l'abbaye d'où j'ai été si absent; il règlera si bien toutes choses que tout le monde sera consolé. Je vous en écrirais davantage, mais sachant que V. S.

1. T. V, p. 483.

2. L'*Histoire du Languedoc* s'est inspirée de la *Gallia christiana*, t. VI, p. 968, où nous lisons : « Guillelmus IV de Patris, ex archidiacono Ruthenensis ecclesie commendatarius abbas Crassensis per liberam Georgii cardinalis d'Armagnac abdicationem, xi maii 1579 litteras vicarii generalis dedit Antonio de S. Gassien Crassensi monacho et camerario. Post triennalem rerum administrationem, cardinali patrono suo dignitatem restituit, anno 1582, haud multo post defunctus. »

Ill^{me} me fait l'honneur d'avoir confiance en moi, il suffit que je lui dise pour ne plus l'importuner que ledit Patris m'est si cher par sa fidélité et son dévouement que tout ce que vous ferez pour lui me fera plaisir, comme si c'était fait à moi-même¹.

Le 25 avril de la même année, le cardinal d'Armagnac écrivait encore au cardinal de Côme :

Je remercie beaucoup V. S. Ill^{me} du service qu'Elle m'a rendu à propos de l'abbaye de la Grasse, pour laquelle j'attends la bulle d'expédition, vous étant très reconnaissant pour vos faveurs, désirant pouvoir vous rendre service, vous priant d'en user et aussi en ce qui concerne l'archidiacre Patris qui ne manquera jamais de fidélité, de zèle et d'affection, n'épargnant même pas sa vie².

Et le 29 mai suivant :

J'ai reçu la bulle qui donne l'abbaye de la Grasse à l'archidiacre Patris et je vous remercie tant et de si bon cœur et vous baise très dévotement les pieds pour votre libéralité et je vous prie d'être sûr que Patris exposera plus que volontiers sa vie et son sang pour le service du Saint-Siège et de V. S. Ill^{me}³.

Il est intéressant de noter l'insistance avec laquelle le cardinal d'Armagnac parle du dévouement au Saint-Siège de Guillaume de Patris et du zèle qui lui fera braver la mort. Le sentait-il déjà menacé? On est en droit de le croire, mais le vieux prélat ne pouvait soupçonner quelles mains frapperaient le nouvel abbé de la Grasse. Celui-ci ne devait pas jouir longtemps des privilèges de sa haute dignité, car sa vie, fiévreusement dépensée dans les luttes religieuses de ces temps de troubles, devait bientôt finir dans un drame atroce.

II

Par un édit du mois de mai 1576, Henri III avait accordé aux protestants le libre exercice de leur religion et des chambres mi-parties dans les huit parlements du royaume. C'est dans cet édit qu'ils sont appelés pour la première fois ceux de la *Religion prétendue réformée* et cette mesure royale fut à l'origine de la *Ligue*. Les protestants du Comtat, terre pontificale, ne recevaient

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. IX, fol. 140.

2. Ibid., fol. 226.

3. Ibid., fol. 305.

pas les privilèges accordés à leurs frères du royaume; cependant, à la suite de pourparlers, on se décida à les remettre en possession de leurs biens, s'ils consentaient à évacuer les places qu'ils occupaient. La paix fut signée à Avignon, le 23 septembre, entre les députés catholiques et les députés huguenots, mais ceux-ci ne signèrent que par feinte, se refusèrent à sortir de Ménéribes et commirent de nouvelles hostilités en Provence et dans le Comtat, jusqu'aux portes d'Avignon. Aussi, la guerre leur fut déclarée dans les formes, le 14 octobre.

A la suite de cette déclaration, les huguenots commirent de grands excès, des pillages, des crimes sur les routes; on précipitait les gens du haut des remparts; « on trouvait fréquemment dans leurs quartiers des cadavres de catholiques pendus aux arbres ou étendus dans les champs. Le cardinal qui regardait Ferrier¹ comme l'auteur principal de tous ces désordres lui députa l'abbé Guillaume de Patris, son auditeur, pour tâcher encore une fois de le ramener à la raison, en lui rappelant le dernier traité² »; L. de Perrussis dit de son côté :

Le 17 octobre, Guillaume de Patris, auditeur général du cardinal, homme éloquent et bien accompli en vertus, alla conférer de la part du cardinal avec Ferrier et eut de la peine à passer la rivière de Caulon qui était fort haute et mal guéable, parce qu'il avait plu tout ce jour-là. Ferrier sortit de Menerbes et vint au lieu dit à Saint-Auban avec 30 chevaux et 100 piétons, hommes furibonds, non sujets ne dociles. La douceur attractive de Patris ne put rien obtenir de cet homme farouche, qui prétendait avoir été surpris au traité de paix et disait que s'il tenoit Chartier et Juriani, le ministre, il les feroit pendre; ce qui l'obligea à retourner à Avignon³.

Comme les calvinistes se montraient de plus en plus insolents, le pape résolut d'envoyer dans le Comtat un représentant moins effacé que ne l'était Jacques Sacrat, évêque de Carpentras et recteur du Venaissin, et, par un bref du 18 mars 1577, il désigna pour lui succéder dans cette dernière charge Dominique Grimaldi⁴, avec mission de faire le siège de Ménéribes.

1. Commandant de Ménéribes pour les Huguenots.

2. P. Justin, *op. cit.*, t. II, p. 181.

3. L. de Perrussis, 1576, p. 193.

4. Dominique Grimaldi, né à Gênes, de J.-B. Montalde Grimaldi, comte palatin, et de Madeleine Palavicini, commissaire général des galères du pape à la bataille de Lépante en 1571, recteur du Comtat-Venaissin en 1577, évêque

Dominique Grimaldi appartenait à une illustre famille génoise. Référénaire de l'une et l'autre signature, il s'était révélé grand homme de guerre et avait été commissaire général des galères du pape à la bataille de Lépante, en 1571. Il arriva à Carpentras le 28 avril 1577 et « y fut reçu avec une extrême joie, à raison des ravages que causaient les ennemis et de l'espoir que l'on eut qu'il les ferait cesser. Il prit possession de son emploi le 6 mai¹ ». Dès lors, une rivalité ardente s'établit entre lui et Guillaume de Patris, qui devait, trois ans plus tard, être victime de sa haine², non sans avoir auparavant été mêlé à de graves affaires, où s'affirmaient de plus en plus, en face de l'envie et de la jalousie du recteur, l'autorité personnelle et le prestige du lieutenant du cardinal d'Armagnac³.

Ils devaient se rencontrer l'un et l'autre au siège de Ménerbes, qui eut lieu en septembre 1577, comme nous l'apprend L. de Perrussis, en écrivant dans son journal : « Le dimanche 22, le maréchal de Retz se retira à Avignon. Le grand prieur resta au camp avec Saporoso, Grimaldi recteur et Patris et fit changer son quartier et l'artillerie du haut du mont de Ganiac en bas, vers le levant aux prairies, afin que la garnison pût sortir plus librement⁴ ».

Le siège de Ménerbes fut un échec pour les catholiques. Il

de Savone en 1581, évêque de Cavaillon en 1583, archevêque d'Avignon avec le titre de général des armées de Sa Sainteté dans Avignon et le Comtat-Venaissin en 1585, mourut, le 1^{er} août 1592, à l'âge de cinquante et un ans. — Cf. H. Reynard, Lespinasse, *Armorial historique du diocèse et de l'État d'Avignon*, dans les *Mémoires de la Société française de numismatique et d'archéologie*, section d'art héraldique, 1874, in-4°, p. 79-80, et Arch. départ. Vaucluse, B, 550.

1. C. Cottier, *Notes...*, p. 214-215 : « Le général Mattheuci ayant quitté le camp devant Ménerbes le 13 novembre suivant, Grimaldi eut seul le commandement des troupes qui bloquaient cette place; dès lors, il reçut, en cette qualité, cent écus d'appointements par mois de la part des États du pays » (*Ibid.*).

2. La première mention qui soit faite de Guillaume de Patris par Grimaldi se trouve dans une lettre de ce dernier au cardinal de Côme, le 9 mai 1577 : « M. le Comte et Patris allèrent à Pont-de-Sorgue et y firent saisir un Provençal qui y était réfugié depuis peu de temps et qui y dépensait largement; interrogé, il fut mis à la torture. La seconde fois, il commença à avouer une trahison qu'il voulait faire là, et dont était complice le gouverneur de ce lieu et deux cheveu-légers de la compagnie de M. le Comte » (Arch. du Vatican, Avignon, R. VIII, fol. 322).

3. G. de Patris était alors recteur des Pénitents-Noirs. — L. de Perrussis, 1576, p. 187.

4. L. de Perrussis, 1577, p. 205.

devait aboutir à une trêve¹, mais la défiance subsistait entre les partis. Chacun soupçonnait l'autre de se préparer à violer ses engagements et à mépriser la foi jurée². Des deux côtés, on exigeait des garanties, au moment des pourparlers et des négociations. C'est ainsi, lisons-nous dans le P. Justin, que « Saint-Auban s'était retiré à Sanet, après la publication de la trêve : l'abbé de Patris se rendit à Mourmoiron, d'où il le pressa de se rendre à Ménerbes, pour y ménager ses intérêts contre Ferrier et Gouvernet qui ne le ménagèrent point en ce lieu. Saint-Auban voulut bien profiter de l'avis ; mais, craignant que cette honnêteté ne cachât quelque piège, il demanda à l'abbé des garanties de sa parole. Valleron et d'Orsan s'offrirent d'eux-mêmes pour cela et se rendirent tout de suite au château de Saint-Auban, en qualité d'otages. Pour lors, il ne fit plus de difficulté de venir trouver l'abbé à Mourmoiron, d'où il se rendit à Ménerbes³ ».

Pour donner une idée de la sombre cruauté de ces temps où la vie humaine comptait si peu et où d'atroces supplices punissaient des crimes non moins barbares, nous citerons encore ce passage de L. de Perrussis : « Le Borgne de Saint-Caunat, nommé Monier, fut arrêté à Lurmarin, par ordre du comte de Sault et fut écartelé à Aix : il avait tué plus de soixante-dix catholiques. Patris, par ordre du cardinal, fit arrêter Cambis, Siroque et Sobiras⁴. »

1. Le cardinal d'Armagnac rend hommage à Guillaume de Patris dans sa *Relation touchant l'accommodement qu'il a fait avec le mareschal Dampville pour le remettre aux bonnes grâces de S. M.* (décembre 1578), dans les *Lettres de Catherine de Médicis* publiées par Bagueuault de Puchesse, t. VI, p. 410. Au sujet du siège de Ménerbes, il dit : « Le s^r Patris moiena avecque une destérité grande de ne laisser tomber en longueur de troys jours la rendition della ditte ville qu'il faglioit pour attendre della court du parlement d'Ais la ratification du pardon du Roy et se feust pour certains Provençals que i estoient, et treuva ung spédiant pour gagnier le tams et effectuer une si bonne heuvre, et luy-même les conduis avec le s^r S^t Auban au lieu nommé. »

2. Sur le siège de Ménerbes, cf. la lettre de D. Grimaldi au cardinal de Côme du 13 octobre 1577, où apparaît le début de l'hostilité de Grimaldi contre G. de Patris : « Patris », dit-il, « a arrangé toute cette affaire, parce qu'à cause de l'autorité que lui donnaient le cardinal d'Armagnac et le grand prieur, il l'emportait sur tous. Il affirma toujours que Ferrier tiendrait parole et qu'il répondait de sa vie ; en sorte que tout le monde dit que Patris y a tenu la main. Je crois que tout le mal vient de lui » (Arch. du Vatican, Avignon, R. VIII, fol. 590-600).

3. P. Justin, *op. cit.*, t. II, p. 242.

4. L. de Perrussis, 1578, p. 217.

Ces arrestations auxquelles s'employait l'abbé de la Grasse se rattachaient au complot qui fut découvert en Avignon au mois de juillet 1578. C'était une vaste conspiration, tramée par le maréchal de Bellegarde¹, établi pour lors à Villeneuve-lès-Avignon, sur la rive opposée du Rhône, et dont le but était de faire une place d'armes de la capitale du Comtat². Un grand nombre de conjurés furent saisis, les uns pendus, les autres exilés ou envoyés aux galères, d'autres, appartenant à des familles puissantes, simplement retenus en prison³.

Il ne nous déplait pas de souligner en passant le rôle de Guillaume de Patris, car on devait plus tard le compromettre dans une aventure analogue. Agent fidèle du cardinal d'Armagnac, il s'affirmait le défenseur de l'ordre dans le Comtat dont il n'allait pas tarder à devenir le pacificateur.

Bien que la violence des passions religieuses ne fût apaisée de part ni d'autre, la longueur de ces luttes civiles qui ensanglantèrent le Comtat, sans amener de résultat décisif, avait conduit à la lassitude. Les huguenots occupaient la place importante de Ménerbes depuis plus de cinq ans⁴ et y célébraient leur culte, tandis que les troupes catholiques tentaient vainement de s'emparer de la ville. Devant la continuité des engagements à main armée, devant les frais énormes de cette guerre, parfois atténuée mais toujours reprise, devant la famine qui désolait le pays, les deux partis aspiraient à une trêve et à un accord.

En 1578, écrit un historien protestant :

Les députés du Comtat se rendirent à Die auprès de Lesdiguières et autres chefs huguenots et les trouvèrent plus exigeants que jamais. Ceux de Nîmes étaient plus traitables. François de Coligny, sieur de Châtillon, fils de l'amiral et gouverneur de Montpellier, chargé par le

1. Le maréchal de Bellegarde mourut à Saluces, le 20 décembre 1579, empoisonné peut-être par Catherine de Médicis. Sur sa conspiration, cf. Bagnenault de Puchesse, *la Révolte et la mort du maréchal de Bellegarde*, dans le *Bullet. histor. et philol. du Comité des travaux histor. et philol.*, 1899, p. 234-245, et Secousse, *Mémoire historique et critique sur les principales circonstances de la vie de Roger de Saint-Lary de Bellegarde, maréchal de France* (Paris, MDCC LIV).

2. Arnaud, *op. cit.*, t. II, p. 111.

3. Les principaux conjurés étaient C. de Cambis, E. de la Salle, G. Siroque, B. de Fontaine-Rousse, Pierre de Lombard, Claude de Sobiras. Il ne faut pas confondre, comme l'ont fait certains historiens, Claude de Sobiras, que Guillaume de Patris fit arrêter, avec François de Sobiras, son frère, qui allait être le compagnon de l'abbé de la Grasse dans les négociations de Nîmes.

4. Ils s'en étaient emparés en 1573.

roi de Navarre de conclure la paix, fit, en compagnie de quelques autres personnages, une visite à d'Armagnac qui, sur ses instances, envoya des commissaires comtadins à Nîmes où se rendirent aussi des députés huguenots des Piles, de Menerbes, du Comtat, du Dauphiné, d'Orange et du Languedoc et des représentants du roi de France et de Navarre¹.

A la tête des commissaires envoyés par le cardinal d'Armagnac était Guillaume de Patris². Les députés s'étant assemblés à Nîmes, vers le milieu du mois de septembre, continuèrent leurs séances durant près de deux mois. Des discussions qui allaient s'ouvrir devait sortir l'accord fameux, appelé *traité de Nîmes*³, qui marque une date importante dans l'histoire religieuse du xvi^e siècle et apparaît comme un avant-propos du plus fameux édit de Nantes.

Malgré les dissensions et les troubles dont la ville de Nîmes était alors le théâtre⁴, les pourparlers purent avoir lieu et finalement aboutir. Les religionnaires avaient présenté un projet de traité en quarante-deux articles. Ce fut Guillaume de Patris, président de l'Assemblée, qui fut chargé de les discuter, de les amender et, en fin de compte, de les arrêter au chiffre de vingt-deux, à la date du 8 novembre, où, grâce à son esprit de conciliation et de sagesse, fut signé l'accord qui consacrait la pacification religieuse.

Il fut convenu en substance que, dans les terres papales, personne ne serait inquiété au sujet de la religion, que les protestants seraient rétablis dans tous les biens, emplois et dignités dont ils avaient été dépouillés; que ceux de Cabrières et des Vallées, qui avaient été vexés au sujet de leurs croyances, rentreraient dans les biens qu'on leur avait pris depuis 1540, comme étant censés compris dans ce traité; que chacun aurait la liberté de vendre son bien; que, si les religionnaires voulaient vendre les leurs, les syndics des lieux où ils étaient situés seraient obligés de les leur acheter à des prix équitables; que les affaires civiles et criminelles des protestants seraient portées en première

1. E. Arnaud, *op. cit.*, t. II, p. 105.

2. « Le 29 octobre, Patris, Velleron, Sobiras, Laurens d'Agar et Quentin partent d'Avignon pour Nîmes, avec les passeports de Châtillon. » L. de Perussis, 1578, p. 220.

3. G. Charvet, *Traité de Nîmes de 1578 et conclusions de l'assemblée tenue par les Huguenots en Alès en 1580*. Nîmes, Clavel-Ballivet, 1881.

4. Ménard, *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes* (édit. de 1874), t. V, p. 156.

instance au sénéchal de Nîmes et, par appel, en la chambre mi-partie de Languedoc, dont les juges connaîtraient de ces causes non comme juges royaux, mais comme délégués du pape, et qu'enfin tous les États des terres papales ratifieraient le traité et s'obligeraient par serment à l'observer¹. M. Arnaud écrit :

Telles furent les clauses principales de l'important traité de Nîmes, qui restitua au pape Ménéribes et les Piles. Il fut signé le 7 novembre 1578². Le 18, le roi, par lettres patentes datées d'Olinville, ratifia le traité qu'il fit suivre de cette clause importante : « Nous avons pris et mis, prenons et mettons en notre protection et sauvegarde spéciale tous ceux de la R. P. R. des archevêché d'Avignon et comté de Venisse comme nos propres sujets, et iceux comme tels voulons être maintenus et conservés en toute sûreté. » Un exprès apporta de Paris les lettres patentes du roi qui ratifiaient le traité; la paix fut définitivement signée le 7 décembre et publiée le 15. Les états de la province avaient accepté le traité le 30 novembre à Carpentras et le pape l'approuva le 7 février 1579. De plus, Jean de Vérot, Jean de Séguins et Charles de Patris eurent commission de d'Armagnac, le 15 décembre, de faire restituer aux calvinistes les biens qui leur avaient été confisqués³... Jean de Vérot et Charles de Patris n'avaient pas commencé leurs opérations le 3 mars suivant et ne les terminèrent pas de sitôt⁴.

La ratification du traité, comme le dit L. de Perrussis, fut signée à Carpentras dans la grande salle du palais épiscopal par « Jacques Sacrat, évêque de Carpentras, Christophe Scotto, évêque de Cavaillon, Guillaume de Cheisolme, évêque de Vaison et les élus feudataires du Saint-Siège : Rostang d'Ance-

1. Signataires du traité de Nîmes : *Du Comtat* : Guillaume de Patris, abbé de la Grasse; François de Sobirats; Thomas d'Astonaud, seigneur de Velleron; Laurent d'Agard; Sébastien de Seguin. — *De Ménéribes* : Bernard de Bonnieux. — *De Piles* : Colombaud, seigneur de Puyméras. — *Du Dauphiné* : Jacques Pape, seigneur de Saint-Auban; d'Archimbaud. — *D'Orange* : Esprit Beaussanc. — *Du Languedoc* : François de Coligny, seigneur de Châtillon; de Malras le jeune, sieur d'Yolet; Guillaume de Montmorency, seigneur de Thoré; Guillaume Roque, sieur de Clausonne; Jean-Guy d'Airebandouze, seigneur de Clairan. — *Du roi de France* : Claude du Blanc; Jacques de Chambaud, seigneur de Privas. — *Du roi de Navarre* : Louis de Vache, sieur d'Estables.

2. La paix de Nîmes fut annoncée par le cardinal d'Armagnac au cardinal de Côme dans une lettre du 13 novembre 1578. — Cf. Theiner, *Ann. ecclesiast.*, t. II, p. 624.

3. Cette commission devait être exécutée sans appel et avec des pouvoirs très amples. Cf. Pithon-Curi, *op. cit.*, t. III, p. 253 et 538.

4. E. Arnaud, *op. cit.*, t. II, p. 106, 108. — Cf. Ménard, *op. cit.*, t. V, p. 156. — Cottier, *Notes...*, p. 214, 215, 216. — De Thou, *Histoire universelle*, l. LXVI.

zune-Cadart, seigneur de Caderousse et baron de Thor, et Esprit Saguet d'Astouaud, seigneur de Vaucluse, en présence de Guillaume de Patris, lieutenant et auditeur général du cardinal d'Armagnac, co-légat et archevêque d'Avignon¹.

C'est en effet Guillaume de Patris qui, en l'absence du cardinal, avait ouvert les États de la province et présidait à leurs délibérations. De plus en plus ses fonctions de lieutenant et d'auditeur général lui imposaient de suppléer à la vieillesse de son maître qui touchait alors à ses quatre-vingts ans et dont Nosstradamus traçait le portrait à cette époque : « Ce bon et digne cardinal penchoit jà bien avant en l'age et ne pouvoient trop aisément ses jambes porter son corps que la nature lui avoit formé grand, bien composé de membres et de représentation toute héroïque². » La session des États de 1578 avait d'ailleurs pour but essentiel de ratifier la paix de Nîmes et de se prononcer sur l'administration du cardinal d'Armagnac, légat de la province, de Dominique Grimaldi, recteur du Comtat, et de Guillaume de Patris, auditeur et lieutenant du légat³.

On comprend qu'un acte aussi important que le traité de Nîmes ait inspiré quelques commentaires aux contemporains et que ceux-ci aient rapporté dans leurs chroniques les divers incidents qui l'accompagnèrent ou le suivirent. C'est encore au journal de L. de Perrussis que nous revenons, comme à la source la plus pure de l'histoire religieuse et militaire du Comtat au xvr^e siècle. Il nous permettra de mieux connaître le rôle de l'abbé de la Grasse, soit lors de la discussion du traité, soit après sa ratification.

Patris, dit-il, travailla beaucoup pour régler les quarante-deux articles proposés par les adversaires à l'assemblée de Nîmes; l'accord s'ensuivit, où assistèrent Thoré, Chatillon, Yolet le puiné et de Vaches, commissaire du roi de Navarre et où furent présents pour les adversaires Saint-Auban, Clausonne, Cléran, Archimbaud et Chambaud. Les articles furent rejetés ou accordés par Patris, abbé de la Grasse, Velleron, Sobiras, Agar et Seguins pour notre part, le 7 novembre 1578. Ce fait, nos députés furent de retour en Avignon le dimanche 9 novembre. La trêve fut publiée le 12 à Menerbes où se trouvait le recteur dans le camp, devant cette place.

1. L. de Perrussis, 1578, p. 223.

2. *Histoire et chronique de Provence*, p. 821.

3. Arch. départ. Vaucluse, C, 15 et 18.

Le temps n'ayant pas permis au cardinal de se rendre à Carpentras, Patris, son auditeur général, y alla pour présider aux États. Il fut de là à Mormoiron pour voir Saint-Auban et tâcher de l'induire à se jeter dans Menerbes. Saint-Auban, assuré par la lettre de l'abbé de la Grasse, qui fut aussitôt signée par Aubres, Velleron, Berton et capitaine Coumons [Caumont] se rendit à Sault, où lesdits sieurs se rendirent aussi avec toute la grande pluye, Montarentio et le chevalier Oddi-Saint-Auban, averti que ceux de son parti brassaient contre lui, se jeta dans Menerbes.

Sur la fin du mois, Velleron et Orsan se rendirent en otages au lieu de Saint-Auban : Bueysse alla à Vauréas porter 1,300 liv. tournois à Madame de Venterol, veuve, pour les tenir au nom de Saint-Auban, en déduction des autres. Le recteur assistait au camp et Saint-Auban pratiquait librement et en assurance, recevant vivres pour lui, et pour sa table dans Menerbes. Outre ce qui étoit arrivé à Nîmes, il naissoit d'autres difficultés : Meynard, Bernas, Pierre-Paul, le capitaine Sederon, Meilhe, Lambert Gros, Ferredol et autres assiégés alloient et venoient pour les lever. Cependant Léautaud arriva avec les lettres patentes du roy pour l'autorisation de cet accord, le pardon de Saint-Auban et des siens, et pour la reprësaille en cas de nécessité, le tout signé par le roy à Olinville, le 18 novembre. L'abbé de la Grâce, ayant été au camp, retourna à Carpentras pour achever les estats, qui furent serrés le 2 décembre, qu'il se rendit à Avignon, où le Rhône et la Durance avoient porté dommage. Nos estats n'eurent loisir de traiter autre chose que la restitution de Menerbes et des Piles; ils ratifièrent l'accord arrêté à Nîmes, et pour le parachever, l'abbé de la Grâce retourna au camp le lundi 8 décembre, où presque l'espérance étoit perdue que les assiégés voulussent sortir. Enfin, après toutes leurs nouvelles demandes accordées, s'arrêtèrent de ne vouloir sortir sans que les lettres de S. M. fussent enterinées aux parlements de Provence et de Dauphiné, et y régistrer les noms et surnoms de tous ceux qui furent cent-vingt hommes et cent-dix femmes, filles et petits enfants; ils se contentèrent enfin qu'elles fussent enterinées à Aix, où fut envoyé secrètement le capitaine Berton, qui en revint le 11. Les assiégés ayant reçu de nous tout ce qu'ils demandèrent, tant en commodité de charettes, bêtes à dos et autres assurances en faits et paroles, commencèrent à faire porter hors, le mardy 9, quelques bleds, sous et meubles; auquel jour sur le tard, fut publiée dans notre camp par les trompettes et tambours, qui après furent la publier dans Menerbes, où les du dedans montrèrent signes de joye, tirant leurs mousquets, arquebuzes et par voyes démonstratives. Le mercredi 10, tout le jour, jusqu'à deux heures après-midy, charièrent tout ce qui leur sembla à propos, firent sortir les femmes et hardes, et eux après, l'enseigne déployée, le tambour battant, armés de trente lorchines, trente morions blancs et le reste arquebuzes la plupart à roues, Saint-Auban en tête, passèrent entre nos deux petits forts et allèrent cou-

cher à Murs, à deux grandes lieues de là, ayant pour otages nôtres Aubres et Valleron, escortés par le cavalier Brun, italien et le capitaine Faviers avec deux cens soldats. Ils eurent avis que Ferrier vouloit les attraper en campagne, fâché de ce qu'il avoit travaillé et qu'un autre avoit la récompense; ils prièrent l'abbé Patris de les favoriser de sa présence jusqu'à Murs, ce qui n'étoit de nécessité; il en fut content et le suivirent M. de Terlan, le capitaine Coumons, de Blovac et autres seigneurs. A Murs furent portées les 12,000 liv. restantes, afin que Saint-Auban les distribuât aux siens à sa volonté et 2,500 écus-sol faisant 7,500 liv. pour les distribuer à Meilhe et autres, en déduction de leurs pertes faites à Cabrières, en 1544 et 1545, fait qui avoit été fort altercassé à Nîmes, outre 800 liv. pour les jours employés à traiter l'accord : on promit à part à la princesse de Salerne, belle-mère de Saint-Auban, 2,000 liv. pour elle, son beau-fils et son fils, le sieur de Pon... Saint-Auban, arrivé à Murs, eut un peu d'embarras pour la distribution des 12,000 liv. Cela fut cause qu'il rebroussa à l'Isle au gîte, le 11 dudit mois, en compagnie de M. de la Grâce et de Messieurs Crillon et Aubres, qui eurent congé de revenir. Aussitôt que l'entérination leur fut rendue par le capitaine Berton à Murs, l'écuyer de Murs, La Coste, l'écuyer son fils, Cabanes, Baumettes et le second Buoux, seigneur de marque de Provence et voisins dudit Menerbes, se portèrent amialement et en la faveur de la délivrance du malheur de cet estat.

Le traité de Nîmes devait assurer au Comtat une paix relative. Ce n'est pas à dire que le pays n'ait été encore troublé par des querelles qui puisaient leur source dans la violence des passions religieuses mal apaisées. Nous en trouvons trace dans deux passages du journal où L. de Perrussis nous montre que Guillaume de Patris continuait ses efforts pour consolider les résultats de son œuvre et poursuivait toujours ses négociations en 1579 : « Le 2 avril », dit-il, « le président des Arches et l'abbé de la Grâce allèrent à Salon, voir le comte de Carces, qui résidait au château dans son ménage; mais ses beaux-fils, neveux et cousins agissoient et Vins étoit maître de la campagne avec quatre cents chevaux et trois ou quatre mille hommes¹. » Un peu plus loin, il ajoute : « Le président des Arches et Patris, abbé de la Grâce, furent destinés le 2 mai pour aller à Salons négocier avec le comte de Carces, qu'ils trouvèrent prêt à poser les armes, pourvu que les autres commençassent². »

Malgré tout, le Comtat semblait singulièrement pacifié à la

1. 1579, p. 225.

2. 1579, p. 226.

suite du traité de Nîmes et c'est dans sa province d'origine que le négociateur heureux de ce traité allait avoir l'occasion d'exercer son activité toujours en éveil.

Ni le cardinal d'Armagnac, ni Guillaume de Patris ne perdaient de vue les intérêts de l'église rouergate et, malgré leur éloignement relatif, ils continuaient à suivre les événements qui se déroulaient dans le diocèse de Rodez. Georges d'Armagnac en avait cédé la direction à son neveu, Jacques de Corneillan, auquel le roi avait joint le gouvernement du comté et des quatre châtellenies du Rouergue. Depuis 1560, le calvinisme s'était largement installé dans cette province et les dernières années de l'épiscopat du cardinal avaient été consacrées à le combattre¹. C'est dans ce dessein qu'il avait fondé à Rodez un collège confié aux Jésuites² et pris une série de mesures énergiques³ pour préserver sa ville natale de l'hérésie, réussissant d'ailleurs, tandis que la province était désolée par les luttes religieuses, à protéger sa capitale de toute incursion des huguenots. Une première tentative, dirigée par Jacques de Crussol, avait échoué en 1568⁴. Les habitants, fidèles à leur foi séculaire exprimée par leur devise, avaient fait le vœu de chanter « en musique des hymnes, les sabmedys au soir et veilles de Nostre-Dame, tant que la guerre durera⁵ ». Cependant, les calvinistes, déçus de cette résistance, tentèrent contre la ville une seconde surprise qui échoua en septembre 1579⁶. Ils devaient la reprendre peu de semaines plus tard, avec la connivence d'un chanoine ruthénois, nommé Labro, qui avait formé une conspiration pour leur livrer la cité⁷. C'était dans les derniers jours de 1579 et « ceux du Languedoc se tenoient si sûrs que le coup ne manquerait pas, que, le jour pris pour le faire, ils disoient publiquement : Nous tenons Rhodéz à l'heure qu'il est⁸ ». Ils ignoraient que le complot avait été découvert par la vigilance de Guillaume de Patris, qui, se défiant de Labro, l'avait fait surveiller et avait averti le cardinal

1. P. Benoît, *le Vieux Rodez*, p. 141.

2. B. Lunet, *Histoire du collège de Rodez*, p. 11.

3. Arch. communales de Rodez, Cité, BB, 6.

4. Baron de Gaujal, *Annales*, 1568. — Bosc, t. III, p. 34.

5. Arch. communales de Rodez, Bourg, BB, 10.

6. Baron de Gaujal, *Annales*, 1579.

7. Id., *Ibid.*, 1580.

8. P. Justin, *op. cit.*, t. II, p. 254.

d'Armagnac, alors en Avignon¹. Celui-ci envoya à Jacques de Corneillan un messenger qui arriva à Rodez le 5 janvier 1580, la vieille du jour où les conjurés devaient mettre leur complot à exécution. Le chanoine Labro et ses complices furent saisis et pendus² : aussitôt la ville de Rodez fit un vœu pour remercier le ciel de l'avoir préservée « de l'entreprinse faicte par feu Labro, chanoyne³ ». Les habitants redoublèrent de vigilance, l'évêque lui-même se soumit à la garde et menaça de ses foudres tout ecclésiastique qui refuserait d'y prendre part⁴.

Tout en veillant de loin sur sa province natale, Guillaume de Patris continuait à s'occuper de l'administration du Comtat et de la ville d'Avignon que désolait une grande peste⁵. L. de Perrussis écrit dans son journal, à la date de janvier : « L'abbé de la Grâce, lieutenant du cardinal, ne cessait de bien travailler⁶ ». Entouré des faveurs de son maître, déjà parvenu à de hautes dignités, alors dans la force de l'âge, adoré du peuple, il pouvait attendre beaucoup de l'avenir. Il ne se doutait pas que ses jours étaient comptés et que son rôle, peut-être trop en vue, ne tarderait pas à causer sa perte.

III

Il n'est pas inutile de donner, d'ores et déjà, quelques extraits de la correspondance de Dominique Grimaldi, où se dévoile et s'affirme l'animosité du recteur contre le lieutenant du cardinal d'Armagnac et contre le cardinal lui-même. C'est surtout au lendemain de la conspiration du maréchal de Bellegarde et de la signature du traité de Nîmes, ces deux grandes affaires où l'autorité de Guillaume de Patris s'était révélée avec éclat, que la rancune de Grimaldi apparaît plus vive et chaque jour plus accusée.

1. L. de Perrussis, 1580, p. 231.

2. Baron de Gaujal, *Annales*, 1580.

3. Arch. communales de Rodez, Cité, CC, 289.

4. P. Benoit, *le Vieux Rodez*, p. 144.

5. Un bourgeois notable d'Avignon, dans son *Journal*, publié dans le *Bulletin du Comité des travaux historiques* de 1884, t. I, écrivait à ce propos : « M. le cardinal [d'Armagnac] faisoit toujours grande chère. Qui avoit mal estoit sûr d'avoir aussi peu de secours de lui comme d'une barille effondrée » (p. 56).

6. 1580, p. 232, et dans les notes cette variante, « travaille aux affaires publiques avec beaucoup de zèle ».

Dans une lettre adressée le 28 mai 1579 au cardinal de Côme, il raconte d'abord un premier attentat dont fut victime son adversaire :

Vous devez savoir comme les affaires de Provence sont plus compliquées que jamais. Monseigneur Patris a été assailli par Monseigneur Barles, homme si dissolu, et c'est un miracle qu'il ne soit mort; il fut assailli en pleine campagne; on lui tira deux coups de pistolet et de nombreux coups d'estoc; sans un bon cheval, il y restait¹.

Les lettres suivantes, adressées au même, sont plus explicites sur les sentiments de Grimaldi :

Je trouvais, écrit-il à la date du 23 juillet 1579, que la reine était très peu satisfaite d'Armagnac et encore moins de Patris... Le cardinal de Bourbon est un homme instable; il a toujours besoin d'argent et c'est pourquoi il a loué la légation à Armagnac et a fait ce qu'il a voulu pour trouver de l'argent aisément; mais il est très mécontent de lui et désirerait se débarrasser de la légation, moyennant une honnête compensation, et il m'a dit que, si Notre Seigneur la veut pour un de ses neveux ou un autre cardinal, il fera tout ce que voudra Sa Sainteté et fera en sorte que le Roi très chrétien s'en contente².

Le 7 septembre 1579, Grimaldi écrit directement au pape :

Le départ de Patris serait bon s'il était sans esprit de retour; mais, du moment qu'il revient, il faudra bien ouvrir les yeux et chercher habilement à savoir où il a été et savoir s'il a été avec un personnage qui (*illisible*) de notre cause. Sur son successeur, il sera bon que Votre Sainteté donne des informations, pour ce qui concerne les habitudes, la nature et l'humeur; car, comme il a été au service du roi de Navarre en qualité de secrétaire, nous avons de grandes raisons de le tenir pour suspect³.

Et le 1^{er} octobre suivant au cardinal de Côme :

La demande faite par Bellegarde pour savoir s'il y a intelligence avec moi n'a pas d'autre but que de m'induire en erreur. J'espère que cela ne réussira pas et que V. S. Ill^{me} rassure Notre Seigneur [le pape]; faites dire qu'il est lieutenant du roi de Navarre et qu'il a de grandes relations avec les Huguenots. Qu'il dise ce qu'il veut. On dit que Patris reviendra bientôt; je chercherai à savoir tout ce que je pourrai. Serrerach est malade et maintenant inutilisable. Il fait profession de catholicisme; ce n'est pas un homme de grand esprit; il est au se-

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. X, fol. 291.

2. Ibid., R. X, fol. 387 à 398.

3. Ibid., R. CLI, fol. 258-260.

crétariat du roi de Navarre... Je n'ai pas voulu chercher d'informations plus précises pour ne pas éveiller de soupçons. Je le ferai plus commodément et vous en aviserai¹.

Une série d'incidents allait faire éclater entre Dominique Grimaldi et Guillaume de Patris un conflit violent où celui-ci devait trouver la mort. A l'origine de ce conflit, il faut mentionner l'affaire provoquée, le 24 mars 1580, par Philippe Saguet d'As-toaud, seigneur de Mazan et de Vacluse, dont Pithon-Curt nous a laissé le récit en ces termes :

Ce jeune cavalier sachant que deux soldats de la garnison de Carpentras avoient pris querelle les mena hors de la ville pour les faire battre et servir de parrain à l'un des deux. Et comme ce combat se faisoit au portes de la ville, Dominique Grimaldi, recteur du comté venaisin, y accourut pour faire cesser cette querelle. Mazan s'y opposa et il arriva que dans le tumulte le recteur mit l'épée à la main et frappa le filleul de Mazan et menaça celui-ci de le punir de sa désobéissance. Mazan, irrité des procédés du recteur dont il méprisa l'autorité, le fit appeler en duel. Cependant les choses n'allèrent pas plus loin pour ce jour-là. Le pape ayant eu avis de ce qui s'étoit passé et craignant que cette affaire n'eût de grandes suites à cause des circonstances, dissimula et manda au recteur de ménager la maison de Saguet, l'une des plus puissantes et des plus accréditées du pays².

D'ailleurs le cardinal d'Armagnac et Guillaume de Patris s'étaient portés pour médiateurs et avaient engagé Philippe de Mazan à plus de modération.

De son côté, écrit un autre historien³, le cardinal d'Armagnac donna ses soins pour terminer cette affaire : il envoya pour cela à Carpentras son vicaire général Guillaume de Patris, abbé de la Grâce, qui assura au recteur de la façon la plus positive que le jeune Mazan, manifestant du regret de sa conduite, avait promis de ne se porter à aucun nouvel excès.

A quelque temps de là, Dominique Grimaldi et son frère Thomas, suivis seulement d'une vingtaine de soldats, accompagnaient hors des murs de Carpentras Henri de Valois-Angoulême, fils naturel d'Henri II, grand-prieur de France et gouverneur de Provence, qui venait de passer quelques jours dans la ville. Brusquement, quatre-vingts cavaliers fondirent sur l'es-

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. X, fol. 519.

2. Pithon-Curt, *op. cit.*, t. III, p. 211-213.

3. C. Cottier, *Notes...*, p. 218.

corte du recteur¹ et, dans le combat qui s'engagea, Thomas Grimaldi et quatre de ses hommes furent tués.

Le recteur qui se défendit d'abord avec beaucoup de bravoure eut son cheval blessé sous lui et se sauva à grand'peine dans la ville où le grand prieur voulut le suivre : mais, la porte lui fut refusée, parce qu'on aperçut qu'il gaignoit les devans pour prévenir le recteur. On soupçonna de là qu'on n'en vouloit pas tant aux Grimaldi qu'à la ville même. Le soupçon parut d'autant mieux fondé que le grand prieur avoit, peu d'années auparavant, fait quelque tentative pour s'emparer de Menerbes et qu'il avoit fait le voyage de Carpentras sans nécessité dans un temps où toute la Provence était en armes. L'abbé Patris fut également soupçonné, attendu ses liaisons avec les généraux français, sa haine pour les Italiens et sa jalousie contre le recteur : il était d'ailleurs ami du sieur de Mazan².

Ainsi s'exprime Pithon-Curt, qui ne laisse pas entendre que Guillaume de Patris fut mêlé au meurtre de Thomas Grimaldi, mais se fait l'écho de la suspicion qui le frappa, en raison de sa rivalité avec le recteur et de son amitié pour Philippe de Mazan. Arguments bien légers pour appuyer une insinuation aussi grave!

Il faut revenir à la source directe que sont les lettres de Grimaldi. Du 16 mars au 26 avril 1580, elles se succèdent, portant toutes le cachet de la rancune, mais semblant surtout inspirées par le souci des intérêts du Saint-Siège. A les lire attentivement, on pressent le dénouement du drame. Les insinuations font bientôt place aux précisions, et, après avoir suggéré avec une timidité feinte quel serait le remède aux maux de la province, Grimaldi arrive à l'exprimer sans équivoque : la suppression de Guillaume de Patris.

S'adressant au cardinal de Côme, le 16 mars 1580, Grimaldi disait :

Je tiens pour certain que Patris a inspiré à Masan de faire cela, ou au moins qu'il en était certainement averti... Cet état va être perdu... Les remèdes peuvent encore se trouver, mais ils sont si difficiles et je ne sais s'ils plairaient à Notre Saint-Père, mais parce que j'espère être bientôt à ses pieds, je me réserve de les Lui dire. Je ne fais pas ici da-

1. Cf. la lettre du cardinal d'Armagnac au roi, du 12 avril 1580. Cf. Tami-zev de Larroque, *Lettres du cardinal d'Armagnac*, dans la *Revue historique*, 1877, t. V, p. 325.

2. Pithon-Curt, *loc. cit.*

vantage que le service de Sa Sainteté et je suis dans un grand péril de mort, parce que Patris au moins qui commande ne me veut pas ici¹.

Peu de jours après, le 27 mars, écrivant directement au pape sur le même objet, Grimaldi ajoutait :

Puisque N. S. Dieu veut me faire la grâce de me présenter aux pieds de Votre Sainteté, je Lui dirai quelque chose qui importe à la conservation de cet état, et comment s'apprête sa ruine².

Dès le 14 avril, dans une nouvelle lettre au cardinal de Côme, Grimaldi devient plus précis :

On dit publiquement que le cardinal veut faire Patris héritier de la vice-légation et de l'archidiaconé d'Avignon et qu'il usera de toute la diligence qu'il pourra pour résigner sa charge de son vivant... La chose essentielle est de se délivrer d'abord du gouvernement de Patris³.

Plus vive encore et plus explicite est la lettre suivante du 26 avril, toujours adressée au cardinal de Côme :

Si Patris reste dans le Comtat, je crois qu'il le mettra en ruines... Je répète que, si l'on n'enlève pas Patris d'ici, toute dépense qu'on y fera sera vaine, parce qu'à la fin il voudra régner et y réussir avant la mort du cardinal, et croyez bien que le jour où il disparaîtra, les bons de ce pays chanteront *Te Deum laudamus*, car il est assez détesté⁴.

Désireux de venger la mort de son frère, mais craignant pour sa sûreté, Dominique Grimaldi avait résolu de passer en Italie. Parti du Comtat le 13 mai 1580, « il était arrivé à Rome et avait été très bien reçu par Grégoire XIII, qui, après avoir écouté ses plaintes, lui avait promis satisfaction. Mais ce pape, qui reconnaissait que l'intérêt du Saint-Siège exigeait que le Comté Venaissin ne fût pas privé d'un tel ministre dans les fâcheuses circonstances où cet état se trouvait alors, et qui, pour le moment, croyait devoir dissimuler, à cause des troubles qui

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. XI, fol. 188, 190.

2. Ibid., R. XI, fol. 200.

3. Ibid., R. XI, fol. 253, 255.

4. Ibid., R. XI, fol. 285.

agitaient cette contrée¹ », décida Dominique Grimaldi à rentrer dans le Comtat. Celui-ci quitta donc Rome le 11 juin et fut de retour à Carpentras le 2 juillet 1580.

Dans l'intervalle, Guillaume de Patris avait été poignardé et, lorsqu'on songe à la haine du recteur contre lui, à la rivalité jalouse dont les mémoires du temps nous ont laissé le témoignage, aux lettres non équivoques de Dominique Grimaldi, aux entretiens que celui-ci eut aussitôt avec le pape, on ne peut se défendre de rapprocher les dates et de méditer sur les circonstances d'un meurtre auquel, comme nous le verrons, Grégoire XIII ne fut pas étranger.

Ce n'est pas à dire qu'il ne plane sur la fin de Guillaume de Patris un certain mystère. Avant d'essayer de l'éclaircir, nous croyons devoir rapporter le récit qu'en a laissé une chronique composée au milieu du XVIII^e siècle² et dont nous discuterons la valeur historique en la confrontant avec ses sources.

Pendant que Grimaldi se retiroit en Italie, dit-il, il y eut du trouble dans Avignon, excité pour faire passer cette ville au pouvoir du roi de Navarre. Il y avait vingt ans et davantage que les Huguenots avoient, de tems en tems, formé le projet de la surprendre. Le maréchal Damville et les autres politiques en avoient voulu faire autant et les rois de France, pour empêcher qu'elle ne tombât en main de l'un ou l'autre parti, en avoient souvent demandé la garde; ici un des principaux officiers du collégat avoit tramé toute l'intrigue.

Il n'y avoit alors que deux portes de cette ville ouvertes, celle du Rhône et une autre, où l'on faisoit bonne garde, crainte de surprise et à cause de la peste qui faisoit du ravage dans les provinces voisines; un jeune homme d'Avignon commença le tumulte, en criant qu'on avoit insulté sa mère au corps de garde; bientôt le peuple s'ameute et s'assemble en si grand nombre à la porte et dans le ravelin que la garde en est interrompue; le caporal, qui en craint les suites, n'oublie rien pour faire écarter ce peuple avec son halebarde. Mais le tumulte augmente, on crie contre les Italiens, et tout tendoit à une sédition, lorsque le général Pierre Malvezzi accourut à cette porte, où le peuple lui porta plainte des prétendues violences du caporal qui, sous prétexte, disoit-on, de les faire retirer, les avoit maltraités. Le général, pour faire apaiser le tumulte, fit mettre en prison le caporal, en attendant de prendre des informations sur sa conduite; le peuple alors se dissipa et tout parut tranquille.

Mais ce ne fut pas pour longtemps. Environ une heure après, une

1. C. Cottier, *Notes...*, p. 218.

2. Joseph Fornery, *Histoire ecclésiastique et civile du Comté Venaissin et de la ville d'Avignon*.

nouvelle émotion plus dangereuse que la première rappela le général Malvezzi : alors il trouva aux environs de la maison de Guillaume de Patris le peuple armé, qui venoit de massacrer un soldat italien qui alloit se rendre avec deux autres au corps de garde. Le général faisant semblant d'ignorer ce meurtre fit tant par des paroles douces et insinuantes, aidé du premier consul d'Avignon, que tout ce peuple armé se retira. De là, le général voulut aller au quartier des soldats de cet état, pour voir si tout étoit en ordre : mais, il ne fut pas peu surpris, lorsqu'il les trouva assemblés, au nombre de trois cents, qui s'avançoient contre lui, le mousquet à la main, prêts à faire leur décharge, en criant : *tue, tue*. Il ne laissa pas que de s'approcher d'eux avec intrépidité et, d'un air serein, leur représenta si bien leur devoir qu'il les obligea de retourner à leur corps de garde, où après avoir mis en fonction ceux qui devoient y être, il obligea les autres de poser les armes et de se retirer chacun chez soi.

Le général, par ces séditions réitérées dans le même jour, connut que quelqu'un excitoit les Avignonnais et les soldats du pays contre les Italiens ; il pria MM. les Consuls de convoquer une assemblée des principaux citoyens de la ville ; il y alla et leur fit un discours fort touchant rapporté par Fantoni, dont la conclusion fut que, s'ils étoient mécontents du secours que les Italiens venoient leur donner, ils n'avoient qu'à demander leur rappel au pape. L'assemblée lui protesta, qu'ils n'avoient aucune part à ce tumulte, qu'ils étoient fort contents du zèle des Italiens et qu'il falloit chercher à découvrir les auteurs secrets de ces désordres.

Sur les informations qu'on fit, il parut qu'il y avoit complot formé pour surprendre la ville. Des troupes cachées dans des barques au bord du Rhône, devoient se saisir de la ville durant le désordre qui ne pouvoit pas manquer d'être fort grand, lorsque les Italiens et les soldats du pais s'entredétruiroient. Le général apprit en même tems que Guillaume de Patris, quoique grand vicaire de l'archevêché d'Avignon et employé par le collégat dans toutes les affaires de cet état où le Saint-Siège pouvoit avoir intérêt, étoit l'auteur de tous ces troubles. Il avoit l'abbaye de la Grâce, dont les revenus de quatre mille écus étoient au pouvoir des religieux : on lui en avoit promis la paisible jouissance, s'il livrait au roi de Navarre les villes d'Avignon et de Carpentras. Le général crut alors qu'il étoit de l'intérêt de l'état de guérir le mal en coupant la racine ; sans communiquer son dessein au cardinal collégat, il résolut d'ôter la vie à Guillaume de Patris, ce qui n'étoit pas facile. Celui-ci ne sortoit jamais que bien accompagné ; il étoit aimé du peuple, qu'il avoit su gagner et, lorsqu'il sortoit la nuit pour aller voir sa maîtresse, il prenoit toutes les précautions possibles pour n'être pas insulté, en sorte que le général n'auroit pas pu exécuter son dessein, si Patris, pour son malheur, n'eût été obligé d'aller à Bédarides, faire le baptême d'un enfant de Pierre de Saint-Sixte. Dès que les espions du général l'en eurent averti, il donna ordre à Marc-An-

toine Oddi d'y aller avec sa compagnie de chevaux légers et de le tuer. Oddi étant arrivé le fait appeler à la porte et lui remet une lettre; dans le tems qu'il la lisoit, un cavalier italien, descendu de cheval, le tua à coup de poignard. Dès qu'on s'en aperçut, on courut à son secours, Saint-Sixte à la tête, mais il n'étoit plus tems. Oddi eut seulement six de ses cavaliers tués et Saint-Sixte fut blessé d'un coup de pistolet à l'épaule, dont il mourut un mois après. Cette affaire se passa le 17 mai.

Lorsque la nouvelle en fut portée au cardinal collégat, il en fut extrêmement affligé : il protesta d'abord qu'il feroit punir les coupables très rigoureusement, mais le général ayant déclaré que c'étoit lui qui avoit fait mourir Patris par ordre du pape, personne ne remua : il est vrai qu'Oddi fut conseillé de quitter le pays; ce qu'il fit peu de tems après.

Tel est le récit où Fornery retrace un drame accompli près de deux siècles plus tôt. Il en a emprunté les éléments à deux historiens dont les témoignages sont d'inégale valeur et qu'il convient de serrer de plus près. Le premier de ces historiens est César Nostradamus, contemporain de Guillaume de Patris, et par conséquent plus à même que d'autres de nous renseigner utilement. Le second est Fantoni, auteur italien, qui publia son *Histoire de la Cité d'Avignon* cent ans après les événements de 1580. Or, si Nostradamus relate avec force détails les circonstances du meurtre de l'abbé de la Grasse, qu'il connut peut-être le jour même, il donne une explication discrète des motifs qui purent l'inspirer. Fantoni, au contraire, s'attache à faire la genèse de l'assassinat qu'il considère comme une juste punition et laisse percer sa rancune d'Italien contre la mémoire de Guillaume de Patris.

On peut dire que, sauf le récit de la mort de l'abbé, qui vient de Nostradamus, ainsi que nous le montrerons plus loin, Fornery a puisé sa narration dans Fantoni. Celui-ci commence en effet par ces mots : « Fu auco tenuto da persone guidiziose che in questo negozio have parte Guglielmo Patris, profondo simulatore, interessato co i primi di Francia, mal affeto verso la nazione italiana, particolare avversario et emulo del Grimaldi, etc... ». Et Fantoni continue en accusant l'abbé de Patris d'avoir été complice de la conjuration de Mazan contre Dominique Grimaldi, d'avoir songé à livrer Avignon au roi de Navarre, pour jouir en paix de l'abbaye de la Grasse « di quattro milo scudi d'entrata », d'avoir fomenté des troubles dans la capitale du Com-

tat. C'est au même auteur que Fornery a emprunté ses affirmations sur la vie licencieuse de l'abbé de la Grasse et sur les difficultés qu'auraient éprouvées ses meurtriers à réaliser leur dessein, par suite du grand amour du peuple pour l'abbé. Ce dernier point est seul vraisemblable : il est d'ailleurs confirmé par Nostradamus.

Mais il est permis de faire quelques réserves sur les autres. Ne nous attardons pas à la question des mœurs de ce xvi^e siècle¹, époque galante entre toutes, où les prélats eux-mêmes avaient des âmes de cavaliers. Cependant les propos d'un Fantoni ne suffisent pas à nous convaincre que l'abbé de la Grasse ait été victime du relâchement de son temps. Il faudrait des preuves plus sérieuses que les affirmations d'un ennemi politique, pour atteindre cet homme d'Eglise ou jeter une suspicion sur sa mémoire. L. de Perrussis ne dit-il pas, au contraire, qu'il était « bien accompli en vertus » ?

N'est-il pas surprenant, d'autre part, que le récit de Fantoni² tende à nous représenter en Guillaume de Patris un personnage tout différent de celui que ses actes passés nous ont fait connaître : pacificateur du Comtat, défenseur attitré des catholiques, lieutenant dévoué du cardinal d'Armagnac et, par lui, agent fidèle du pape ? Comment supposer que ce prélat, à qui le Comtat devait, depuis le traité de Nîmes, la paix religieuse, allait attiser la guerre civile ? Comment comprendre que ce catholique attentif, qui préservait, quelques semaines auparavant, la ville de Rodez d'une incursion calviniste, allait livrer la ville d'Avignon à l'hérétique roi de Navarre ? N'avait-il pas d'ailleurs, deux ans plus tôt, sauvé Avignon du complot ourdi par le maréchal de Bellegarde, et peut-on croire que les intérêts matériels en souffrance de son abbaye de la Grasse lui aient inspiré d'aussi tristes conseils ?

Le Père Justin dans son *Histoire*, se montre plus circonspect, en rapportant les « soupçons » et les « preuves bien ou mal fondées » qui amenèrent la mort de ce prélat. « Malvezzi, dit-il, soupçonna l'abbé de Patris, auditeur général et grand vicaire du diocèse d'avoir fomenté cette mésintelligence et d'avoir

1. Cf. Ch. Samaran, *les Indiscrétions de Garganello ou La vie galante en Avignon au XVI^e siècle*.

2. Sur Fantoni, cf. la remarque de Secousse, *op. cit.*, p. 202 : « Fantoni, dans son Histoire d'Avignon, qui est peu exacte et peu estimée... »

ameuté la bourgeoisie. Il crut même avoir des preuves suffisantes que cet abbé voulait livrer la ville au roi de Navarre, en reconnaissance de ce qu'il lui avait fait donner l'abbaye de la Grasse. Sur ces soupçons et sur ces preuves bien ou mal fondées, il le fit poignarder¹ ».

On se demande comment le roi de Navarre aurait pu faire donner à Guillaume de Patris l'abbaye de la Grasse. Ce n'est pas au futur Henri IV que l'auditeur du cardinal d'Armagnac avait dû cette commende, mais bien au roi de France qui était alors Henri III. Nous verrons d'ailleurs qu'un autre historien² a donné du complot d'Avignon une version différente, en rattachant la mort de Guillaume de Patris aux intrigues du duc de Joyeuse.

Tout cela ne laisse pas de nous inquiéter un peu et de jeter sur cette fin tragique un mystère d'autant plus troublant qu'il paraît à peu près certain que Guillaume de Patris fut assassiné sur l'ordre de Grégoire XIII. Les archives de Bédarrides, qui en ont conservé la mention au jour même du crime, le disent expressément : « Es istat tuat Monseigneur Guillaume de Patris, grand vicari de Monseigneur le cardinal d'Armanach. Es istat tuat par les mains don cavallier Herrode, hitallien, don mandement de Notre San Père³. » C. Nostradamus, dans le récit que nous relatons plus bas, s'est fait l'interprète de cette opinion qui fut générale.

Ajoutons d'ailleurs que la tradition rapportée par Fantoni s'établit de bonne heure et que Guillaume de Patris ne tarda pas à passer pour un conspirateur favorable au roi de Navarre⁴. Il fallait bien trouver une explication à la vengeance pontificale et donner à l'assassinat l'allure d'une exécution de justice. C'est ce que laisse entendre M. R. Rey dans une étude sur *Le cardinal d'Armagnac coléga à Avignon*⁵, où il expose la tradition, en

1. T. II, p. 263.

2. Mezeray, *cf. infra*, p. 39-40.

3. Arch. de Bédarrides, GG, 10, fol. 39.

4. Cf. P. Louvet, *Histoire des troubles de Provence*, Aix, 1679, t. III, p. 344. — Pithon-Curt, *op. cit.*, t. III, p. 335-336. — P. Justin, *op. cit.*, t. II, p. 263. — C.-F.-H. Barjavel, *op. cit.*, t. II, p. 235 et suiv.

5. *Le Cardinal Georges d'Armagnac, coléga à Avignon (1566-1585)*, d'après sa correspondance inédite, dans les *Annales du Midi*, t. X, 1898.

avouant l'insuffisance des documents d'archives sur cette tragique affaire :

Les contemporains, dit-il, ont fait sur cette exécution sanglante toutes sortes de suppositions. L'opinion qui prévalut, c'est que Grégoire XIII avait été avisé que Guillaume de Patris, grand vicaire et confident du cardinal légat, travaillait secrètement à livrer les domaines de l'Eglise au roi de Navarre, neveu du colégat et que l'ordre avait été donné directement de Rome à Hérode [lisez Oddi] de se défaire de Guillaume de Patris. Quoi qu'il en soit des véritables causes de cet événement, nous n'avons pas d'autre témoignage que le récit sommaire de l'exécution dans les archives de Bédarrides. D'après ces éphémérides, rédigées en patois local, c'est par ordre exprès du Saint-Père que l'ami du colégat fut frappé. Nous avouons ne pouvoir fournir d'autre éclaircissement sur cet incident, les archives de Vacluse et de Rome ne nous ayant donné aucun renseignement de nature à éclaircir ce mystère¹.

Bien mystérieux aussi est le silence de ces archives sur une affaire qui, sans doute, n'offre pas un caractère de rareté à une époque où le poignard jouait un tel rôle, mais qui aurait dû soulever davantage les passions à cause du rang de la victime. Lorsqu'on se reporte aux termes si flatteurs et si affectueux par lesquels Grégoire XIII, dans sa lettre du 30 mars 1575, demandait au cardinal d'Armagnac de députer vers lui Guillaume de Patris, on est loin de prévoir que, cinq ans plus tard, le même pape armera le bras d'un de ses cheveu-légers² pour frapper celui qu'il appelait alors son « fils bien-aimé » !

Mézeray a laissé entendre, dans son *Histoire de France*³, que Guillaume de Patris fut victime de la vengeance du Saint-Père pour avoir trempé dans un complot qui tendait à déposséder le pape du Comtat et à lui donner, en échange, le marquisat de Saluces⁴. Ce complot aurait été ourdi par le duc de Joyeuse, favori d'Henri III, et peut-être d'accord avec le roi : version assez

1. P. 289-290.

2. Le cavalier Oddi était arrivé d'Italie sur une galère du maréchal de Retz, à la tête d'une compagnie de cheveu-légers envoyée par le pape pour servir de renfort dans le siège de Ménébes en 1577.

3. *Abrégé chronologique ou extrait de l'histoire de France*, Paris, MDCXC, t. III, p. 224.

4. Ce complot n'aurait pas été sans liens avec celui du maréchal de Bellegarde, signalé plus haut.

différente de celle de Fantoni, qui fait intervenir le roi de Navarre et y mêle des préoccupations personnelles d'intérêt de la part de l'abbé de la Grasse.

A ce propos, il n'est pas inutile de remarquer que Mézeray, confondant l'abbaye de la Grasse et l'évêché de Grasse, a fait de Guillaume de Patris un évêque de cette dernière ville. Une autre erreur a été commise par le Président de Thou, qui a fait de Guillaume de Patris un évêque de Toulon, en assurant que le cardinal d'Armagnac éprouva une telle peine de la mort de son ami que sa propre fin en fut avancée¹.

Le cardinal d'Armagnac, dit-il, eut la douleur de voir assassiner presque sous ses yeux un homme qu'il aimait, Guillaume de Patris, [évêque]² de Toulon, qu'il avoit chargé de toutes les affaires de la légation, et cela parce qu'on l'avait accusé auprès du pape de favoriser le parti du roi de Navarre et des protestants. Ce qui rendit cet affront plus piquant, c'est qu'ayant ensuite demandé justice de cet attentat à Sa Sainteté, Elle répondit qu'on n'avait rien fait que par son ordre et qu'Elle avait eu de bonnes raisons pour le donner. On croit que c'est ce qui avança la mort de ce prélat, qui, quoiqu'il fût fort âgé — car il avait quatre-vingt-cinq ans — était encore très vigoureux³.

Il n'est peut-être pas nécessaire de chercher à expliquer la mort d'un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, car elle est en somme assez naturelle. Le cardinal survécut d'ailleurs cinq ans à son auditeur⁴. Ce qui est plus curieux à noter, c'est la confusion qui fut faite entre l'abbé de la Grasse et les évêques de Grasse et de Toulon. Ce dernier siège était occupé depuis 1572 par Guillaume Le Blanc, un autre protégé du cardinal d'Armagnac, qui mourut normalement en 1588, après avoir été, lui aussi, calomnié auprès du Saint-Père, mais à qui il fut donné de se

1. Dom Piolin a adressé à M. Tamizey de Larroque une note que celui-ci a insérée dans ses *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, Appendice, p. 131 et suiv. Dans cette note, Dom Piolin conteste l'exactitude du meurtre de l'abbé de Patris dans les circonstances rapportées par nous. Mais le savant bénédictin, en critiquant le récit de de Thou, qu'il a seul connu, prétend à tort que cet historien, ne citant aucun témoin ni document à l'appui de ses allégations, doit être suspect. Nous avons montré, au contraire, que les sources sont unanimes.

2. Supprimé avec note dans l'édition de La Haye de 1740, p. 544.

3. Livre LXXXII, t. IX, p. 409. Cf. *Gallia christiana*, t. I, p. 834.

4. Le cardinal d'Armagnac mourut le 11 juillet 1585. — P. Maruéjouls, *op. cit.*, p. 5.

justifier¹. Il avait un neveu, appelé comme lui Guillaume Le Blanc, qui fut évêque de Grasse et faillit être assassiné en 1596². Peut-être la similitude des prénoms, la ressemblance de Grasse à la Grasse, le fait que ces divers prélats ont évolué autour du cardinal d'Armagnac expliquent la confusion que les historiens ont faite de ces trois personnages, en les identifiant tous avec celui qui fut frappé le 17 mai 1580, pour ses rapports, disent les uns, avec le roi de Navarre, pour ses intrigues, disent les autres, auprès du duc de Joyeuse.

Sans s'être mis pleinement d'accord sur l'explication qu'il convient de donner au meurtre de Guillaume de Patris, les historiens ont été unanimes à en faire remonter la responsabilité à Grégoire XIII. Si les archives du Vatican leur avaient été ouvertes et qu'ils eussent pu rapprocher les faits des lettres si explicites de Grimaldi publiées au cours de ce récit, ils auraient négligé toutes les hypothèses qui furent édifiées pour légitimer le crime et en auraient vu la source unique dans la jalousie et la haine du recteur : celui-ci, par ses insinuations perfides et son insistance acharnée, parvint à ses fins et sut obtenir, pour se débarrasser de son rival, l'agrément de Grégoire XIII. Temps étrange, où la cour de Rome, comme la cour de France, voyait dans le poignard une arme de guerre et où les exigences de la politique semblaient justifier aux yeux des meilleurs les crimes les plus barbares !

Deux contemporains de l'abbé de la Grasse, qui l'avaient fréquenté, nous ont laissé de sa mort un récit qui n'est pas seulement important par la haute valeur documentaire qui s'y attache, mais qui est aussi émouvant par le détail des cruautés qu'il révèle. Le premier de ces chroniqueurs est Louis de Perrussis qui, dans son *Journal des troubles de Provence*, avait eu l'occasion de mentionner souvent, comme nous l'avons vu, le rôle de Guillaume de Patris et qui rapporte en ces termes sa fin tragique³.

Le cavalier Oddi étant revenu en Avignon eut ordre du général Mal-

1. Fornery, *loc. cit.* — Tamizey de Larroque, *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, Introduction, p. 47.

2. Cf. *Discours de Guillaume le Blanc, évêque de Grasse et de Vence, touchant le déloyal assassinat entrepris sur sa personne et inopinément découvert le 26 septembre 1596*, Aix, 1596, in-8°.

3. 1580, p. 233.

vezzi d'aller à Bédarride exécuter à mort Guillaume Patris, abbé de la Grâce, grand vicaire et lieutenant du cardinal d'Armagnac, qui y était allé le lundi 16 mai, au baptême de l'enfant de la fille de Saint-Sixt. Oddi alla à Bédarride avec sa compagnie de cheval-légers, le 17 au matin. S'étant arrêté à la porte de la ville, il fit dire à l'abbé qu'il avait des lettres à lui rendre; l'abbé étant venu vers la porte et la lettre lue, ils se promenèrent tous deux et parlèrent. Alors un cheval-léger italien qui était démonté donna à l'abbé le premier coup de poignard, qui fut suivi de sept autres, jusqu'à ce qu'il eût expiré. Le cavalier monta et tira vers Menerbe. Ce fait nouveau et incogité fut porté à Avignon, où le cardinal montra un visage de grand déplaisir et non sans cause; mais comme très prudent et bien avisé, porta cette douleur patiemment et plus, lorsqu'il fut averti que le seigneur Pierre [Malvezzi] disait tout clair qu'il avoit ordonné cette exécution et pour le bénéfice et service de Notre Saint-Père et de son état; il en manda la nouvelle à Rome par courrier exprès. Le corps mort fut enseveli aux Gentilins du pont de Sorgues.

Le 14 juin, mourut Pierre de Saint-Sixt, à Avignon, de la blessure qu'il eut à l'épaule par une pistole, le jour de l'abbé de la Grâce. Le général avait défendu de toucher autre que l'abbé, mais la résistance fut telle que six cheval-légers y furent tués...

Le cavalier Oddi profita du retour des galères papales pour se retirer en Italie, non qu'il doutât d'être repris de la mort de l'abbé de la Grâce, ayant eu ordre de le tuer, mais comme gentilhomme qu'il est peut-être se sentoit consolé d'avoir obéi à son général, et, d'autre part, pensif pour l'avoir commise. Son lieutenant, soupçonné d'avoir donné le coup à Saint-Sixt, était déjà parti par terre.

Le second historien, qui fréquenta l'abbé de la Grasse et fut singulièrement ému de sa fin, est César Nostradamus, fils du fameux astrologue, médecin de Charles IX, qui a laissé le récit suivant dont la forme archaïque et naïve ne détruit pas l'horreur¹ :

Mais à cinquante pas de la porte de Bédarrides, petit et bon lieu du diocèse d'Avignon, se commet un excez tellement tragique que l'exemple en est formidable et le récit estrangement scandaleux et nouveau.

Ce fut un meurtre, ou, à parler franchement, un pur assassinat, pétré après les ides de may par le cavalier Odo, gentilhomme italien, accompagné de quarante ou cinquante chevaux-légers, entre les huit et neuf heures du matin, en la personne de Guillaume de Patris, originaire de Tholose, abbé de la Grâce, grand et général vicaire, voire mesme la seconde âme de feu d'illustre mémoire, George, cardinal d'Ar-

1. *Histoire et chronique de Provence*, p. 829 et suiv.

maignac, qui porta inconsolablement le malheur d'un tel personnage et la façon de sa mort.

On dit que l'*Evesque souverain* avoit été tellement aigri et porté contre ce personnage pour le grand crédit que son entendement à la vérité sublime et les faveurs excessives de son maistre lui avoient acquis, qu'il fut contraint d'user de voye de fait, et le faire ainsy mal et indignement traicter par son propre mandement; combien que l'acte fut un peu trop desreiglé et hors des termes d'humanité. Car sous le feint semblant d'une lettre que Odo luy présenta d'un visage d'amitié de la part du général du Comtat, il fut non seulement dagné et poignardé à jour, découpé et mis en pièces de plusieurs vilains coups d'espée, ains foulé par grand vitupère des pieds des chevaux qui lui passèrent sur le ventre, estant jà sans âme et sans vie; et, par une barbarie desnaturée, le meurtrirent en tant d'endroits de sa personne qu'il fut vu sans figure d'homme, tant il estoit dislamé.

L'excès fut tant désordonné que le sieur de Saint-Sixt, gentilhomme des plus riches et puissans d'Avignon, homme d'affaires important et d'entreprises non communes, qui de fortune se trouva à Bédarrides, et, en ce spectacle y fut désastreusement atteint d'un coup de pistoletade à l'espaule (dont bien après il mourut), que l'un de ses rustres luy lascha fortuitement sans en avoir commission (quoyque on le creut diversement) suivant ce que le cavalier Odo parla tout haut, lequel répondit aux consuls du lieu que quant à la personne de Patris, il n'avoit fait en cela que le commandement du prince et du général, mais que, pour le regard du sieur de Saint-Sixt, que son malheur l'avoit porté à ce funeste accident et que, n'ayant eu aucune charge de luy meffaire, il le regrettoit infiniment. Les morts cependant feurent morts et los heridos bien heridos¹.

Or, entre plusieurs témoins qui furent le mesme jour ouys sur cet excès autant estrange qu'inopiné, trois principaux et plus signalés s'y trouvèrent bien meslés. Le premier fut Paul-Antoine de Puget, sieur de Sauvins, frère du grand prieur de Saint-Gilles, gentilhomme d'Avignon, lequel, voulant s'approcher l'espée au poing du cavalier Odo et faire mine de défense, fut d'abbord renversé par terre du rencontre d'un cheval.

Le second fut messire Michel de Pluviers, seigneur de Poullhans, chevalier de Saint-Michel, qui, en pareille contenance, n'eut pourtant jamais le moyen de joindre le meurtrier arrêté par l'impétuosité de la cavalerie, autant et plus alarmée qu'à la charge d'une bataille.

Le troisième fut maistre Guillaume Bérard, natif de Pignans, domestique de l'Abbé, lequel, s'estant mis en quelque état de garantir son maistre, fut jetté dans un fossé, où il y avoit quelques pans d'eau et là, blessé de trois ou quatre coups de lance par un de ces potentaires et laissé pour mort sur la place, combien qu'il en reschappa et fut

1. Traduisons : et ceux qui furent frappés le furent bien.

guéry dans peu de jours. Chose étrange que les hommes de sang ne peuvent être rassasiés, quel ample que soit le hanap où ils trempent une fois leurs mains.

Ce pauvre infortuné prélat qui ne s'attendoit à rien moins qu'à recevoir un tel et si perfide accueil de celui qu'il estimoit son singulier et particulier amy, se trouva tellement descoupé qu'on trouva sur sa personne, après l'avoir despoillé, deux grands coups de coutelaz sur le visage si outrageusement deschargés que les cervelles luy sortoyent hors de la teste, l'un traversant du front et des tempes jusques au dessus de l'œil droit; l'autre, à travers de l'oreille gauche et de la joue, pénétrant dans les mouëlles. Il avoit un coup de poignard sur le tetin gauche et deux à la mamelle droicte, qui le perçoient tous trois à jour, avec une quatrième playe bien avant enfoncée dans le creux de l'estomach. Le bras droit presque mis en deux, le senestre ouvert de deux pistoletades, et en somme tout son corps gasté, honny, brisé et meurtry de la fouleure des chevaux, si que l'emprainte des fers se voyoient en plusieurs lieux.

Telle fut la tragique fin de ce prélat qui, peu devant, estoit plus révééré que son maistre et comme le dieu d'Avignon, au demeurant digne de plainte pour son admirable entendement.

Il étoit âgé de trante-huit à quarante ans, de taille droite et moyenne : avoit les cheveux et la barbe tirans sur la couleur d'espy meur, les yeux à fleur de teste, bien fendus, azurés et brillants, le nés aquilin et longuet, la bouche vermeille, le teint cler et vif, tombant un peu sur le brun et le visage en ovalle; la contenance pleine de douce gravité et la parole harmonieuse et résonnante à merveille. Tout cela ne le sauva point. Exemple estrangement scandaleux des faveurs et du visaige de fortune parmy les hurts de cette vie.

IV

Le témoignage de Louis de Perrussis et celui de Nostradamus, contemporains l'un et l'autre du drame, nous ont paru dignes d'être rapportés. Ils nous font comprendre, dans leur incontestable accent de sincérité, les mœurs de cette époque cruelle et violente et nous donnent des détails précieux sur les circonstances de la mort de Guillaume de Patris¹.

Cependant le pape avait voulu faire juger les conspirateurs qui, en 1578, avaient tenté, à la suite du maréchal de Bellegarde, de s'emparer d'Avignon, et, comme le cardinal d'Armagnac et les autres évêques du Comtat se récusaient, Gré-

1. Cf. *l'Histoire de la ville de Pernes* de Giberti, publiée, d'après le manuscrit de la bibliothèque de Carpentras, par Hubert Giraud, Marseille, 1924, p. 492.

goire XIII envoya de Rome, muni des pouvoirs les plus amples, Georges Diedo, « jurisconsulte très versé dans la procédure criminelle, d'un caractère résolu, mais sévère jusqu'à l'excès et, disposé à trouver partout des coupables¹ ». Il soumit les prisonniers à la question, et, sur les dépositions arrachées ainsi à l'un d'eux, il les condamna tous à mort.

Un « bourgeois notable » d'Avignon, dans un journal tenu de 1561 à 1582², nous a laissé quelques détails sur le supplice des condamnés :

Le 23 [janvier 1581], dit-il, on fait justice des prisonniers. Le premier qui sortit du palais fut Estienne de la Salle, ayant les bras liés derrière les épaules : il fut mené jusqu'au devant du palais où estoient les potences, et lorsqu'il fut dessus l'échelle, il dit à haute voix qu'il estoit innocent de la trahison d'Avignon, et qu'il ne vouloit accuser personne; il mourut en bon chrestien. Le second fut Claude de Soubiras, enfant d'Avignon, fils du docteur, il fut mené comme le premier, il se dit aussi innocent et mourut en bon chrestien. Le troisième fut George Siroque, enfant d'Avignon, jadis en grande réputation dans la maison de ville, il se dit innocent et mourut en bon chrestien. Le quatrième fut Baptiste de Fontainerosse, enfant d'Avignon, lequel se dit innocent. Le cinquième fut M. Claude Campis, gentilhomme et seigneur en partie de Caderousse : il fut le dernier lié et garotté comme les autres, et dit en sortant que ce qu'il avoit dit à la gêne estoit faux, touchant le maréchal de Bellegarde et M. de Carcès : lesditz misérables demeurèrent à la fourche jusqu'à l'heure de la nuit et puis les potences furent reculées l'une de l'autre et fut mis un sommier par dessus, et furent de rechef pendus par un pied et demeurèrent toute la nuit jusqu'au 24 entre midi et une heure; après on rompit les cordes et le bourreau leur coupa la teste et les mit dans un sac pour les mettre aux murailles de la ville : leurs corps furent portés par le bourreau dans un petit charriot au cimetière de La Madeleine. Dieu ait leurs âmes!

Lesditz traîtres furent condamnés par un commissaire de Rome venu exprès, qui se nommait Georgius Levius³, et le général de guerre qui se nommait le seigneur Malvesta⁴. Dieu leur donne bonne vie, car ils ont fait justice en peu de temps, en dedans huit ou neuf mois plus qu'il ne s'estoit fait en dix ans, et si tels gens ne fussent venus en ce pays, nous eussions été perdus petit à petit, et pour le plaisir d'un qui gouvernoit et qui s'appeloit Patris, lequel gouvernoit le cardinal d'Armagnac.

1. Arnaud, *op. cit.*, t. II, p. 111.

2. *Bulletin du Comité des travaux historiques*, t. I (1884), p. 56.

3. Il faudroit lire Diedo.

4. Malvezzi.

Ce « bourgeois notable » semble s'être fait l'interprète des rancunes que les ennemis de l'abbé de la Grasse avaient semées contre sa mémoire¹. Il est certain que, dès lors, on essaya de présenter sa mort comme une juste expiation et que, par la torture et la question imposées aux prisonniers, on leur arracha des aveux favorables à la thèse pontificale, ce qui permit à Fornery d'écrire : « On apprit par leurs dépositions tout le complot, que Guillaume de Patris était impliqué dans cette affaire et qu'on reconnaissait tous les jours combien il avait été justement puni². » Et il ajoute : « On fut content de cette exécution et on rendit grâce à Dieu de la découverte de cette conspiration par une procession solennelle³. »

Ici encore, nous devons constater combien les dires de cet historien sont suspects. Nous le trouvons en contradiction formelle avec un autre auteur qui écrit : « Ces exécutions déplurent au peuple d'Avignon, car [Diedo], sur de simples présomptions, avait condamné à mort des gens d'honneur et de vérité. Le pape lui-même cassa le jugement de Diedo, ordonna la destruction des documents de la procédure et réhabilita la mémoire des condamnés⁴. »

Cette destruction des documents, ordonnée par Grégoire XIII, est bien faite pour nous confirmer dans notre opinion. En ce qui concerne la complicité de Guillaume de Patris dans la conspiration du maréchal de Bellegarde, les insinuations de Fornery sont démenties par le rôle joué par l'abbé de la Grasse en 1578. Il avait fait arrêter plusieurs des conjurés, ainsi que nous l'avons rapporté, et, lorsque Fornery ajoute que ses partisans étaient

1. Il ajoute dans son journal, à la date du 13 février : « Ce jour-là furent criés 12 ou 13 enfants d'Avignon, accusés d'être conspirateurs contre la ville, desquels furent nommés Anselme, capitaine, Anselme, le chanoine, son oncle, le chanoine Mercurin de Saint-Pierre, le fils de sire Jean le Fondateur, le fils de sire Nicolas de Ceps, nommé Antoine, le fils de Gardiolle, charretier, lequel étoit autrefois secrétaire de M. le maréchal de Demerville, puis du maréchal de Bellegarde, que du temps où ledit maréchal estoit à Tarascon ledit charretier ne se bougeoit du palais avec M. Patris, lesquels étoient si grands amis qu'ils ne pouvoient vivre l'un sans l'autre, et un qui se nommoit La Tour, *alias* capitaine Melette, et un capitaine de Tarascon nommé Maurignon, Castelet fils de la Marande, et plusieurs autres desquels je ne me souviens, tous accusés par les premiers qui furent exécutés, où estoient La Salle et Soubirans » (*Ibid.*, p. 58).

2. *Op. cit.*, t. II, p. 228.

3. *Ibid.*

4. Arnaud, *op. cit.*, p. 112.

les mêmes que ceux du maréchal de Bellegarde, il continue avec la même légèreté la série de ses erreurs.

Dans ses *Additions au Mémoire historique et critique de la vie de Roger de Saint-Lary de Bellegarde, maréchal de France*¹, le marquis de Cambis a fortement critiqué les conclusions de Fantoni, reproduites par Fornery, et leur oppose le sentiment de Morelli.

Morelli, dit-il, auteur contemporain et par conséquent plus croyable sur ce fait que Fantoni, pense différemment. Il dit que cette sédition du peuple d'Avignon contre les soldats italiens et le général Malvezzi arriva le neuvième de mai 1580, que l'abbé de Patris, lieutenant général de la Légation, se porta sur le champ sur les lieux ; qu'il fit prendre deux habitants des plus séditieux et les fit pendre, qu'il calma le peuple dont il étoit fort aimé et l'engagea à se retirer chez soi, de quoi il reçut, ajoute-t-il, du général Malvezzi une cruelle récompense, puisqu'il le fit assassiner le 17 du même mois de mai.

Fantoni cherche à prouver par de frivoles circonstances ce qu'il avance, et à réaliser des soupçons qui paraissent faux. Mais la simple exposition du fait par Morelli, si recommandable par son impartialité, démontre que Fantoni aurait prudemment fait de ne pas concevoir ni produire des soupçons si injustes.

Celui qui avait sauvé la ville d'Avignon en 1578 ne pouvait la perdre deux ans plus tard. Il succomba, victime de la jalousie de Dominique Grimaldi², qui avait intéressé à sa cause Grégoire XIII, et il est amer de constater que défenseur de la cause catholique, homme d'église, prélat bienfaisant, Guillaume de Patris tomba sous le poignard de ses coreligionnaires.

S'il ne fut pas, à proprement parler, un martyr de la cause religieuse, il fut une victime politique. La responsabilité de Grimaldi ressort des nombreux documents originaux que nous avons cités au cours de ces pages : elle apparaît plus éclatante encore, avec l'impudeur de l'aveu, dans la lettre qu'il adressa, le 7 juillet 1580, au cardinal de Côme, pour lui rendre compte de l'assassinat.

Le seigneur Pirrho³, dit-il, m'a fait part de tout ce qui s'est passé et en somme, j'ai trouvé les choses en bon état. On n'entend plus trop

1. Paris, MDCC LXVII, p. 140-146.

2. Grimaldi devait être assassiné à son tour le 1^{er} août 1592. Cf. Arch. départ. Vaucluse, B. 550.

3. Malvezzi.

dire que les braves veuillent venger la mort de Patris. Au contraire, chacun avoue éprouver une grande satisfaction ; les bons, je crois, le disent sincèrement, les méchants par la crainte qu'ils éprouvent. J'ai été assuré que l'on avait fait toute la diligence possible pour exécuter la chose de toute autre manière, mais elle n'avait pas été possible, de sorte que, dans l'incertitude où le cas ne serait pas offert, on fut contraint de saisir cette occasion, que moi qui suis présent touche véritablement de la main, déclare avoir été bonne, parce que, outre l'effet principal qu'elle a produit, elle a jeté tant d'épouvante chez certains méchants qui pensaient être les maîtres de cet état.

Il n'est pas vrai que le s^r Pirrho fit dire au cardinal qu'il avait fait faire cette exécution par ordre de Sa Sainteté, mais bien de l'avoir fait faire pour le service de Sa Sainteté et la conservation de cet état : il n'est pas vrai non plus que le cavalier Oddi a commencé l'exécution, comme il fut écrit à V. S. Ill^{me} 1.

En face de cette lettre cynique, on ne saurait passer sous silence la supplique émouvante que le cardinal d'Armagnac avait adressée au pape peu de jours après l'attentat². Il faut en lire la traduction dans son intégrité, pour connaître les sentiments de douleur du vieux prélat et la confiance candide qu'il conservait dans la justice du Saint-Père.

Avignon, 26 mai 1580.

Très Saint Père,

Je n'ai pas écrit à Votre Sainteté par ce courrier qui fut expédié par la poste, pour vous donner des détails sur la mort de l'abbé de la Grasse mon élève ; car, depuis ce jour-là, mon âme a été très affligée et mes yeux et ma face pleines de larmes à cause de la perte d'un si cher et si valeureux serviteur ; je n'ai pas voulu écrire quand j'étais au paroxysme de la tristesse, pensant qu'il valoit mieux attendre que ma juste et grave douleur fût un peu calmée afin que je pusse écrire à Votre Sainteté avec un jugement moins obscurci, au sujet de mes justes douleurs et du tort qui m'a été fait, étant donné que le dit abbé fut tué avec la plus grande perfidie et trahison ; on peut le voir d'après le pro-

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. XI, fol. 480-481.

2. Le même jour, c'est-à-dire le 26 mai 1580, Jacques Sacrat, évêque de Carpentras, écrivait au cardinal de Côme pour exposer que Grimaldi, en partant, lui délégua ses pouvoirs, mais que le cardinal d'Armagnac, à qui il le fit savoir, « ne le trouva pas bon et m'écrivit de ne pas me charger des fonctions de recteur ». Jacques Sacrat dit qu'il n'insista pas, pour ne pas se mettre en conflit avec le cardinal, et il ajoute : « On savait que Monseigneur Patris devait venir ici avec tout pouvoir et constituer un recteur et établir un nouveau gouverneur pour la garde de la cité, avec quelque dessein qui, dit-on, n'était guère bon. Mais la mort s'est interposée. » Suit un long récit de la mort de Guillaume de Patris arch. du Vatican, Avignon, R. XI, fol. 351).

cès et l'instruction faite par les officiaux ordinaires du lieu dans lequel fut commis cet assassinat; je vous les envoie avec la version latine afin que vous puissiez les faire voir à qui pourra vous en faire fidèle relation; et bien que les assassins veuillent se cacher derrière un mandat de Votre Sainteté, je ne croirai jamais que, moi ayant tant travaillé à la conservation de cet état et ayant atteint le degré que par la grâce divine j'occupe dans le Sacré Collège, et étant donné mon âge décrépit, j'ai toujours trouvé V. S. disposée à m'accorder ses faveurs; et si par hasard quelque mauvaise information était venue à vos oreilles au sujet du dit abbé, inventée par mes ennemis et les siens qui ne pouvant se venger sur moi se sont vengés sur l'abbé; et si même cet abbé était tel que les assassins le dépeignent, ma justice se serait appesantie sur lui, comme elle s'est appesantie sur bien d'autres; car dans les choses importantes je ne pardonne même pas aux miens la moindre tache, tellement j'ai de dévouement à l'égard du Saint-Siège. — Beaucoup de seigneurs, ayant vu cette façon de faire non seulement hostile, mais barbare, ont aussi pris leurs dispositions pour en tirer vengeance, ce que j'ai empêché et empêcherai, espérant que la justice de V. S. ne laissera jamais impunis cette trahison et cet assassinat perpétrés sur la personne d'un homme de talent, d'esprit élevé, plein de valeur et de courage; je l'avais pris tout enfant et l'avais fait instruire dans les lettres et le droit; après quoi je l'employai pour mes affaires et actes publics surtout depuis que je suis ici; je l'ai si bien mis à l'épreuve et je lui ai trouvé un esprit si judicieux que j'en avais fait le dépositaire des secrets les plus graves que j'avais en mon âme. Aussi je supplie V. Sainteté de considérer combien cette mort pénible me désole dans ma vieillesse. Pour me consoler de ma douleur, avec quel respect je me mets à vos pieds et je vous demande de vouloir bien me venger d'un si grave homicide commis sur la personne de mon très cher abbé, non seulement parce qu'il était mon seul soutien dans mon âge avancé, mais aussi parce qu'il semble que cette injure vous frappe aussi, puisque vous l'aviez fait abbé de la Grasse et constitué publiquement responsable des plus graves affaires de cet état et de la justice à rendre, puisqu'il était président de cette Rota; on sait avec quelle rapidité, fidélité et compétence il a toujours fait ce qu'on lui a commandé. Je vous laisse à penser aussi combien le Roi très chrétien, les princes et autres seigneurs voisins, connaissant l'atrocité du fait seraient peu satisfaits, si V. S., vrai père de justice, laissait cette audace impunie, et quelle influence cela pourrait avoir sur leur dévouement. Pour ce qui me concerne, je puis vous dire qu'il n'est plus possible que ma constitution âgée, affaiblie, consumée au service du Saint-Siège se maintienne encore si pendant ce temps qui me reste à vivre je suis forcé de voir le signor Pyrrho oser se vanter publiquement, à ma face, de cette action, comme d'une chose commandée par V. S. Je ne peux donc faire autre chose que vous supplier d'y porter remède en le rappelant à vous et en l'ôtant de ce pays qui, grâce à Dieu et à mon œuvre,

reste sain et fidèle au Saint-Siège apostolique, tandis que si le s^r Pyrrho restait ici trop longtemps, la route serait ouverte à quelque grande sédition. Attendant donc de V. S. cette grâce, la suppliant humblement, je prie Dieu de la conserver longtemps à la tête de la sainte Église et lui baise très dévotement les pieds¹.

De cette lettre une autre est à rapprocher, pour comprendre quel fut, en cette triste affaire, le rôle personnel de Grégoire XIII. C'est celle, en latin également, que le cardinal d'Armagnac adressait un mois plus tard au cardinal de Côme, pour lui signifier sa soumission au Saint-Siège et son acceptation de la volonté de Dieu. Dans la première, qu'on vient de lire, le cardinal demande justice au pape, pour venger la mort de Guillaume de Patris : dans la seconde, dont nous allons donner aussi la traduction, il ne parle plus que de sa douleur résignée, puisque le Saint-Père approuve l'assassinat de son grand vicaire. Entre l'archevêque d'Avignon et le recteur du Comtat, Grégoire XIII avait décidé : le Français se voyait joué par l'Italien, Georges d'Armagnac était vaincu par Dominique Grimaldi.

Avignon, 24 juin 1580.

J'avais déjà écrit à V. S. Ill^{me} au sujet de ce qui était nécessaire pour les affaires de cet état; je ne pensais pas avoir de réponse à propos de la mort de l'abbé de la Grasse avant le prochain courrier; et cependant aujourd'hui on m'a donné votre lettre du 9 avec un Bref de N. S^r répondant à ce que je disais, que je devais être vengé d'une mort si pénible de l'affront qui me fut fait; j'ai constaté que Sa Sainteté et V. S. Ill^{me} me recommandent de me consoler et de me conformer à la volonté de Dieu, me montrant l'acte irréparable, et les nombreuses raisons qui peuvent avoir poussé le sieur Pyrrho... et le danger que pouvait courir cet État; je me suis donc fixé comme règle de mettre de côté toute passion et toute juste cause de douleur; en un mot de me conformer à la parole de Notre Sauveur « non sicut volo, sed sicut vis »; je dois si grande obéissance à Sa Sainteté et à V. S. Ill^{me}; bien que de grands personnages m'aient dit quelles plaintes je pouvais exprimer sur le tort qui m'a été fait, je n'ai cependant pas bougé, jugeant que toute satisfaction devait dépendre de N. S. Mais je veux employer mes jours au service du Saint-Siège comme je l'ai fait dans les années passées. C'est pourquoi je vous supplie humblement d'assurer à S. S. que je ne manquerai de faire très sincèrement tout mon possible pour oublier le passé, me conformer à Sa volonté et à ses commandements, honorer ses ministres².

1. Arch. du Vatican, Avignon, R. XI, fol. 354.

2. Ibid., R. XI, fol. 468-469.

Dans l'intervalle de ces deux lettres qui ne peuvent pas laisser de doutes sur l'approbation donnée par Grégoire XIII aux desseins de Dominique Grimaldi, le cardinal d'Armagnac avait rendu un juste hommage à Guillaume de Patris dans la lettre qu'il adressa au roi pour lui annoncer sa mort inattendue :

Sire, disait-il, Votre Majesté aura été advertie par le sieur de Revest, mon maistre d'hostel, qui partit d'icy le xvii^e de ce mois, la mauvaise et inopinée nouvelle que j'euz de la mort du feu s^r abbé de la Grasse, que Dieu absolve, et l'ennuy que j'ai porté d'un si malheureux et détestable acte, tant pour ses rares vertuz et qualités que pour la cognoissance que j'avois de son ardent zèle à tout ce qui estoit pour le bien de Vostre service, et la supplication que je Luy fesois de me vouloir accorder l'abbaye qu'il tenoit par la résignation que j'en avois faite, avec réserve des fruits, ma vie durant, en sorte que je veulx croire que je ne sceray en cela esconduit de ma requeste comme juste et raisonnable et que Vostre Maiesté considérera que je ne fais pas non seulement pour me prévaloir du titre, mais afin que, par ce bien faist, j'aye moyen de pouvoir aider à supporter les grandes despenses que je suis constraint faire pour son service¹...

L'abbaye de la Grasse fut à nouveau conférée au cardinal d'Armagnac², qui l'occupa jusqu'en 1585, date de sa mort, continuant à veiller aux intérêts de l'église d'Avignon, mais inconsolable du crime qui était venu assombrir sa vieillesse, en la privant du plus intime et du plus cher de ses compagnons. Le nom de Guillaume de Patris, qui revient souvent dans les épisodes des luttes religieuses de la seconde moitié du xvi^e siècle, nous a semblé mériter d'en être détaché avec quelque relief, car, si nous avons été séduit par la plénitude de sa vie trop brève, nous avons été plus encore tenté de nous apitoyer, avec César Nostredamus, sur « la tragique fin de ce prélat, qui peu devant, estoit plus révére que son maistre et comme le Dieu d'Avignon ; au demeurant digne de plainte pour son admirable entendement ».

B. COMBES DE PATRIS.

1. Tamizey de Larroque, *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, dans la *Revue historique*, 1877, t. V, p. 327. La lettre est datée du 5 juin 1580.

2. Catherine de Médicis écrit à ce propos à M. de Mandelot pour lui promettre la succession de l'abbaye de la Grasse après le cardinal d'Armagnac, auquel il convient, dit-elle, de maintenir la réserve, « advenant la mort de Patris » (lettre du 19 juin 1580). *Lettres de Catherine de Médicis*, t. X, p. 455.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

UN SAUVEUR DE LOUIS XVI DANS LA JOURNÉE DU 20 JUIN 1792

LE CHEVALIER JEAN DE CANOLLE

Nous avons entre nos mains un petit dossier qui provient d'un lot d'autographes et qui concerne la journée du 20 juin 1792. Il contient une notice manuscrite sur la vie et les états de services du chevalier Jean de Canolle qui termina sa carrière comme lieutenant de la compagnie de gendarmes des chasses du roi Louis XVIII. Quand Canolle demanda sa mise à la retraite, en décembre 1815, le colonel de Sartiges, chef de la Police militaire, lui réclama un état de ses services pour édifier le ministre de la Guerre; et c'est ainsi que l'ancien soldat de la garde royale fut amené à s'expliquer sur le rôle qu'il avait joué, lors de l'envahissement des Tuileries par le peuple en armes, le 20 juin 1792¹.

Les récits (ceux de Louis Blanc et de Michelet notamment) de cette journée mémorable du 20 juin², qui humilia si profondément Louis XVI, semblent tous avoir atténué les dangers courus par le Roi. « Jamais dispositions plus inoffensives ne se produisirent au sein d'un plus bizarre désordre », déclare Louis Blanc. « Le plus grand danger pour le Roi, c'est qu'il risquait d'être étouffé », écrit

1. D'après cette notice, Canolle est né le 20 décembre 1774, à Sarlat. Il vient à Paris, à l'âge de quatre ans, chez son père, qui habitait au-dessus du café de Foy, au Palais-Royal, dans une maison possédée par un sieur Paulet, encore vivant en 1815. En 1785-1786, il est dans la pension du sieur Gadolle à Clichy-la-Garenne; en 1787-1788, il est dans un autre pensionnat, à Saint-Cloud; en 1789, il est au collège d'Orléans à Versailles... Le 2 février 1792, il entre dans la garde du Roi; il y reste jusqu'au licenciement de la garde, le 5 juin 1792. Il est alors versé dans la Garde nationale de la section des Tuileries.

2. Nous avons, nous aussi, raconté cette journée dans notre étude, parue en 1890, sur le *Personnel municipal de Paris pendant la Révolution*, et indiqué les principaux documents auxquels on peut se reporter, notamment les pièces n° 5985 à 5602 du fonds Lb 39 de la Bibliothèque nationale.

Michelet qui ne parle même pas du geste menaçant que Louis Blanc signale en ces termes : « Un seul homme, au moment de l'invasion, fit mine d'atteindre le Roi. Il était armé d'un long bâton que terminait une lame d'épée rouillée. Mais on l'écarta sans peine... »

C'est précisément cet incident que notre dossier a le mérite d'éclaircir, en attribuant à M. de Canolle l'honneur d'avoir sauvé le Roi. Dans le *Mémoire explicatif* qui résume ses états de services, M. de Canolle précise son intervention dans les termes suivants :

... Je me plaçai près de S. M. Louis XVI lorsque Santerre arriva au château des Tuileries avec sa bande, et j'eus le bonheur de détourner le coup d'un instrument aigu, dirigé contre la poitrine de ce prince...

L'officier n'en dit pas davantage, mais il donne ses références, et elles sont nombreuses.

Une note du maire du 1^{er} arrondissement, datée du 27 mars 1816 et qui fait partie de notre dossier, prend, d'ailleurs, soin de nous dire que « l'ouvrage de Maton de La Varenne, celui qui désigne le mieux les sieurs de Canolle père et fils, puis ce qui leur est particulier à chacun, a été déposé en deux exemplaires à la Bibliothèque nationale, maintenant royale¹... ».

Or, voici ce qu'on lit à la page 29 de cet ouvrage :

Aux vociférations de ces deux cannibales, deux jeunes garçons, appelés Clément et Bourgoing, qui portaient sur la tête un long bonnet, avec cette inscription : LA MORT, se joignent celles de Louis Legendre, boucher à Paris, escorté de bandits, altérés comme lui du sang royal. Où est *Veto*, que je le tue ! dit l'un en brandissant un bâton, armé d'un dard ? Jean Canolle fils, ancien garde du roi, âgé seulement de dix-huit ans, pare le coup et renverse le brigand qu'il force à crier : *Vive le Roi !* Un autre exige que le monarque boive à la santé de la Nation et lui présente une bouteille. Louis l'approche de ses lèvres, etc.

Ce qui constate, avec plus d'authenticité encore que l'ouvrage de Maton de La Varenne et les autres imprimés du temps, la courageuse intervention de Canolle, c'est un certificat dressé le 13 février 1815 devant le maire du 11^e arrondissement de Paris « et signé de trente-sept personnes », dit Canolle dans sa notice, « témoins oculaires, toutes notables et en partie décorées, soit de la croix de Saint-Louis, soit de celle de la Légion d'honneur, ou titrées d'ailleurs... ».

1. Il s'agit évidemment de l'*Histoire des événements qui ont eu lieu en France pendant les mois de juin, juillet, août et septembre 1792* (Périsset et Compère, libraires, rue des Grands-Augustins, n° 21).

Ce certificat, dont la copie est jointe, vaut d'autant plus la peine d'être reproduit *in extenso* qu'il constate que M. de Canolle fils, secondé cette fois par son père, a encore défendu le Roi et sa famille dans la journée du 10 août; que c'est lui qui remit à la Reine un gilet-cuirasse, destiné à la préserver des coups. C'est là un point généralement ignoré.

Voici le document :

Mairie du 3^e arrondissement de Paris.

L'an mil huit cent quinze, le treize février, devant le maire du 3^e arrondissement municipal de Paris, ont comparu MM. Arnould Christophe, comte de La Roche-Courbon-Blenac, ancien page de Louis XVI, lieutenant-colonel, demeurant rue du Faubourg-Saint-Honoré, n^o 127, et François Giroux de Ménerville, ancien capitaine d'infanterie, demeurant rue de l'Éperon, n^o 10, qui ont déclaré M. le chevalier de Canolle, né à Sarlat, département de la Dordogne, le 20 décembre 1774, demeurant passage des Petits-Pères, n^o 9, pour être le même qui, dans la journée du 20 juin 1792, sous l'habit de garde national, a sauvé la vie au roi Louis XVI, en parant le coup qui lui était porté; que c'est lui, saisissant au collet l'individu qui voulait frapper S. M., qui le força à tomber aux genoux du monarque et à crier : Vive le Roi!

Que, le huit août suivant, sur la demande qui fut faite à S. M. par M. Acloque, alors l'un des commandants de la garde nationale parisienne, et qui, le 20 juin, était de service au château et avait été témoin de M. de Canolle fils pour la défense de son souverain, M. de Canolle fils fut présenté au Roi et reçut de ses mains la croix de Saint-Louis que S. M. daigna détacher de sa boutonnière, et lui signa, au même instant, un brevet provisoire sur papier libre qui fut depuis pris a M. de Canolle lors de son arrestation, en 1793.

Lesquelles personnes, dénommées ci-dessus, ont attesté, en outre, que, le 10 août suivant, M. de Canolle fils, avec M. son père, a défendu le Roi et sa famille, sous l'uniforme de garde suisse, et que, le matin de la même journée, il remit à la Reine un gilet qui pouvait servir d'armure et préserver S. M. des coups qui auraient pu lui être portés.

Desquelles déclarations M. de Canolle a requis acte qu'il a signé avec nous et les déclarants. Ce certificat, enregistré le 15 février 1815, fut revêtu, en outre, des signatures de Laurent, ancien capitaine, à l'époque du 20 juin, de la compagnie dans laquelle servait Canolle; de Lecordier, ancien lieutenant de la même compagnie, officier de la Légion d'honneur et maire du 1^{er} arrondissement; de MM. de Granet, de Longley, Le Court de La Cossaye, gardes de la porte du Roi; du chevalier de Roullau, ancien adjudant-major, lieutenant-colonel de la garde à cheval de Louis XVI, qui se qualifie de témoin oculaire des faits rapportés ci-contre; du chef d'escadron Laloubie, qui s'était trouvé aux affaires du 20 juin et du 10 août 1792.

Une petite plaquette imprimée chez J. Girouard, rue du Bout-du-Monde, n° 47, et qui est extraite de la *Gazette de Paris* (16 p.), donne un récit, qu'elle présente comme « exact et circonstancié », de ce qui s'est passé au château des Tuileries le mercredi 20 juin 1792. Cette plaquette, qui était jointe à notre dossier, mentionne à deux reprises M. de Canolle :

Toutes les voix, dit la *Gazette*, se sont réunies pour célébrer l'action de M. de Canolle, grenadier de la section des Invalides, lequel a préservé le Roi d'une pique dont un scélérat allait le frapper : on ne peut être à la fois plus brave et plus sensible.

Et en post-scriptum :

Les quatre grenadiers qui n'ont pas quitté le Roi, dans la crise de la journée du 20, ont été présentés hier à S. M. en allant à la messe.

Le Roi leur dit, de ce ton qui n'est qu'à lui : « Je n'oublierai jamais les preuves d'attachement et de zèle que vous m'avez données ; j'espère ne jamais me trouver dans une semblable position ; mais, si cela m'arrivait, je compte toujours sur de braves gens comme vous. » La Reine, à son passage, leur a dit : « Ma famille n'oubliera jamais les services que vous nous avez rendus, et moi, en mon particulier, je les reconnaitrai toujours... » Les noms des quatre grenadiers sont : MM. Auguste, du bataillon de Bonne-Nouvelle ; Tupin, des Capucins du Marais ; Canolle, du Gros-Caillou ; Robert, de Saint-Magloire...

La « position » où Louis XVI prévoyait qu'il pourrait bien se trouver à l'avenir se reproduisit, et avec aggravation, au 10 août de la même année 1792 : encore une fois, les Canolle, comme on l'a dit plus haut, figurèrent au premier rang des défenseurs du monarque. Mal leur en prit :

Canolle père, qui avait été pourvu après la journée du 20 juin d'un brevet de capitaine d'infanterie, en récompense de ses services, ne pouvait, pas plus que son fils, échapper aux dénonciations.

Le 15 septembre 1793, écrit Canolle fils, mon père et moi avons été arrêtés comme royalistes très suspects, et moi plus particulièrement pour avoir fait partie de la garde du Roi.

Nous fûmes entraînés, pendant neuf mois que dura notre captivité, de prison en prison, d'abord à celle de la Force, ensuite aux Carmes, rue de Vaugirard, et, en dernier lieu, à la Conciergerie, d'où nous fûmes traduits, le 23 mai 1794 (ou 4 prairial de l'an II), au tribunal révolutionnaire, au Palais. Mon père y fut condamné à mort, à mes côtés, et moi j'eus cinq voix du jury pour la mort, tandis qu'à une de plus pour la liberté je fus miraculeusement sauvé. Mon père porta sa tête sur l'échafaud place Louis XV le même jour.

Deux arrêtés du Comité de sûreté générale avaient dénoncé les Canolle, et un extrait des registres du greffe de la maison d'arrêt de la Force, signé du greffier-concierge Bau, précise la nature de l'inculpation. Le père avait été arrêté « comme l'agent de Capet et de ses complots; le fils, comme ayant été membre de sa garde... ». Sur l'ordre des citoyens Moutin et Laville, commissaires du Comité de surveillance de la section des Tuileries, les deux Canolle avaient été amenés à la Grande Force par le citoyen Coutier, volontaire de cette section.

Mis en liberté, Canolle fils dut, pour vivre, entrer, le 1^{er} vendémiaire an III (22 septembre 1794), dans les bureaux de l'administration générale des hôpitaux militaires. Il y resta quatre ans sept mois et vingt-quatre jours, et finit par devenir économiste, du 13 pluviôse an XII (3 février 1804) au 15 pluviôse an XIII (4 février 1805). Il remplit ensuite différents emplois dans l'administration militaire et dans les corps de troupes; mais les infirmités contractées par lui pendant les campagnes d'Espagne et de Portugal le firent réformer et renvoyer dans ses foyers le 14 avril 1812. Il s'était marié le 27 fructidor an IV (13 septembre 1796) et eut deux enfants. Depuis sa mise en réforme, il habita place Vendôme, n° 20.

Lorsque les Bourbons revinrent en France, il entra dans la garde nationale de Paris, le 3 mai 1814, et, le 15 du même mois, eut l'honneur d'être présenté au roi Louis XVIII.

Le *Journal de Paris* mentionne ainsi qu'il suit cette présentation dans son numéro du vendredi 3 juin 1814 :

M. de Canolle, ancien officier de la garde de Louis XVI, a eu l'honneur d'être présenté le 16 du mois dernier à S. M. Louis XVIII. Le nom de M. de Canolle est resté gravé dans la mémoire des gens de bien. Ce fut lui qui, dans la malheureuse journée du 20 juin, lorsqu'une foule d'assassins inondaient le château des Tuileries, saisit un de ces brigands qui menaçait les jours du Roi, en brandissant un bâton armé d'un long dard, le força de tomber aux genoux du prince et de crier : Vive le Roi! Le père de M. de Canolle, aussi dévoué que son fils à la cause du Roi, a expié ses vertus sur l'échafaud.

Le 7 juin, Canolle fut présenté au duc d'Angoulême et, le lendemain, à la duchesse. C'est même la duchesse qui, le 29 octobre de la même année 1814, fit entrer le chevalier au service de la Ville de Paris, et pour le service du Roi dans la compagnie de gendarmerie de ses chasses.

Il va sans dire que Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, fit rayer Canolle des cadres de la compagnie de gendarmerie dite des chasses.

Pendant les Cent jours, celui-ci se cacha dans une maison sise allée des Veuves, aux Champs-Élysées, n° 37, qui appartenait à un sieur Belhomme et était habitée par M. Amant et sa fille, M^{me} Bardout, dont il connaissait les opinions royalistes. Il resta là jusqu'au 8 juillet 1815.

Quand il apprit le retour de Louis XVIII, il monta à cheval et voulut aller au-devant du Roi : il partit même un peu trop tôt et fut arrêté à la barrière Saint-Denis, courut de grands dangers et fut conduit à l'état-major de la place ; mais le comte d'Arimont, le comte de La Roche-Courbon-Blenac et Saint-Ouen d'Einemont, ancien garde du roi Louis XVI et garde de la porte de Louis XVIII, vinrent le voir et réussirent à le faire mettre en liberté. Il fut autorisé à loger à la caserne de gendarmerie du Luxembourg, qui était occupée par la compagnie des chasses et voyages du roi, et reprit son service, jusqu'au moment où la fatigue et les infirmités l'obligèrent à se faire mettre en demi-solde, en attendant la liquidation de sa retraite.

C'est même à l'occasion des démarches qu'entraîna cette mise à la retraite qu'il fut l'objet de certaines tracasseries mesquines dont il se plaint amèrement. On lui marchandait un permis de séjour à Paris, comme s'il était partisan du régime impérial. Il tint absolument à rester à Paris, qui a été « de tous les temps son domicile, celui de sa femme et de ses enfants... En ordonner autrement », dit-il, « serait une persécution digne de celles que j'ai éprouvées en 1793, de la part de Robespierre, et l'intention du Roi n'est pas que ce temps revienne pour personne, encore moins pour celles qui sont déjà trop malheureuses du côté de la fortune pour sa cause (*sic*). Ce serait pour moi un exil ou une déportation dont l'idée m'accable horriblement... ».

C'est pour obtenir ce permis de séjour et sa solde de non-activité que Canolle remit au colonel de Sartiges le mémoire et les pièces justificatives qui sont entre nos mains et qui nous ont servi à préciser une scène assez intéressante de la journée du 20 Juin.

Paul ROBIQUET.

A PROPOS DU MOT « INDUSTRIE »

A la dernière séance annuelle de l'Institut, M. Émile Bourgeois faisait une intéressante communication sur le fameux mot qu'on a prêté à Mirabeau : « La guerre est l'industrie nationale de la Prusse. » Se reportant au texte même de la *Monarchie prussienne*, il montrait comment la phrase avait été étrangement défigurée et déclarait que, d'ailleurs, Mirabeau ne pouvait se servir du mot *industrie* au sens qu'on lui donne aujourd'hui d'*entreprise industrielle*, attendu qu'en 1786, il avait conservé le sens classique « d'invention, de savoir-faire ».

Il est curieux, en effet, de remarquer que le mot *industrie* n'a reçu qu'à l'époque contemporaine le sens qu'il possède actuellement, qui l'oppose aux autres formes de l'activité économique, à l'agriculture et au commerce. Cependant, l'histoire économique, lorsqu'elle traite du moyen âge, voire de l'antiquité, emploie le mot au sens actuel. M. Fagniez, par exemple, a publié des *Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France au moyen âge*. Or, à cette époque, il n'existe encore que des *métiers*, libres ou jurés. On a cru percevoir aussi, au moyen âge, surtout en Italie et aux Pays-Bas, les origines de l'industrie capitaliste, et nous la voyons se manifester, en effet, tout au moins sous la forme du capitalisme commercial¹.

Mais il y a grand intérêt, au point de vue historique, pour se représenter la réalité, d'employer le plus possible la terminologie de l'époque. M. Germain Martin a écrit un livre fort apprécié sur la *Grande industrie sous le règne de Louis XIV*; n'est-ce pas un tort de l'avoir intitulé ainsi? Au xvii^e siècle, il n'y a pas de grande industrie au sens actuel; il y a des *manufactures*, qui ne désignent pas forcément des établissements concentrés, des usines ou des fabriques au sens moderne du mot. La manufacture, c'est une fabrication privilégiée, ayant reçu un monopole, ou bien l'expression signifie encore la fabrication de tel ou tel produit dans une région déterminée : on dira, par exemple, la manufacture de toiles

1. Voir à ce sujet les divers ouvrages de M. Henri Pirenne et notamment son mémoire sur les *Périodes de l'histoire sociale du capitalisme* (Mém. de l'Académie de Belgique, 1914).

de Rennes ou de Morlaix, et il s'agit là d'industries purement rurales.

Quand on veut parler de l'industrie, à la fin de l'ancien régime, on emploie les expressions *arts et métiers* ou *arts et manufactures*, la première désignant plutôt ce que nous appelons la petite industrie, la seconde, la grande. L'abbé Beaudeau, en 1776, fonde « la Société libre d'émulation pour l'encouragement des inventions qui tendent à perfectionner la pratique des arts et métiers »¹. L'*Encyclopédie méthodique* consacre une de ses sections aux *Arts et manufactures*, qui est l'œuvre de Roland de La Platière. Dans cet ouvrage, on ne trouve jamais le mot *industrie* employé au sens actuel du mot : il est question de *manufactures*, de *fabriques*, de *métiers*, quelquefois d'*usines*, celles-ci apparaissant, d'ailleurs, comme quelque chose de nouveau et d'assez rare. — Quant au mot *commerce*, il désigne tout à la fois le commerce et l'industrie; le *Conseil* et le *Bureau du commerce*, qui ont fonctionné pendant tout le XVIII^e siècle, se sont occupés autant et plus d'industrie que de commerce².

A l'époque révolutionnaire, c'est toujours l'ancienne terminologie qui subsiste : la Constituante, la Législative, la Convention ont eu, chacune, un *Comité d'agriculture et de commerce*, dont les procès-verbaux ont été publiés par MM. Gerbault et Schmidt dans la *Collection des Documents économiques de la Révolution* (4 vol., 1906-1910). La Convention fonde le *Conservatoire des arts et métiers*. Aux époques du Directoire, du Consulat et de l'Empire, il semble que le vocabulaire n'ait guère changé. Chaptal écrit un ouvrage sur la *Chimie appliquée aux arts*. Cependant, en 1802, on publie une *Statistique de l'industrie minérale*, où le mot a déjà visiblement le sens de production. Sous le Premier Empire et même sous la Restauration, il y a une *Direction générale de l'agriculture, du commerce et des arts et manufactures* et un *Conseil général des manufactures*³. A Paris, furent fondées, en 1822, l'*École supérieure de commerce*, et, en 1829, l'*École centrale des arts et manufactures*⁴.

Cependant, en 1817, Chaptal publie son ouvrage, si remarquable, intitulé : *De l'industrie française*. Il mérite qu'on s'y arrête

1. Ch. Ballot, *L'introduction du machinisme dans l'industrie française*, p. 15

2. Cf. Bonnassieux et Lelong, *Inventaire analytique des procès-verbaux du Conseil de commerce*, Paris, 1900.

3. Cf. E. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France après 1789*, 2^e édit., t. II, p. 725 et suiv.

4. *Ibid.*, p. 661.

quelque peu, car il nous montrera comment s'est formé peu à peu le nouveau sens d'*industrie*. Dans ce volume, Chaptal étudie toutes les formes de la production française : l'agriculture et ce que nous appelons le commerce et l'industrie. Il donne au commerce le sens restreint qu'on lui attribue maintenant ; la première partie, consacrée au « commerce français en 1789 », traite des relations commerciales de la France avec les Puissances étrangères. Quant au mot *industrie*, parfois il l'emploie au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Ainsi, dans la Préface (p. xii), il dit : « Il faut calculer nos pertes en commerce et apprécier nos progrès en agriculture et en industrie. » Cependant, la seconde partie de l'ouvrage traite de l'*industrie agricole* et la troisième de l'*industrie manufacturière*. Ainsi, *industrie* a bien le sens de production. Mais la quatrième partie est consacrée à l'administration de l'industrie. Toutefois, le mot *industrie*, chez Chaptal, a un sens général, et, quand il parle d'industries particulières, il emploie toujours les mots *manufactures*, *métiers* ou *fabrications* ; il ne dira pas l'industrie cotonnière, mais les manufactures cotonnières. En un mot, pour Chaptal, le mot *industrie* a, tout à la fois, le sens général de production (agricole ou industrielle) ou de production manufacturière. C'est un acheminement vers le sens moderne du mot.

Il semble bien, d'ailleurs, que l'expression actuelle n'ait vraiment triomphé définitivement que sous le Second Empire : en 1855, a eu lieu une grande Exposition universelle pour laquelle on a construit le *Palais de l'Industrie*, aux Champs-Élysées. Dans le *Dictionnaire* de Littré, en 1863, on trouve cette définition : « Industrie se dit quelquefois de tous les arts industriels, à l'exception des arts agricoles, par opposition à l'agriculture. » Il semble aussi qu'il y ait une corrélation entre les progrès du machinisme, de la grande industrie capitaliste et ceux de l'industrie au sens moderne du mot. Les théoriciens sociaux et socialistes, comme Henri de Saint-Simon et ses disciples, par le fait même qu'ils ont étudié d'une façon systématique les phénomènes de production, semblent avoir contribué à donner au mot *industrie* le sens général de production industrielle, qui a fini par s'imposer. Rappelons que Saint-Simon a écrit, en 1821-1822, son *Système industriel* et, en 1823-1824, son *Catéchisme des industriels*. Pour lui, industriel est synonyme de producteur ; il oppose aux oisifs les industriels, c'est-à-dire tous ceux qui produisent à un titre quelconque : savants, banquiers, artisans¹. C'est aussi Saint-Simon qui commence, semble-t-il, à em-

1. Voir l'excellent ouvrage de Maxime Leroy, *Henri de Saint-Simon*, Paris, 1924.

ployer substantivement le mot *industriel*, à lui donner le sens restreint de chef d'une entreprise industrielle¹.

L'introduction du mot *industrie* dans la langue technologique et scientifique a certainement contribué aux progrès de l'économie politique et de l'histoire économique. Jusqu'au xix^e siècle, en effet, aucun mot ne désigne la production industrielle dans son ensemble. On ne pouvait donc aussi fortement saisir les relations existant entre les métiers, les arts et les manufactures. Il y a eu là un progrès notable de la terminologie, et cela n'a pas été sans grand avantage pour la science elle-même.

C'est, en effet, surtout lorsque l'on traite de l'histoire des institutions ou de l'histoire économique et sociale, que les questions de vocabulaire ou de terminologie ont une grande importance. Sans doute, il est commode et parfaitement légitime de parler de l'industrie du moyen âge, voire même de l'antiquité. Mais il importe aussi de se servir le plus possible des termes qu'emploient les contemporains; on évite ainsi bien des contresens ou des vues erronées. Fustel de Coulanges l'a dit avant nous; il a montré admirablement, par l'exemple, le profit qu'il y avait à tirer de l'analyse exacte des mots servant à désigner telle ou telle institution, tel ou tel fait économique et social.

Henri SÉE.

1. Voir à ce sujet O. Rodrigues, dans les *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* (*Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, t. XXXIX, p. 247) : « La seule trace que la doctrine de Saint-Simon ait laissée dans la nation, c'est l'emploi fréquent du mot *industriel*, mot créé par lui pour rendre une idée nouvelle et que ses écrits ont décidément popularisée. » Saint-Simon créa aussi le mot *industrialisme*, qui s'est imposé également. Pour tout ce qui précède, cf. la *Doctrine de Saint-Simon*, publiée par C. Bouglé et Élie Halévy, Paris, 1924, p. 275, note 159.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE LA GUERRE

(1914-1918)

Au cours des deux dernières années, les tendances générales de la « production » historique relative à la guerre 1914-1918 se sont modifiées : les souvenirs et les impressions de combattants sont devenus rares ; les témoignages les plus importants concernent la politique générale des États, autant que la conduite de leurs armées ; les publications de documents se sont donné pour but de recueillir les éléments de documentation contemporaine épars dans les journaux, les documents parlementaires et les publications officielles, tandis que la fringale qu'avait provoquée l'apparition des premiers documents diplomatiques s'apaisait. C'est dans le domaine de l'histoire des opérations militaires ou navales qu'une élaboration systématique de ces matériaux et des documents d'archives s'est le plus développée ; mais le travail critique y est plus rare, car ceux qui ont accès aux archives sont tenus à une certaine réserve et s'inspirent souvent plus de considérations didactiques qu'historiques.

BIBLIOGRAPHIES. — L'ouvrage de M. PROTHERO¹, presque complètement achevé au moment de la mort de l'auteur, a été publié par les soins de M. Stephen Gaselee. Daté de 1923, il ne contient pas d'ouvrages postérieurs au 31 décembre 1921. Bien que cette bibliographie choisie s'étende, en principe, aux publications de tous les grands pays, elle est extrêmement pauvre en ouvrages russes². Le cadre de classement est simple et clair, encore que l'on puisse se demander s'il était nécessaire de maintenir la rubrique *State papers*, dont le contenu aurait pu être réparti dans les autres cha-

1. *A Select analytical List of books concerning the great War*, by the late Sir George W. Prothero. Londres, H. M. Stat. Office, in-8°, 431 p.; prix : 15 s. 10.

2. En outre, le lecteur français constatera, bien entendu, quelques lacunes : le petit ouvrage du général Buat sur *l'Armée allemande pendant la guerre 1914-1918*, la brochure du capitaine Laffargue sur *l'Attaque* et les *Croix de bois* de Dorgelès, par exemple, ne sont pas cités.

pitres du volume; mais la place assignée à certains ouvrages est inattendue : pourquoi le *Gaspard* de M. René Benjamin se trouve-t-il dans le chapitre « Forces combattantes » ? Les indications bibliographiques ont été écourtées, pour raison d'économie; nulle part, le nombre de pages n'est indiqué, ce qui ne laisse pas d'être parfois embarrassant. Dans l'ensemble pourtant, la valeur et l'utilité de cette œuvre sont fort appréciables.

Les catalogues de la Bibliothèque-musée de la Guerre, dont il a été déjà rendu compte ici, constituent eux aussi des bibliographies méthodiques, mais non pas sélectives. Aux quatre volumes du Catalogue du fonds allemand est venu s'ajouter, dans ces derniers mois, le *Catalogue du fonds italien*¹, établi selon le même plan et les mêmes principes. La place réservée aux articles de revues est un des caractères propres de ces publications et l'un des éléments principaux de leur utilité. Je crois devoir rappeler qu'une bibliographie courante établie par la Bibliothèque, le *Bulletin mensuel de documentation internationale*, a signalé de 1922 à la fin de 1924 les ouvrages nouveaux et forme ainsi un supplément régulier à la série des Catalogues².

ORIGINES DE LA GUERRE. — La traduction de documents russes, publiée par M. René MARCHAND sous le titre de *Livre noir*³, avait été commencée en 1922. Le tome II a paru au printemps de 1923. Il contient tout d'abord la correspondance Isvolsky-Sazonoff pour la période du 1^{er} janvier 1912 au 2 août 1914, ainsi que des rapports de Sazonoff et de Kokovtseff au tsar, des extraits de la correspondance de l'ambassadeur Benckendorff et des procès-verbaux de conseils russes relatifs à la question des Détroits. En outre, un appendice, qui occupe un tiers du volume, donne toute une série de pièces qui n'avaient pas pu prendre place dans le tome I. C'est dire que la lecture de l'ouvrage n'est pas aisée. L'éditeur n'a pas renoncé à la méthode puérile qui consiste à attirer l'attention, par des caractères spéciaux, sur les passages qu'il juge compromettants pour la politique française. A vrai dire, ces passages sont très souvent relatifs à l'action de l'ambassade russe sur la grande presse et, sur ce point, les « révélations » du *Livre noir* sont maintenant dépassées

1. *Catalogue du fonds italien de la bibliothèque de la Guerre*, par Paul-Henri Michel. Paris, A. Costes, 1924, in-8°, 440 p. à double colonne.

2. A partir du 1^{er} janvier 1925, les principales acquisitions de la bibliothèque-musée de la Guerre sont indiquées dans la rubrique bibliographique de la *Revue d'histoire de la guerre mondiale*.

3. *Un livre noir. Diplomatie d'avant guerre*, t. II. Paris, librairie de l'Humanité, 1923, in-8°, 590 p.

par les publications récentes de l'*Humanité*. En dépit de toutes les réserves qui s'imposent, au point de vue de la méthode historique, l'intérêt du volume est incontestable; il met à la portée des travailleurs français des documents, non pas inédits (la plupart ont été publiés dans un recueil du gouvernement des Soviets¹), mais inaccessibles à qui ignore la langue russe. C'est donc une source de toute première importance, malgré les lacunes nombreuses que présente encore la série des télégrammes². Il faut en rapprocher, pour l'histoire des origines immédiates de la guerre, la publication récente, dans la revue *Krasny Archiv* (t. IV), d'un document nouveau : le « journal » de la chancellerie des Affaires étrangères à Pétersbourg dans les derniers jours de juillet 1914; la *Vossische Zeitung* en avait publié des extraits les 6, 7 et 8 juin 1924, et l'« Office central allemand pour la recherche des causes de la guerre » en a donné une traduction intégrale³.

Le témoignage de M. ASQUITH⁴ était attendu avec quelque curiosité; il est décevant. Sur la crise de juillet 1914, il n'apporte à peu près rien qui mérite d'être retenu. C'est un récit impersonnel, qui repose sur des documents bien connus et qui ne témoigne d'aucun effort critique. Mais, après tout, M. Asquith n'avait pas à faire œuvre d'historien : on eût souhaité seulement qu'il rappelât ses souvenirs; il s'en est bien gardé. La *Genèse de la guerre* passe sous silence les indécisions et les tiraillements du Cabinet anglais; c'est à peine si l'on apprend tout à coup la démission de Lord Morley, sans que le lecteur ait le droit d'en connaître les causes. Dans l'introduction du volume, M. Asquith avait prévenu qu'il entendait être discret; il est resté fidèle à son programme. Que faut-il donc chercher dans cet ouvrage? Un exposé de la préparation militaire et navale de l'Empire. Il est intéressant. M. Asquith rappelle que l'Angleterre aurait pu écraser l'expansion allemande dès sa naissance; elle ne l'a même pas entravée; mais, à partir de 1907, elle a été obligée de prévoir la guerre. L'« Imperial General Staff » et la « Commission de défense de l'Empire » y ont pourvu et les Dominions ont fait un effort pour coordonner leurs préparatifs avec ceux de la métropole. Ici encore, l'auteur ne donne guère de souve-

1. *Matériaux pour servir à l'histoire des relations franco-russes*. Moscou, 1922, 733 p. (en russe).

2. Ces lacunes ont été comblées en partie par la publication de Stieve, *Iswolski und der Weltkrieg*. Berlin, D. Verlagsgesellschaft für Politik, 1925, in-8°, et *Der diplomatische Briefwechsel Iswolskis 1911-1914*, Ibid., 4 vol. in-8°.

3. Sous le titre *Der Beginn des Krieges*. Berlin, Ibid., 1924, in-8°.

4. Right Honorable H. H. Asquith, *la Genèse de la guerre* (trad. française). Paris, Payot, 1924, in-8°, 319 p.

nirs personnels; il s'abrite derrière les textes; mais les procès-verbaux qu'il a entre les mains lui ont permis de publier quelques documents importants.

Parmi les études critiques générales, celles du comte MONTGELAS¹ et du professeur BARBAGALLO² méritent une attention particulière.

L'ouvrage de M. de Montgelas se présente comme le résumé de toutes les protestations allemandes contre l'article 231 du traité de Versailles. Le point de départ est l'accord anglo-russe de 1907, qui, dans l'esprit de l'auteur, achève l'encerclement de l'Allemagne. Dans chacune des crises qui se succèdent depuis cette date, en 1909, en 1911, en 1912-1913, l'Allemagne ne cherche pas à provoquer la guerre; au contraire, elle s'applique à retenir l'Autriche; les préparatifs militaires du Reich restent inférieurs à ceux de ses adversaires éventuels. Comment prétendre que l'Allemagne a prémédité une agression, alors qu'elle a laissé passer, à cinq reprises depuis 1905, une occasion favorable pour une guerre « préventive »? Survient l'attentat de Serajevo : l'Allemagne, en soutenant l'Autriche, sait qu'un conflit général *peut* sortir de ces événements; c'est un risque à courir, mais un risque improbable; d'ailleurs, à partir du 23 juillet, le gouvernement de Berlin s'efforce d'éviter la guerre européenne, tout en assurant à l'Autriche les moyens de « châtier » la Serbie et de « prendre des gages ». C'est la décision de mobilisation russe qui détermine la guerre européenne, sans que la France et l'Angleterre aient rien fait pour s'y opposer. — L'exposé est simple : des faits, des pièces. L'argumentation est serrée, précise. M. Montgelas connaît à fond tous les documents. Et pourtant l'ouvrage reste un plaidoyer. L'auteur le reconnaît. Il ne cherche pas à confronter tous les textes, à présenter la contre-partie de sa thèse. Il choisit faits et arguments. La première partie de l'ouvrage (1907-1914) est une esquisse rapide, empreinte d'un parti pris excessif; sans doute, certains aspects de la politique franco-russe peuvent-ils donner prise à la critique; mais comment M. de Montgelas peut-il prétendre le démontrer, lui qui passe à peu près complètement sous silence l'action des pangermanistes et les excitations de l'État-major autrichien? La seconde partie (la crise de juillet

1. Graf Max Montgelas, *Leitfaden zur Kriegsschuldfrage*. Berlin, W. de Gruyter, 1923, in-8°, 208 p. — Une traduction française, par M. Gouttenoire de Toury, a paru sous le titre : *Un plaidoyer allemand*. Paris, A. Delpech, 1924, in-8°, 357 p.

2. Corrado Barbagallo, *Come si scatenò la guerra mondiale*. Milan, Albrighi, 1923, in-8°, 166 p. (Bibliothèque de la *Nuova Rivista Storica*.)

1914) est beaucoup plus intéressante; c'est sans doute l'exposé le plus précis qui ait paru en Allemagne, mais les limites de cette notice ne me permettent pas de reprendre ici une discussion détaillée de ces arguments, de montrer le parti pris qui les inspire et de mettre en valeur les points de vue que néglige M. Montgelas.

Selon M. BARBAGALLO, l'idée même de *responsabilité* doit être abandonnée. L'Autriche a voulu se défendre contre le danger de dislocation dont elle était menacée; elle a été violente, parce qu'elle avait peur; mais elle n'a pas voulu la guerre générale délibérément. L'Allemagne a commis des erreurs, des maladresses; mais elle n'avait pas l'intention de déclencher la guerre à tout prix pour asservir le monde. Le gouvernement russe, enfin, en décrétant la mobilisation générale, a cru sincèrement qu'il pouvait négocier encore; il n'a pas compris que la mobilisation, c'était déjà la guerre. M. Barbagallo n'ignore pas qu'en absolvant les Puissances centrales, il s'écarte des idées « traditionnelles », admises dans les pays de l'Entente; peut-être a-t-il exagéré seulement le sens de ces traditions. Parler d'une responsabilité des Puissances centrales, ce n'est pas affirmer qu'elles voulaient à *tout prix* une guerre européenne, c'est dire qu'elles ont cherché à modifier dans les Balkans l'équilibre européen, même au prix d'une guerre générale. Or, l'Autriche, délibérément, a préféré le conflit européen à un échec diplomatique, et l'Allemagne s'est associée à la politique autrichienne, au moins jusqu'au jour où elle a craint de compter l'Angleterre au nombre de ses adversaires : c'est ce point de vue que le livre de M. Barbagallo ne met pas assez en lumière. Mais sa documentation est solide et sa critique des textes intéressante.

Les *Documents allemands relatifs à l'origine de la guerre*, qui resteront, jusqu'à la publication des documents anglais et français, la source essentielle de toutes ces études, ont été l'objet d'une traduction en langue anglaise par les soins de la Dotation Carnegie¹.

HISTOIRE DES OPÉRATIONS. — I. *Opérations sur terre*. — Parmi les ouvrages d'ensemble, celui de M. CORNET² ne présente qu'un faible intérêt. Le septième volume est consacré au premier trimestre de 1916.

1. *Outbreak of the World War. German documents...*, translated by the Carnegie Endowment for International Peace. New-York, Oxford University Press (American Branch). Un seul volume; prix : 4 dollars.

2. Lucien Cornet, sénateur, 1914-1918. *Histoire de la guerre*. Paris, Charles Lavalzelle, sept volumes in-8°; prix de chacun : 7 fr. 50. — Cf. *Rev. histor.*, t. CXXXVI, p. 131; CXXXVIII, p. 273, et CXLIII, p. 274.

Le récit des opérations militaires est une paraphrase des communiqués officiels, agrémentée d'extraits de presse; la politique intérieure se réduit à une relation chronologique des débats parlementaires, où viennent s'intercaler des fragments de discours. C'est un tableau banal de ce qu'un contemporain a pu apercevoir, au jour le jour. L'ouvrage du général PALAT est plus important. Dans ces nouveaux volumes¹, l'auteur reste fidèle à la méthode qu'il avait adoptée : sa documentation repose sur une étude consciencieuse des témoignages et sur les renseignements qu'il a obtenus auprès de certains commandants d'unités; son récit, clair et alerte, est facile à suivre dans le détail; son indépendance d'esprit se manifeste parfois par des critiques assez vives. Mais les lignes générales manquent de relief. Entraîné par le genre de documents qu'il utilise, l'auteur ne peut essayer de montrer les projets ou les plans du haut commandement; il a tendance à se contenter de juxtaposer les détails et à multiplier les récits anecdotiques. Sous cette réserve, la méthode adoptée par l'auteur présente au moins un avantage : lorsque auront paru les ouvrages officiels qui reproduiront les ordres généraux et qui donneront, au contraire, un récit peut-être artificiel, l'Histoire de la guerre du général Palat gardera un intérêt et donnera quelques éléments utiles pour le travail critique.

L'ouvrage du général THÉVENET² est tout différent. En deux cents pages, il vise à présenter un récit général des opérations sur l'ensemble des fronts : ce n'est pas une tâche aisée. Ce petit volume est bien ordonné, clair et agréable; il a le grand mérite de retracer, d'excellente façon, la vie du combattant et les conditions de la guerre de tranchées. Dans le détail, il est facile, comme dans tout travail de ce genre, de relever de menues erreurs; elles ne sont pas importantes (sauf en ce qui concerne les origines de la guerre). Il est plus regrettable que les proportions du volume prêtent à la critique : les « fronts extérieurs », front oriental, front russe, sont trop souvent sacrifiés, tandis que les opérations d'Alsace (le général Thévenet était gouverneur de Belfort) occupent une large place.

Les témoignages allemands continuent à s'amonceler. Deux d'entre eux ont un caractère général : celui du Kronprinz et celui du général Hoffmann.

1. Général Palat (Pierre Lehautcourt), *la Grande Guerre sur le front occidental*. VII : *la Course à la mer*; VIII : *la Ruée vers Calais*. Paris, Chapelot, 1921-1922, in-8°, 404 p. et 370 p. — X : *la Ruée sur Verdun*. Paris, Berger-Levrault, 1925, in-8°, 480 p.

2. Général Thévenet, *la Grande Guerre, 1914-1918*. Paris, Armand Colin, 1923, in-16, 223 p.

Les *Souvenirs de guerre* du Kronprinz¹ ont plus de valeur que ses *Mémoires*. Bien qu'il s'agisse — cela va de soi — d'une œuvre de propagande personnelle, bien que la forme en soit parfois déconcertante, bien que le ton catégorique de certaines appréciations ne puisse dissimuler la banalité de la pensée et l'absence d'une vue d'ensemble vigoureuse, l'ouvrage apporte quelques données intéressantes. Le kronprinz n'aborde pas la politique; il donne le récit de son commandement, à la tête de la V^e armée, puis d'un groupe d'armées. A vrai dire, c'était son chef d'État-major qui commandait. « Ce qu'il te conseillera, tu le feras », lui avait dit Guillaume II dès les premiers jours de la guerre (p. 16). Mais, parfois, le prince essayait de s'affranchir : il insiste longuement sur les divergences de vues qui l'ont séparé de Knobelsdorff pendant la bataille de Verdun. En juillet 1918 aussi, bien qu'il se défende de porter un jugement, il dit avoir compris, mieux que le grand quartier général, le danger qui s'annonçait sur le front de Villers-Cotterets. Ce n'est pas une raison pour le croire sur parole; on voudrait qu'il eût cité des documents plus nombreux. Mais il ne faut pas oublier que ses affirmations sont souvent confirmées par d'autres témoignages.

Le livre du général HOFFMANN², qui avait été annoncé comme une révélation, n'apporte pas beaucoup d'éléments nouveaux pour l'histoire de la guerre. C'est une critique amère du commandement allemand. Les « occasions manquées », ce sont les déceptions et les erreurs d'appréciation du grand quartier général, à la Marne, à Lodz, à Kovno, en Serbie, à Verdun. Mais Hoffmann n'est pas toujours tendre pour Ludendorff, avec lequel il est entré en conflit lors des négociations de Brest-Litovsk. Sur ce point, il présente au moins quelques indications nouvelles et précises. Dans l'ensemble, la fermeté de la forme et de la pensée donnent à la lecture de l'ouvrage un certain attrait.

C'est l'occasion de revenir ici sur un petit volume que connaissent déjà sans doute la plupart des lecteurs de la Revue, celui de M. CONARD³. En lisant les souvenirs de Falkenhayn, d'Hindenburg et de Ludendorff, M. Conard a eu l'idée de tracer le portrait des trois hommes, leur pensée, leur caractère, leurs conceptions stratégiques. Il a su mettre en relief les idées intéressantes, amorcer la critique des témoignages, camper ses personnages côte à côte et face à face. C'est une esquisse aussi agréable qu'intelligente.

1. *Souvenirs de guerre du Kronprinz*, trad. Mabilie, Mollard et Rusterholtz. Paris, Payot, 1923, in-8°, 470 p., 3 cartes hors texte.

2. Général Max Hoffmann, *Der Krieg der versäumten Gelegenheiten*. Munich, Verlag für Kulturpolitik, 1923, 232 p.

3. P. Conard, *Trois figures de chefs*. Paris, Flammarion, 1923, in-16, 176 p.

Les études relatives à la campagne de 1914 sont toujours nombreuses. En voici trois qui, sur le détail des opérations, se présentent avec un caractère très différent : l'ouvrage du colonel NORMAND¹ raconte la chute des forteresses belges, Liège, Namur, Anvers. C'est une étude technique, due à un officier du génie ; elle donne pourtant un récit des opérations qui se sont développées autour de la place, mais l'auteur se borne le plus souvent à constater les mouvements des adversaires, les progrès de l'attaque, sans pousser plus à fond sa critique ; il ne semble pas avoir fait grand usage des études allemandes. La monographie du commandant GRASSET² est appuyée sur une documentation bien plus solide : l'auteur utilise non seulement les pièces d'archives, mais les témoignages qu'il a pu recueillir auprès des officiers combattants. Son objet n'est pas de définir les conceptions du haut commandement, mais de « fixer la réalité du combat » au point de vue didactique : il y a parfaitement réussi. Ce petit ouvrage est un excellent exemple de méthode historique. Le livre du colonel BOUCHERIE³ relate le rôle du corps de cavalerie depuis le début de la guerre jusqu'à la bataille de la Marne ou, plus exactement, jusqu'au jour où le général Sordet a été relevé de son commandement. Établi d'après les archives du corps, c'est un memento précis, qui ne comporte aucune critique des opérations, mais qui contient de nombreux documents intéressants. Bien qu'il puisse sembler destiné à défendre le général Sordet, il paraît tout à fait sincère ; en tout cas, l'auteur ne s'écarte jamais, dans la forme, d'une stricte impartialité, et il ne dissimule pas les documents relatifs au raid sur Liège, qui pourront donner des armes aux adversaires du général. Mais comment n'être pas étonné que les comptes-rendus de reconnaissances du 4 au 14 août aient « disparu » des archives du corps ?

Le grand travail de M. HANOTAUX⁴ sur la bataille de la Marne mériterait une étude critique détaillée, qui ne peut trouver place ici. Par l'ampleur de la documentation, qui s'étend non seulement aux ouvrages allemands et anglais, mais aux carnets de route des combattants (sans que l'auteur ait pu utiliser les documents du Service

1. Colonel Normand, *la Défense de Liège, Namur, Anvers en 1914*. Paris, Fournier, 1923, in-8°, 184 p.

2. Commandant A. Grasset, *la Guerre en action. Un combat de rencontre. Neufchâteau (22 août 1914)*. Paris, Berger-Levrault, 1923, 110 p., avec 5 croquis.

3. *Historique du corps de cavalerie Sordet*, rédigé, sous la haute direction du général Sordet, par le colonel Boucherie. Paris, Charles-Lavauzelle, 1923, in-8°, 157 p.

4. Gabriel Hanotaux, *la Bataille de la Marne*. Paris, Plon, 1923, in-8°, 2 vol., 351 et 421 p., cartes et croquis.

historique); par les qualités du récit, vivant et pittoresque; par l'effort de synthèse que représente un tel travail, c'est une œuvre qui doit retenir l'attention. M. Hanotaux ne cache pas qu'il est fervent admirateur du maréchal Joffre. Toute la question est de savoir si ses sympathies ont pu altérer son esprit critique : or, l'ouvrage n'est certes pas exempt de parti pris. C'est ainsi que M. Hanotaux ne veut pas dire que le recul des armées françaises du 24 août au 5 septembre ait été une « retraite forcée ». Non : c'est Joffre qui a « manœuvré » l'adversaire. Les armées allemandes ont été attirées « dans le recul des armées alliées qui les avaient *empoignées à la gorge* et étaient décidées à ne plus les lâcher » ! Cela prête à sourire, d'autant que M. Hanotaux, quelques pages plus loin, est bien obligé de reconnaître que, le 29 août, la situation était grave. Il s'agissait, dit-il alors, « de se *dégager* et de sauver l'armée elle-même ». — Sans cesse, il a tendance à attribuer au G. Q. G. des mérites qu'une critique attentive n'épargnerait peut-être pas; je ne parle pas seulement du rôle respectif du général Galliéni et du maréchal Joffre dans la conception de la bataille, dont l'étude n'est ni très approfondie, ni très convaincante. En deux autres passages, les sympathies de l'auteur sont tout aussi sensibles : le 21^e C. A., selon lui, intervient dans la bataille « juste à l'heure et à l'endroit voulus »; il n'est pas démontré que les mesures prises par l'État-major général aient été les plus heureuses¹. Le général Sarraïl reçoit l'ordre de replier « au besoin » l'aile droite de son armée, et, selon M. Hanotaux, cet ordre ne veut pas dire que le grand quartier général se soit résigné à abandonner Verdun ! Bien que les témoignages et les études allemandes soient étudiés avec soin, l'interprétation qui en est donnée est souvent contestable². Voilà quelques-uns des doutes que ne peut manquer de suggérer la lecture de cet ouvrage.

C'est encore la bataille de la Marne, mais vue du point de vue allemand, qui est le sujet principal de l'ouvrage de M. Reginald KANN; mais l'auteur étudie aussi le plan de campagne allemand et toutes les opérations de l'armée allemande sur le front occidental depuis le 4 août 1914 jusqu'au 13 septembre³. En confrontant les témoignages, il a su mettre en plein relief les idées directrices du

1. Voir, sur ce point, la notice publiée par le général Legrand-Girarde, dans la *Revue d'histoire de la guerre mondiale*, n° 1 (avril 1923), p. 73 et suiv.

2. Voir par exemple les passages relatifs à la mission de l'armée Bülow dans l'ordre du 5 septembre, à l'« ordre de retraite » que v. Klück aurait donné le 8 septembre.

3. Reginald Kann, *le Plan de campagne allemand et son échec*. Paris, Payot, 1923, in-8°, 402 p.

grand quartier général allemand, montrer les fautes d'exécution, les initiatives maladroites de certains chefs d'armée et surtout l'action insuffisante du commandement en chef pendant l'offensive. C'est un des meilleurs exposés qu'il soit possible de consulter à ce sujet. Mais, comme l'ouvrage a été rédigé, semble-t-il, en 1921, M. Reginald Kann n'a pas fait état d'études nouvelles, celles de Müller-Loebnitz et de von Ruith, par exemple, qui lui auraient permis de compléter certains chapitres. Son récit de la bataille de Lorraine est aujourd'hui dépassé par la belle étude du commandant Koeltz, publiée, en octobre 1923, par la *Revue de Paris*.

Les causes de la défaite allemande ne cessent pas d'alimenter les polémiques outre-Rhin. Pendant les campagnes électorales, les partisans du « coup de poignard » et les adversaires du haut commandement se sont trouvés aux prises une fois de plus. Le gouvernement allemand a fait publier une nouvelle édition, augmentée, du Livre blanc de 1919¹, au moment où la Dotation Carnegie venait de faire paraître une traduction anglaise de la première édition². La Commission d'enquête du Reichstag sur les faits de guerre prépare, sur l'ensemble de ce sujet, de copieux mémoires : un premier volume a paru à la fin de l'année 1923 ; il contient deux rapports du colonel Schwertfeger et du général v. Kühl, ainsi que des observations de M. Hans Delbrück. Les opinions du général v. KÜHL sont connues : il les a exposées dans une petite brochure³, où il dénonce les défaillances du soldat allemand, l'action néfaste des socialistes, qui ont ruiné l'œuvre du commandement. Celles de M. DELBRÜCK se sont affirmées avec plus d'éclat encore ; ami fidèle du chancelier Bethmann-Hollweg, l'historien allemand a tracé de Ludendorff un portrait dénué de sympathie⁴ ; la médiocrité intellectuelle du quartier-maître général, les responsabilités qu'il porte dans la question des « buts de guerre » sont soulignées d'un trait impitoyable.

Dans le mémoire de la Commission d'enquête⁵, SCHWERTFEGER

1. *Amtliche Urkunden zur Vorgeschichte des Waffenstillstandes*. Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik, 1924, in-8°, 290 p.

2. *Preliminary History of the Armistice. Official documents published by the German National Chancellery*. Translated by the Carnegie Endowment for International Peace. New-York, Oxford University Press. American Branch, 1924, in-8°, 163 p.; prix : 2 dollars.

3. Général von Kühl, *Die Kriegslage im Herbst 1914. Warum könnten wir weiter kämpfen*. Berlin, D. O. B., 1923, in-8°, 52 p.

4. Hans Delbrück, *Ludendorff peint par lui-même*, trad. Koeltz. Paris, Payot, 1922, in-16, 161 p.

5. *Ursachen des Zusammenbruchs. Entstehung, Durchführung und Zusammenbruch der Offensive von 1918*. Berlin, R. Hobbing, 1923, in-8°, xvi-243 p.

traite la question de la responsabilité politique de la défaite ; il examine d'abord les rapports du grand quartier général et du gouvernement depuis l'été de 1917 jusqu'au déclenchement de l'offensive de 1918 ; bien qu'il ait des sympathies pour l'État-major et qu'il cherche à réduire ses responsabilités (au besoin en accablant l'Empereur), il désire qu'on le juge impartial ; il a le grand mérite d'apporter des documents nouveaux, extraits des actes de la Chancellerie impériale. Kühl étudie les « bases militaires » de la décision d'offensive : matériel, armement, effectifs, et il aborde longuement la critique principale que les adversaires de l'État-major ont adressée à Ludendorff : pourquoi n'a-t-il pas ramené un nombre plus grand d'unités du front est au front ouest ? Delbrück ne discute pas le détail de ces rapports : il admet que l'offensive était nécessaire, mais qu'elle aurait dû être la préface d'une offre de paix. Or, Ludendorff était un piètre politique ; ce n'était même pas un grand stratège, car le plan d'offensive, en mars 1918, contient de lourdes erreurs. Ce sont ces affirmations que les rapports suivants ne manqueront pas de discuter.

Les campagnes d'Orient ont été, enfin, l'objet de plusieurs publications intéressantes¹. La traduction du livre de LIMAN VON SANDERS² donne un récit des opérations turques sur le front des Dardanelles en 1915 et sur le front de Palestine en 1918, où l'auteur a été commandant d'armée. Mais, comme Liman était, en même temps, chef de la mission allemande en Turquie, il était renseigné sur l'ensemble des opérations et sur les relations des autorités militaires de Constantinople et de Berlin. Les souvenirs qu'il en a gardés ne donnent pas une haute idée de son caractère. Liman se préoccupe surtout de sauvegarder, avec les attributions de la mission, sa situation personnelle ; il se plaint que l'ambassade l'ait tenu à l'écart de la politique, que le grand quartier général turc ait cru pouvoir se passer de ses conseils. À l'égard de son propre gouvernement, qu'il accablait de plaintes, il multipliait les menaces de démission. Ces perpétuelles récriminations s'étalent tout au long de l'ouvrage ; elles finissent par fatiguer et par irriter le lecteur, qui peut trouver pourtant, chemin faisant, des indications utiles.

(Beilage zu den stenographischen Berichten über die öffentlichen Verhandlungen des Untersuchungsausschusses).

1. Il existe un historique officiel des opérations ottomanes, rédigé par l'État-major général turc. Le commandant Larcher, spécialiste de la « guerre turque », a publié tout récemment la traduction d'un fragment de cet ouvrage, sous le titre : *la Campagne des Dardanelles*. Paris, Chiron, 1924, in-8°, 91 p.

2. Liman von Sanders, *Cinq ans de Turquie*, trad. Mabilie. Paris, Payot, 1923, in-8°, 378 p., avec 16 croquis.

La campagne de Mésopotamie, dont Liman dit à peine quelques mots, a toujours soulevé beaucoup de discussions en Angleterre. Le Service historique du Comité de défense impériale vient de commencer la publication d'une histoire de la campagne¹ d'après les documents officiels. Le tome I est consacré à la campagne offensive, depuis le débarquement de Sanniya (8-10 octobre 1914) jusqu'à la victoire de Kut (28 septembre 1915). Dans l'esprit du gouvernement, il s'agissait, à l'origine, de protéger les raffineries de pétrole installées au fond du golfe Persique. Pourquoi le commandement local a-t-il obtenu, sans peine, l'autorisation de poursuivre la marche en avant? Il a invoqué surtout la « politique arabe », puis l'attitude inquiétante de la Perse. Ce sont les télégrammes échangés entre l'État-major du corps expéditionnaire, les autorités de l'Inde et le gouvernement de Londres qui forment la partie la plus intéressante de l'ouvrage. Le récit des opérations est un précis, presque un « journal », qui paraît solide. On aurait aimé pourtant trouver une indication plus détaillée des sources d'archives utilisées, et des références plus complètes.

C'est encore la campagne d'Orient qu'évoque le titre de l'ouvrage du colonel ELGOOD². De fait, plusieurs chapitres donnent un récit, sans grande originalité, de la défense du canal de Suez et de la « campagne du désert ». Mais l'auteur a voulu surtout montrer les répercussions de la guerre sur la vie intérieure de l'Égypte : la proclamation de novembre 1914 et l'établissement de la loi martiale, le régime des réquisitions, la lenteur de la démobilisation, autant de raisons qui provoquent la crise révolutionnaire de 1919. C'est un récit intéressant, dans la manière d'un bon journaliste; il est suffisamment impartial. Mais ni par sa critique, ni par sa documentation, il ne s'impose à l'historien.

A ces études, il faut ajouter, pour l'histoire des autres théâtres d'opérations, quelques volumes encore.

Je ne crois pas utile d'insister sur les publications de M. Cesare SCHIAPARELLI, qui relèvent de la littérature populaire, de la propagande intérieure, non de l'histoire³, ni sur le recueil des communi-

1. *History of the great war, based on official documents. The Campaign in Mesopotamia, 1914-1918*, by Brig. Gen. F. F. Moberley, vol. I. Londres, H. M. Stat. Office, 1923, in-8°, 402 p.

2. *Egypt and the Army*, by colonel F. Elgood. Londres, 1924, in-8°.

3. Cesare Schiaparelli, *la Battaglia del Piave (giugno 1918)*. Turin, 1921, in-8°, 361 p., et *Compagni d'arme. Uomini et cose della guerra combattuta dagli alleati*. Turin, 1918, 96 et 141 p. Public. del Istituto Nazionale per le biblioteche dei Soldati.

qués italiens, qu'un éditeur présente fort bien — à vrai dire sans notes ni cartes — mais avec une courte préface, vibrante, de M. Mussolini. Les mémoires du général CADORNA¹ ont une tout autre importance. Ce récit des opérations de l'armée italienne jusqu'à la retraite sur le Piave est écrit dans une forme mesurée, précise et ferme; mais il constitue surtout un « historique des combats », bien que le général Cadorna n'ait pas à sa disposition les documents des archives officielles. Les problèmes de la conduite générale de la guerre sont traités avec une sobriété excessive : l'auteur ne s'occupe guère de définir le point de vue italien dans les grandes conférences interalliées; il évite même de reprendre le récit de ses discussions avec le maréchal Foch, au lendemain de Caporetto : il n'a rien à ajouter, dit-il, aux arguments qu'il a déjà donnés au cours de polémiques précédentes. Cette réserve ne laisse pas de nous surprendre un peu.

Les impressions que M. L.-H. GRONDIJS², journaliste hollandais, a rapportées de Russie et de Sibérie sont vivantes, originales et pittoresques. L'auteur a vu l'armée russe se décomposer en 1917; il a suivi l'armée des volontaires à Rostoff; il a vécu au milieu des gens de Koltchak, toujours audacieux et toujours disposé à dire sincèrement ce qu'il avait vu. C'est le livre d'un excellent observateur. Le volume de M. RIPERT D'ALAUZIER³ est un historique officieux de la reconstitution de l'armée serbe après la retraite d'Albanie. D'après ses souvenirs personnels, d'après les papiers du général de Mondésir et les pièces d'archives, l'auteur raconte sobrement la marche de l'armée serbe de Saint-Jean-de-Medua vers Durazzo et Vallona, l'embarquement pour Corfou et l'œuvre accomplie par la mission militaire française. Malgré la discrétion dont M. Ripert d'Alauzier fait preuve lorsqu'il traite certaines questions délicates, l'ouvrage présente un très réel intérêt.

II. *Guerre sur mer.* — Les opérations navales ont donné lieu, depuis dix-huit mois, à des études nombreuses et solides. Les *services historiques* des marines anglaise, allemande et française travaillent presque au même rythme : chacun d'eux connaît, utilise les publications de ses voisins, autant que ses documents propres. En Angleterre

1. *Mémoires du général Cadorna*, traduct. française. Paris, Charles-Lavauzelle, 1924, in-8°, 442 p.

2. L.-H. Grondijs, *la Guerre en Russie et en Sibérie*. Paris, Bossard, 1922, in-8°, 514 p.

3. Lieutenant-colonel Ripert d'Alauzier, *Un drame historique. La résurrection de l'armée serbe*. Paris, Payot, 1923, in-8°, 240 p.

a paru le troisième volume de l'ouvrage de CORBETT¹, qui était presque achevé au moment de la mort du célèbre historien naval : ce volume présente plus d'intérêt encore que les précédents, puisqu'il contient l'histoire du débarquement aux Dardanelles, de l'échec des Alliés et des débuts de l'expédition de Salonique, le récit des opérations de détail autour des Iles britanniques, enfin de la bataille du Jutland. Bien que l'ouvrage soit rédigé d'après les archives de l'Amirauté, Corbett ne donne pas de pièces annexes ; il cite même très rarement, dans le corps de son récit, des extraits de documents et ne donne aucune référence détaillée, sauf lorsqu'il utilise un volume étranger.

En Allemagne, le *Marine-Archiv* continue la publication de sa grande collection. Le volume nouveau² embrasse la période où l'amiral von Pohl a été le chef de la flotte de haute mer, c'est-à-dire presque toute l'année 1915 : les entreprises des sous-marins dans la Manche, la mer d'Irlande et le Skagerrak, l'aménagement de Zeebrugge, les attaques aériennes contre Londres, les raids du croiseur auxiliaire *Meteor*, qui mouille des mines près d'Arkhangelsk, sont les principaux épisodes. L'auteur cite longuement les rapports des commandants de sous-marins, au retour de leurs croisières ; il aborde avec une désinvolture étonnante l'affaire du *Lusitania*. Mais les passages de l'ouvrage qui présentent le plus d'intérêt pour l'histoire générale sont ceux qui traitent des relations du chef de l'armée navale avec Tirpitz. Par les documents d'archives, par des lettres personnelles, l'auteur reconstitue les phases de cette incessante rivalité, de même qu'il reproduit, en annexe, plusieurs rapports importants du chef de l'Amirauté.

En France, le capitaine de vaisseau CHACK continue l'étude de la *Guerre des croiseurs*³. Ce volume est relatif aux derniers mois de 1914 : guerre de course dans l'Océan Indien et dans l'Atlantique, destruction de l'escadre de von Spee. Le récit est précis, concis, interrompu seulement par quelques réflexions de caractère didactique. Bien qu'il ait eu à sa disposition les archives de l'État-major de la Marine française, l'auteur ne semble pas en avoir tiré l'essentiel de sa documentation ; il se sert bien davantage des « histo-

1. Sir Julian S. Corbett, *Naval operations*, III. Londres, Longmans, 1923, in-8°, 470 p. (*Official history of the war*.)

2. *Der Krieg zur See, 1914-1918*, herausgegeben vom Marine Archiv. Nordsee. Bd. 4, 1914, in-8°, 442 p. Le volume est dû au capitaine de corvette Groos.

3. Capitaine de vaisseau Chack, *la Guerre des croiseurs du 4 août 1914 à la bataille des Falkland*, t. II. Paris, Challamel, gr. in-8°, 508 p.

riques » allemands et anglais dont nous venons de parler. L'ouvrage est donc, avant tout, une mise au point, solide et intéressante.

En dehors du patronage du Service historique, mais avec l'appui, sans doute, de la documentation abondante qu'il a recueillie, d'autres études importantes ont paru au cours de ces derniers mois.

Le livre de M. Michel FARNAISE¹ raconte comment le *Goeben* et le *Breslau*, au début de la guerre, ont échappé aux escadres alliées de la Méditerranée et gagné les Dardanelles. L'ouvrage est divisé en trois parties : mouvements des navires allemands, des escadres anglaises et de l'armée navale française. Dans la troisième, l'auteur cite de nombreux radios du commandant en chef à ses escadres et du gouvernement au commandant en chef. Sans le moindre effet de rhétorique, par le jeu de ces textes, de ces indications d'heures, le récit est vivant et parfois passionnant. Il faudrait être technicien pour examiner en détail les calculs de M. Farnaise ; mais les conclusions générales qui se dégagent du volume paraissent solides. L'amiral français, comme ses collègues anglais, a été dominé par des idées préconçues. Il a été « hypnotisé » par la mission de protection des convois de troupes qu'il s'était attribuée et qu'il avait fini par imposer au gouvernement ; l'amiral Trowbridge, de son côté, n'a pas essayé de barrer la route au *Goeben*, lorsqu'il fuyait vers le cap Matapan ; il croyait à une feinte, tant il était persuadé que l'amiral Souchon chercherait à gagner l'Atlantique.

La bataille du Jutland forme l'objet de l'étude du lieutenant de vaisseau AMET². C'est, aux yeux d'un profane, un bon ouvrage, bien documenté et intéressant. L'auteur ne néglige pas de critiquer les ordres des deux commandements. Il montre comment les Anglais ont été intimidés par la crainte de sous-marins inexistantes, comment l'amiral Jellicoe n'a pas su prendre, pendant la poursuite, les décisions instantanées qui étaient nécessaires. Le lecteur aurait besoin pourtant de quelques explications : qu'était ce service d'exploration par zeppelins, auquel fait allusion M. Amet (p. 39) ? Pourquoi l'amiral Jellicoe avait-il assigné à ses escadres un point de rendez-vous si lointain (p. 30) ? Avait-il des renseignements précis sur les variantes du plan allemand³ ? Dans sa conclusion, l'auteur parle

1. M. Farnaise, *L'Aventure du « Goeben »*. Paris, la Renaissance du Livre, in-12, s. d., 264 p. Collection des « Documents et témoignages contemporains ».

2. Lieutenant de vaisseau J. Amet, *le Jutland. Bataille navale du 31 mai 1916*. Paris, la Renaissance du Livre, s. d., [1923.] in-8°, 142 p.

3. Il semble qu'il possédait des renseignements précis, si l'on s'en rapporte aux indications de Corbett.

d'abord de « victoire anglaise » ; mais il atténue ensuite sa pensée, de telle sorte qu'il s'applique à réduire à néant sa propre affirmation.

Dans un petit volume, qui est destiné au grand public, le capitaine de vaisseau LAURENS¹ aborde un vaste sujet : *le Blocus et la guerre sous-marine*. Il est plus qualifié que personne pour en parler, puisqu'il a été, pendant la guerre, chef du Service des renseignements de la guerre sous-marine, et qu'il est à la tête du Service historique de la Marine. Il connaît l'aspect juridique de la question, autant que ses aspects technique et économique. Il se garde bien de négliger les témoignages étrangers. C'est donc un ouvrage de réelle valeur. On aurait voulu pourtant que l'auteur fit état, plus fréquemment, des indications si graves données par CONSETT² sur le ravitaillement de l'Allemagne par l'intermédiaire des pays scandinaves et sur les faiblesses de la politique anglaise du blocus, au besoin pour les soumettre à une critique attentive ; on aurait voulu qu'il exposât, en se servant des souvenirs de Czernin, le rôle de l'Autriche au moment de la déclaration de guerre sous-marine à outrance. Il est également certain que, si M. Laurens avait pu connaître l'ouvrage de Groos, il en aurait tiré des renseignements et des enseignements utiles.

J'ai moins goûté le livre du lieutenant de vaisseau D'HALEWYN³. Les déductions logiques tiennent beaucoup de place dans cette étude ; les rapprochements entre la bataille de Cannes et la bataille navale m'ont paru contestables. Intéressant, je n'en doute pas, pour les marins, il n'apporte pas aux historiens de données bien utiles.

III. *Guerre aérienne*. — L'histoire de la guerre aérienne a été écrite, du point de vue allemand, par le général VON HOEPPNER⁴, qui a été, à partir du 8 octobre 1916, commandant de toutes les « forces de l'air ». Dans chacune des périodes chronologiques qu'il a distinguées, il étudie, en paragraphes séparés, l'organisation et le rôle de l'avion, des zeppelins, des ballons captifs et, un peu longuement, de la défense

1. Capitaine de vaisseau Laurens, *le Blocus et la guerre sous-marine*. Paris, Armand Colin, 1924, in-16, 252 p.

2. Vice-amiral Consett, *The triumph of unarmed forces*. Londres, Williams et Norgate, in-8°, 344 p. Traduction française sous le titre : *le Triomphe des forces économiques*. Paris, Société d'éditions géographiques, 1925, in-8°, 290 p.; prix : 10 fr.

3. Lieutenant de vaisseau d'Halewyn, *la Bataille décisive : l'événement, la fixation, la bataille navale*. Paris, Challamel, 1923, in-8°, 137 p.

4. Général von Hoeppner, *l'Allemagne et la guerre de l'air*. Trad. française du commandant de Castelnau. Paris, Payot, 1923, in-8°, 264 p.

contre avions. C'est dire le grand nombre de renseignements que peut fournir cet ouvrage, en dépit de certaines affirmations contestables que les traducteurs ont relevées. Au point de vue de l'histoire des opérations, il faut retenir les passages relatifs à la bataille de la Marne (où la 1^{re} armée a négligé de faire patrouiller ses avions dans la direction de Paris), à celle de la Somme, à la bataille du 16 avril 1917 (où l'auteur exagère lorsqu'il attribue à l'aviation *seule* le mérite des renseignements recueillis). A partir de juillet 1918, l'aviation alliée a une supériorité marquée, et le général von Hoepfner glisse rapidement sur les derniers mois de la lutte. Il reconnaît, d'ailleurs, à plusieurs reprises, la supériorité constante de l'aviation française, pendant toute la guerre, pour les réglages d'artillerie.

HISTOIRE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE LA GUERRE.

EN FRANCE. — Parmi les témoignages nouveaux, celui de M. PAINLEVÉ¹ présente une importance toute particulière. On sait à quelles polémiques violentes a donné lieu l'histoire de l'offensive du 16 avril 1917 ; déjà, dans un numéro de la *Renaissance*, l'ancien ministre de la Guerre avait répondu à ces attaques ; il donne maintenant un récit général de son activité en 1917. Après avoir rappelé les incidents qui ont marqué les préparatifs de la grande offensive et « mis au point » certains récits tendancieux, il relate les deux « crises du commandement », qui amènent à la tête de l'armée le général Pétain comme général en chef, le général Foch comme chef d'État-major général. C'est donc lui qui a nommé les deux artisans de la victoire et soutenu leur « politique de guerre ». C'est lui encore qui, avant même le désastre de Caporetto, pose la question du commandement interallié et obtient pour la première fois des résultats appréciables. Malgré la défiance qu'il faut toujours opposer à un témoignage de ce genre, le livre de M. Painlevé séduit par un air de sincérité et par la sobriété d'une argumentation solide. La « légende du 16 avril » disparaîtra, sans doute. Est-ce à dire qu'il faille souscrire à un éloge sans réserve ? Le ministre de la Guerre ne croyait pas au succès de l'offensive, mais il n'osait pas provoquer, nous dit-il, avant l'attaque, une nouvelle crise du commandement : un gouvernement plus énergique aurait-il consenti à couvrir de son autorité une tentative con-

1. Paul Painlevé, *Comment j'ai nommé Foch et Pétain. La politique de guerre de 1917. Le commandement unique interallié*. Paris, Félix Alcan, in-12, 424 p., cartes et documents ; prix : 12 fr.

damnée à l'échec? Le poste de chef d'État-major, confié au général Foch, « balançait », dit l'auteur, les pouvoirs du général en chef : mais ces attributions du chef d'État-major n'ont jamais été définies clairement ; en pratique, ont-elles eu l'importance que M. Painlevé incite le lecteur à leur attribuer? Et faut-il reconnaître au Comité militaire interallié de Versailles les mérites que lui attribue M. Painlevé?

Le petit volume où M. BUCAILLE a réuni des articles, des rapports et des lettres de M. Denys COCHIN¹, ne présente pas, à beaucoup près, un intérêt comparable au précédent. A quelles discussions M. Denys Cochin a-t-il assisté, lorsqu'il était ministre d'État? Quels renseignements de première main a-t-il possédés sur les événements de guerre et sur la vie politique? Cet hommage rendu à la mémoire d'un homme éminent ne nous dit rien de tout cela.

En réunissant, au lendemain de la guerre, en trois gros volumes, les articles qu'il avait publiés, de 1914 à 1919, dans le *Journal des Débats*, M. PETIT² n'a pas donné davantage un témoignage personnel sur les événements. Ces articles étaient écrits pour un public ; ils étaient destinés à entretenir un certain état moral ; l'auteur ne pouvait évidemment pas tout dire. Je sais bien qu'il a rétabli, dans cette édition générale, les passages que la censure avait supprimés. Mais ces passages ne sont pas très nombreux. Ces articles étaient donc rédigés *en tenant compte* de la censure et de ses exigences probables. Grâce à ses qualités de mesure, grâce à la sûreté de son jugement, M. Petit traduit d'ailleurs d'excellente façon l'état d'esprit de la bourgeoisie « éclairée ».

L'histoire des grandes villes françaises pendant la guerre s'est enrichie d'un travail important, celui de M. LHÉRITIER³. D'après les archives des services locaux, l'auteur a retracé toute la vie économique, sociale et morale de la ville de Tours pendant la guerre. Les problèmes de l'administration municipale, le ravitaillement, l'activité des œuvres de bienfaisance sont étudiés avec une méthode rigoureuse ; mais l'intérêt de l'ouvrage déborde aussi le cadre de la vie locale, parce que Tours a été l'asile de réfugiés serbes et belges

1. Denys Cochin, 1914-1922. Tome I : *la Guerre, le blocus, l'union sacrée*. Introduction et notes par V. Bucaille. Paris, Plon, 1923, in-16, 242 p.

2. A.-Albert Petit, *la France et la guerre*. Paris, Bossard, 1919, in-8°, 3 vol.

3. Michel Lhéritier, *Tours pendant la guerre, 1914-1918*. Préface de M. Camille Chautemps. Paris, A. Costes, et Tours, Deslis, 1924, in-8°, 437 p. (publié sous le patronage de la ville de Tours et de la Société de l'histoire de la guerre).

et le siège des services de l'arrière pour l'armée américaine. Il serait à souhaiter que cette étude solide et bien conduite pût servir de type à des travaux analogues.

EN ANGLETERRE. — La série anglaise des travaux de la Dotation Carnegie a déjà donné plusieurs ouvrages très importants, ceux de J. A. SALTER¹ et de A. Berriedale KEITH², par exemple. Le volume de M. E. M. H. LLOYD³ n'est pas moins intéressant. Après avoir décrit le développement progressif du contrôle de l'État pendant la guerre sur les matières premières et les denrées alimentaires essentielles, l'auteur en rassemble les traits dans un excellent tableau d'ensemble. Le développement de l'étatisme ne répondait pas à des principes, à des formules générales; il a été le résultat d'une série de compromis et d'adaptations partielles, que les circonstances ont rendu nécessaires. M. Lloyd montre comment l'État, après avoir institué un contrôle des prix, a été amené à devenir importateur, puis à étendre son intervention à la main-d'œuvre, aux transports, à la répartition des denrées; il décrit les procédés particuliers qu'il a fallu mettre en œuvre pour appliquer ce système à l'agriculture, à l'industrie, au commerce. Il sait se dégager de la statistique : ses vues sont larges et suggestives.

EN ALLEMAGNE ET EN AUTRICHE-HONGRIE. — Il était nécessaire de nous donner enfin une traduction des « Considérations » du chancelier BETHMANN-HOLLWEG⁴; l'ouvrage est un plaidoyer, sans doute, mais de belle tenue. Bethmann n'avait certes pas les qualités d'un grand homme d'État, mais il était honnête et ne manquait pas de largeur de vues. La première partie de l'ouvrage retrace les grands traits de la politique générale de 1909 à 1914 : il ne faut pas s'étonner que le chancelier soutienne sans réserve la thèse de l'« encerclement » de l'Allemagne; mais il rappelle les efforts qu'il a faits pour orienter la politique allemande vers un rapprochement avec l'Angleterre, en dépit de la résistance des pangermanistes; il reconnaît aussi que le peuple allemand a été entraîné par son orgueil de parvenu, et qu'il n'a pas senti l'antipathie grandir autour de lui. La

1. J. A. Salter, *Allied Shipping Control*. Oxford, Clarendon Press, 1921, in-8°, 372 p.

2. A. B. Keith, *War Government of the British Dominions*. Ibid., 1921, in-8°, 353 p.

3. E. M. H. Lloyd, *Experiments in State Control at the War office and the Ministry of Food*. Ibid., 1925, in-8°, 460 p.

4. Th. von Bethmann-Hollweg, *Considérations sur la guerre mondiale*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1924, in-8°, 363 p.

seconde partie relate la lutte du chancelier, pendant la guerre, contre les militaires : la question de Pologne, la guerre sous-marine, la question de la paix sont autant d'occasions de conflit. Mais l'Empereur, qui vit au grand quartier général dans une atmosphère militaire, finit par abandonner le chef du gouvernement « civil ». Sans se laisser aller à de vaines récriminations ou à d'inutiles polémiques, sans vouloir même raconter des intrigues qu'il a certainement bien connues, Bethmann sait garder dans ce récit un ton de sérénité qui est sympathique.

Le témoignage de SCHEIDEMANN¹ permet de pénétrer bien davantage dans la vie politique allemande. Le chef socialiste nous fait assister à l'action de son parti et à son rôle personnel pendant toute la guerre. En dépit de certains défauts de composition, qui peuvent même entraîner des méprises (les discussions des buts de guerre, en septembre 1917, se trouvent placées *avant* la conférence de Stockholm, qui est antérieure de trois mois), ces souvenirs présentent un intérêt de premier ordre. La question de la réforme électorale et parlementaire, les discussions sur la note du pape en 1917, le récit de l'agonie du régime impérial en sont les points essentiels. Scheidemann ne cherche pas à dégager de ces événements un enseignement ou une vue philosophique : il se contente d'un simple récit, où parfois il reproduit les notes mêmes qu'il a prises au jour le jour. Mais ces notes sont discrètes, dès que l'on aborde la question des dissentiments internes dont a souffert le socialisme allemand ; c'est une des lacunes les plus regrettables de l'ouvrage.

Le lieutenant-colonel NIEMANN² a été désigné, le 1^{er} août 1918, comme agent de liaison du G. Q. G. auprès de l'empereur Guillaume. Il a donc vécu auprès de lui les « heures décisives » : la défaite du 8 août et les entretiens de Spa, le départ de Ludendorff, l'abdication. Le récit est émaillé de réflexions générales, un peu longues parfois, qui reflètent le tempérament de l'auteur, un monarchiste convaincu et ardent. « Le peuple ne pouvait pas achever d'une façon plus honteuse la guerre mondiale, pleine de combats glorieux, qu'il ne l'a achevée sans l'Empereur et sans la monarchie. » Était-il donc possible d'éviter l'abdication ? Le témoignage de Niemann cherche à montrer que Guillaume II a été abandonné par les chefs de l'armée, qui ont tout fait pour le persuader de la défaillance des troupes. En dépit de ce parti pris, en dépit d'un ton dramatique qui

1. Philippe Scheidemann, *l'Effondrement*, trad. Loussert. Paris, Payot, 1924, in-8°, 254 p.

2. Oberstleutnant Alfred Niemann, *Kaiser und Revolution*. Berlin, Scherl, 1922, in-8°, 159 p.

semble un peu forcé, le récit des événements du 9 novembre à Spa, par exemple, mérite de retenir l'attention.

C'est l'effondrement de l'Autriche-Hongrie que raconte le prince WINDICHGRAETZ¹ dans ses souvenirs. Il est à la fois officier, homme politique, et se trouve devenir le confident de l'empereur Charles en 1918, lorsqu'il est appelé au ministère hongrois du ravitaillement. C'est donc un témoignage de premier ordre. Les questions économiques n'occupent pas d'ailleurs, dans ce récit, la place qu'on serait tenté de leur attribuer; les impressions de l'auteur au front, en 1915-1916, avant qu'il fût entraîné par l'activité politique, ne sont pas non plus particulièrement originales. Le centre d'intérêt, c'est la menace de dislocation de la monarchie. Windichgraetz est au courant, l'un des premiers, du programme personnel de Charles I^{er} et de son désir de paix. Il est en rapport, d'autre part, avec les chefs de la Hongrie, Tisza, Andrassy, Karolyi. Tisza se refuse aux réformes politiques; Karolyi cherche des partisans à gauche; seul, Andrassy pourrait servir la monarchie avec bonheur. Mais l'Empereur, s'il en convient, n'a pas l'énergie nécessaire pour prendre les décisions indispensables. L'ouvrage donne une impression de sincérité. En tout cas, il est tout à fait intéressant.

Les souvenirs du baron DE WERKMAN² nous font vivre dans l'entourage de l'empereur Charles, après la chute de la monarchie. Bien qu'il fût secrétaire politique de Charles, Werkman a été tenu à l'écart des projets de « restauration »; il les a connus cependant assez à temps pour essayer de dissuader son maître, et il est à même de révéler aujourd'hui quelques détails suggestifs. L'ouvrage montre surtout dans quelles erreurs certains de ses collaborateurs entretenaient le souverain et dans quelles conditions ont été faites ces tentatives: Charles met son espoir en des forces morales; il néglige la préparation méthodique des détails matériels. A en croire l'auteur, la puissance de ces illusions était si grande que l'Empereur, aveuglé par une idée préconçue, *n'a pas cru* violer sa parole en quittant, pour la seconde fois, le territoire suisse. Ici la bienveillance, obligatoire, du baron de Werkman, ne peut guère réussir à nous convaincre.

LE RÈGLEMENT DE LA PAIX. — L'ouvrage de BAKER est de beaucoup le plus important de ceux qui ont été publiés sur ce sujet.

1. *Mémoires* du prince Louis Windichgraetz, trad. Chomel de Jarnieu. Paris, Payot, 1923, in-8°, 368 p.

2. Baron Charles de Werkman, *le Calvaire d'un empereur*, trad. fr. Paris, Payot, 1924, in-8°, 320 p.

L'auteur était chef du service de presse à la délégation américaine auprès de la Conférence de la paix; il a obtenu, par la suite, communication des papiers personnels du président Wilson. Le récit qu'il a donné, en deux volumes¹, et les documents qu'il a réunis dans un volume annexe, sont une source de premier ordre. Certes, M. Baker n'est pas à l'abri de la passion. Il a vécu dans les coulisses de la Conférence, vu les « Quatre » aux prises et connu les dissensions intimes de la délégation américaine. Il était de ceux qui s'indignaient de voir la conception française de la paix s'opposer à la « reconstruction » du commerce international, ainsi qu'aux vues wilsoniennes, et il exprime son point de vue sans tendresse à notre égard. Ses impressions personnelles sont donc sujettes à caution. Mais les renseignements de première main et les textes qu'il apporte ont une grande valeur. Je citerai, par exemple, le mémoire des experts américains qui a servi de base à l'énoncé des « Quatorze points » de M. Wilson, les projets successifs de Société des Nations, rédigés ou annotés par le président, les documents relatifs à la question des réparations. Il était indispensable que le public français possédât une traduction de cet ouvrage², comme le public allemand en possède une depuis deux ans. L'éditeur qui en a pris l'initiative n'a pas cru pouvoir lancer en circulation trois gros volumes. Il a pris le parti d'extraire de l'ouvrage américain les passages et les textes qui concernent le règlement des questions franco-allemandes : la « sécurité », les réparations, le régime de la Sarre. Il a reproduit aussi les premiers chapitres du tome II de Baker, qui relatent la discussion du programme français, et la « crise » de la Conférence (25 avril-15 mai 1919). On imagine aisément les inconvénients de cette méthode, qui isole arbitrairement certains passages et qui risque de donner de l'œuvre une idée inexacte. Le traducteur, en outre, n'a pas toujours respecté son texte autant qu'il aurait dû le faire. Aussi, malgré l'attrait d'une édition française, c'est à l'édition américaine qu'il faudra continuer à se reporter pour le travail historique.

L'ouvrage de Baker a été mis à profit, ainsi que les autres témoignages bien connus, dans le dernier volume de l'« Histoire de la Conférence de la paix », publiée sous la direction de M. TEMPERLEY³.

1. Ray Stannard Baker, *Woodrow Wilson and World Settlement*. New-York, Page, 1922, 3 vol. in-8°.

2. Du même, *Wilson et le règlement franco-allemand*, trad. P.-L. Alaux. Paris, Payot, 1924, in-8°, 319 p.

3. *A history of the Peace Conference of Paris*, edited by H. W. V. Temperley. Londres, Hodder et Stoughton, 1924, in-8°, 709 p.

Mais, comme pour les volumes précédents, M. Temperley a réussi à réunir des collaborateurs qui ont pris part aux travaux de la Conférence et qui possèdent des renseignements de première main. Ce dernier tome étudie le règlement de la paix dans l'Europe orientale et hors d'Europe : la Turquie, les pays baltiques, la Pologne sont donc les principaux chapitres. Les autres traitent de la Société des Nations et du Bureau international du travail, de l'attitude du Sénat américain et des mandats. Enfin, un chapitre sur le gouvernement bolchevik et la diplomatie européenne a pour but de montrer comment les événements politiques et économiques ont « ramené la Russie dans l'orbite de l'Europe occidentale » : il s'agit, en particulier, de la Conférence de Gênes. Un index-matières, pour les six volumes de la collection, termine l'ouvrage. Ce manuel précieux est un point de départ indispensable pour les recherches. Il n'échappe évidemment pas à certaines critiques : c'est ainsi que le point de vue anglais, qui doit y dominer, devient quelquefois encombrant. Le long développement sur le statut des Dominions et leur rôle à la Conférence est fort intéressant, mais il occupe, je crois, trop de place dans le volume. C'est ainsi, encore, que le récit, précis et impersonnel, se borne trop souvent à indiquer le résultat des négociations, sans en retracer les incidents : le paragraphe sur la Haute-Silésie, par exemple, est très court, et certaines allusions à l'attitude des populations de Syrie (p. 136) mériteraient d'être appuyées sur des documents. Enfin, il ne faut pas oublier que l'ouvrage a été rédigé à la fin de 1922 et que les événements de 1923 ne sont indiqués, très brièvement, qu'en note ou en appendice.

Un groupe de professeurs allemands, à la tête duquel se trouvent MM. MENDELSSOHN-BARTHOLDY, DORN et NIEMEYER, a entrepris de recueillir les documents épars dans la presse, dans les débats parlementaires et les publications officielles, en tant qu'ils concernent l'exécution des traités. Le fascicule paru en 1923¹ contient surtout des textes relatifs à la question des réparations : notes échangées entre la Commission des réparations et le gouvernement du Reich en 1922, accords de Wiesbaden, conférence financière du 11 mars 1922, etc. Il est complété par une abondante bibliographie. De tous ces documents, aucun n'est inédit. Il n'en était pas moins utile de les rassembler, à l'usage des travailleurs.

C'est dans la même pensée que M. Germain CALMETTE a publié un *Recueil de documents*² sur la question des réparations de 1919

1. *Archiv der Friedensverträge*. Bd. 1. Mannheim-Berlin, Bensheimer, 1923, in-8°, 258 p.

2. Germain Calmette, *Recueil de documents sur l'histoire de la question des*

au 5 mai 1921, qui est présenté avec autant d'intelligence que de clarté. Il y a ajouté une large introduction critique, qui analyse avec vigueur et pénétration les longues discussions des Alliés. C'est un travail excellent, qui rendra de grands services.

Cette notice était achevée lorsque a été publié, enfin, le premier volume de la grande collection *les Armées françaises dans la Grande Guerre*, œuvre du Service historique de l'armée. La publication de cet ouvrage coïncide avec l'apparition des premiers volumes de l'*Histoire de la guerre*, établie par le *Reichsarchiv*¹. Voilà donc l'occasion de comparaisons suggestives, qui vont donner lieu, sans nul doute, à d'importantes études critiques.

Pierre RENOUVIN.

réparations. Paris, A. Costes, 1924, in-8°, xc-540 p. Publication de la Société de l'histoire de la guerre.

1. *Der Weltkrieg 1914 bis 1918. Bearbeitet im Reichsarchiv. Die militärischen Operationen zu Lande*. Berlin, Mittler, 1925, in-8°, Bd. I, 719 p.; Bd. II, 434 p. — Ces deux volumes concernent, l'un, la bataille des frontières, l'autre, la délivrance de la Prusse orientale.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Dr CONSTANTIN C. DICULESCU. **Die Gepiden. Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter und zur Vorgeschichte des rumänischen Volkes.** I Band. Halle, Karras, Kröber et Nietschmann; Leipzig, Kommissionsverlag von C. Kabitsch, 1922. Gr. in-8°, xiv-262 pages, avec 2 cartes et 10 gravures.

L'histoire des Gépides a été trop négligée jusqu'ici, bien qu'elle soit aussi importante pour la Roumanie que les Francs pour la France ou les Lombards pour l'Italie. De tous les peuples qui ont passé par la Roumanie, c'est le seul qui s'y soit établi définitivement; il y a vécu pendant six siècles, il a joué un rôle de premier ordre dans la formation de la nationalité et de la civilisation roumaines et son histoire atteste la continuité des Roumains dans la Dacie. On accueillera donc avec reconnaissance une œuvre de haute valeur où sont utilisés, à la fois, les textes historiques, les objets trouvés dans les sépultures, les monnaies et les éléments linguistiques.

Réservant pour plus tard la religion et la civilisation des Gépides, M. Diculescu expose surtout, dans le premier volume, leur histoire proprement dite, les éléments germaniques laissés dans la langue roumaine et l'histoire des Roumains primitifs. L'introduction établit les origines des Gépides, Germains de l'Est, appartenant au groupe général des Goths, dont ils ne se séparent qu'au milieu du II^e siècle après J.-C., leurs traits physiques et linguistiques, leurs pratiques funéraires, les limites approximatives de leur premier pays connu (Basse-Vistule, Netze, Passarge). Le premier chapitre raconte leur histoire jusqu'en 418. Leur situation, leurs obligations, leur rôle militaire sous la domination des Huns, de 418 à 454, constituent le second; le troisième essaie de déterminer, surtout d'après Jordanès, l'étendue du royaume des Gépides. Contrairement aux assertions d'Iorga, de Xénopol, de Hasdeu qui lui attribuent la Syrmie et la Dacie d'Aurélien au sud du Danube, il n'a compris régulièrement que la Dacie trajane (Transylvanie, Olténie, Banat, Krisana, Maramurès), environ 200,000 kilomètres carrés. Le quatrième chapitre constitue une longue étude philologique sur les noms de rivières et de lieux d'origine germanique en Dacie. Les deux chapitres suivants reprennent l'histoire des Gépides depuis 454 jusqu'à la chute du royaume en 567-571. L'organisation intérieure est exposée dans les chapitres VII-VIII particulièrement importants : deux

peuples en présence : d'un côté, une minorité, les Gépides et les autres Germains assimilés, en nombre inconnu, probablement assez considérable, caste militaire dominante; de l'autre, les sujets, libres, mais tributaires, pâtres ou agriculteurs, ancêtres des Roumains actuels. Sur cette question toujours controversée de la demeure primitive des Roumains, M. Diculescu rejette la thèse de Rösler qui les fait venir des régions situées au sud du Danube seulement à la fin du XII^e siècle, pour soutenir et fortifier la thèse opposée, représentée par Jung, Hasdeu, Xénopol, Onciul, Iorga, qui fait des Roumains les descendants directs des colons romains et des Daces romanisés, restés dans la Dacie trajane après l'abandon de la province par Aurélien et renforcés par de nombreux fugitifs de l'empire byzantin. A l'objection du manque d'éléments vieux germaniques dans le roumain, il oppose les résultats de son quatrième chapitre et une nouvelle liste d'au moins trois cents mots d'origine germanique, sans compter les noms propres. La continuité des Roumains en Dacie, comme pâtres et agriculteurs, est surtout attestée par la longue liste des termes roumains relatifs au bétail et à l'élevage, et par une liste encore plus longue des mots roumains, d'origine évidemment latine, relatifs à la culture et aux divers produits du sol. Les deux derniers chapitres exposent le sort des groupes après la destruction du royaume : émigration de quelques groupes en Italie, en Orient; fusion de la masse avec les Roumains primitifs sous le joug des Avars, puis, après la destruction de ces derniers, sous le protectorat des Bulgares au IX^e siècle jusqu'à l'invasion des Hongrois qui trouvent entre le Danube et les Carpathes deux éléments principaux, les Valaques (Roumains) et les Slaves. On voit l'importance et la solidité du travail de M. Diculescu. Avec de nouvelles sources d'information, avec un jugement très indépendant et très sûr, avec le respect des textes classiques, notamment de Jordanès-Dexippe, il a refait, approfondi jusque dans le plus petit détail l'histoire des Gépides et prouvé leur importance. Ses arguments ont d'autre part singulièrement fortifié la thèse de la continuité des Roumains en Dacie. Il appartient aux philologues de vérifier sa théorie sur les éléments germaniques dans le roumain.

Ch. LÉCRIVAIN.

Lynn THORNDIKE, professeur d'histoire à la Western Reserve University. **A history of magic and experimental science during the first thirteen centuries of our era.** New-York, Macmillan, 1923. 2 vol. in-8, de 840 et 1036 pages.

Nous annonçons cet ouvrage avec quelque retard, après en avoir dit un mot (*Revue historique*, t. CXLV, p. 110). Cela tient à ce que nous n'avons reçu, accidentellement, le tome II que longtemps après le tome I, quoiqu'ils aient paru en même temps.

Le tome I est divisé en trois livres : *l'Empire romain* (Pline, Sénèque, Ptolémée, Galien, etc.); *la très ancienne pensée chrétienne* (le livre d'Énoch, Philon le Juif, les Gnostiques, Cyprien, Origène, Augustin, etc.); *le haut moyen âge* (Boèce, Isidore, Bède, Grégoire, les Arabes du ix^e siècle, Gerbert, Constantin l'Africain, Marbode, etc.).

Le tome II n'en comprend que deux : *le XII^e siècle* (les premiers scolastiques, Adélarde de Bath, Guillaume de Conches, traducteurs du XII^e siècle, Bernard Silvester, S^{te} Hildegarde, Jean de Salisbury, Alexandre Neckam; Moïse Maimonide, le Prêtre Jean, pseudo-Aristote, etc.); *le XIII^e siècle* (Michel Scot, Guillaume d'Auvergne, Thomas de Cantimpré, Barthélemy l'Anglais, Robert Grosseteste, Vincent de Beauvais, Pierre d'Espagne, Albert le Grand, Roger Bacon, Guido Bonatti, Arnaut de Villeneuve, Raimon Lull, Pierre d'Abano, Cecco d'Ascoli, etc.).

Sur les personnages précités, sur quelques autres et sur un certain nombre d'ouvrages anonymes, on trouve, dans ces deux volumes compacts, des notices plus ou moins étendues et substantielles. Non pas des « essais » à l'usage du grand public lettré, comme ceux dont se compose l'estimable ouvrage de H. Osborn Taylor, *The mediæval Mind, a history of the development of thought and emotion in the middle ages* (New-York, 2^e édit., 1914, 2 vol.). Non pas, non plus, des contributions de haute et pure érudition, comme les *Studies in the history of mediæval science* de Charles H. Haskins (Cambridge, Mass., 1924). — Il est remarquable, soit dit en passant, que ces trois ouvrages importants, à des titres divers, pour l'histoire de la pensée au moyen âge : Taylor, Thorndike et Haskins, soient tous *american born*. Cette province des études médiévales est extraordinairement cultivée dans le Nouveau Monde.

Le livre de M. Thorndike occupe une place intermédiaire entre les deux autres. Il n'a ni l'aisance un peu superficielle de l'un (Taylor), ni l'élégante solidité et l'originalité pénétrante de l'autre (Haskins). Mais il a été consciencieusement établi. L'auteur a beaucoup lu de textes anciens que personne ne lit plus, même dans les manuscrits (dont il a feuilleté des centaines dans les bibliothèques de l'Europe); et de dissertations récentes sur les problèmes dont il a été amené à parler. Ses analyses sont bien faites, quoique brèves. On doit le placer à côté de cet autre grand travail contemporain, en cinq volumes, achevé de paraître à Paris en 1917, sur une partie de la matière qui y est traitée : *Le système du Monde, histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*, par P. Duhem¹.

C'est un grand éloge que de dire, comme je le fais sincèrement, que quiconque s'occupera désormais, à part, de l'un des très nombreux

1. Cf. *Rev. histor.*, t. CXX, p. 385; t. CXXII, p. 122; t. CXXIV, p. 112, et t. CXXXI, p. 99.

auteurs à qui M. Thorndike a consacré quelques pages en passant dans sa revue d'ensemble, aura le plus souvent intérêt à regarder ce qu'il en a écrit. Ce n'est pas en vain qu'il a remué, pendant vingt ans, à travers le monde, une si énorme quantité de matériaux ouvrés ou bruts.

Il va d'ailleurs de soi que toutes ses notices n'ont pas la même valeur. Il en est, comme celle sur Pierre d'Abano (II, p. 874-948), qui sont ce que l'on a publié de plus clair et de mieux informé en anglais (et aussi en français) sur le sujet. D'autres font un peu sourire, comme cet appendice inattendu (II, p. 94-98), qui est intitulé : « Some medieval Johns mentioned in the manuscripts in the fields of natural and occult science, mathematics and medicine », où le laborieux et savant professeur de la Western Reserve University a eu l'idée bizarre de grouper des renseignements sur tous les écrivains du moyen âge, nommés « Jean », qui se sont mêlés de mathématiques et des sciences de la nature, théoriques ou appliquées. Quelques-uns de ces *Jean* ont été des personnages considérables, à qui des monographies pourraient être ou seront bientôt consacrées, comme Jean de Linières ou Jean de Murs ; le moins qu'on puisse dire de la demi-douzaine de lignes qui leur est ici consacrée à chacun, c'est qu'elles n'offrent pas d'intérêt.

Il est vrai que ces deux Jean sont de la première moitié du XIV^e siècle ; et M. Thorndike s'est défendu, par le titre même de son livre, de pousser ses investigations au delà de la fin du XIII^e siècle. S'il en avait décidé autrement, et s'il avait continué, en un troisième volume, ses recherches, par exemple jusqu'à la Renaissance proprement dite (XIV^e et XV^e siècles), les rédacteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, qui défrichent présentement l'histoire de la période qu'il a dédaignée, lui en auraient su gré. Mais c'est de propos délibéré que M. Thorndike a agi ainsi : « The period of the mediæval revival of learning, as of other phases of civilization, seems to have spent its force by the close of the first quarter of the fourteenth century » (t. II, p. 969). M. Thorndike croit donc que, de 1325 environ à la fin du moyen âge, on n'a plus fait que rabâcher ce qui avait été dit auparavant. Il commet ainsi une erreur du même genre que celle contre laquelle il ne cesse de protester, qui condamnait naguère, sommairement, au point de vue de l'histoire des progrès de la Connaissance, le moyen âge tout entier¹.

Ch.-V. LANGLOIS.

1. P. 982, dans sa Conclusion, il apporte cependant à sa théorie générale, citée au texte, une réserve importante, qui l'amène d'ailleurs à s'expliquer, plus nettement que dans sa Préface, sur les origines et la conception générale de son propre ouvrage : « Originally magic alone was the subject of my investigation, and experimental science an unexpected by-product, which forced its importance during our period increasingly upon the attention. For this reason, while the magic of the learned has perhaps been treated here about as fully as it deserves, a complete and thorough history of experimental science... has

Preserved SMITH, professor of history in Cornell University. **Erasmus. A study of his life, ideals and place in history.** New-York, Harpers and brothers, et Londres, Ibid. In-8°, 1923, 479 pages. Prix : 4 sh.

M. P. Smith, déjà connu des lecteurs de cette Revue par de beaux travaux sur la Réforme¹, nous offre, en quinze chapitres riches de faits et d'idées, une biographie critique d'Érasme, dont il s'efforce d'apprécier, en historien, le rôle dans l'évolution intellectuelle et morale du xvi^e siècle et des temps modernes. L'ouvrage, de forme élégante, repose sur la plus solide information. Les travaux des érudits permettent, actuellement, de suivre jour par jour la carrière d'Érasme jusqu'à sa rupture avec Luther. L'admirable édition de la Correspondance, donnée par M. et M^{me} P. S. Allen, a maintenant atteint cette date capitale. Les recherches de P. Kalkoff ont complètement renouvelé l'histoire des premiers rapports d'Érasme avec les Luthériens². Les années suivantes, pour lesquelles nous sommes encore réduits à la grande édition de Leyde, restent plus obscures. Les faits cessent d'être aussi bien débrouillés, au moment même où le détail en devient plus confus, où la querelle d'Érasme avec Wittenberg se complique de disputes avec les réformateurs de Zurich et de Bâle, où les flatteries et les avances de la cour de Rome, des prélats, des princes catholiques, s'entremêlent aux invectives et aux injures des moines et des théologiens, tandis que les cicéroniens vont bientôt révoquer en doute jusqu'à la science philologique du maître vieilli et attristé. Ces dernières années d'Érasme conservent pourtant, dans l'histoire religieuse du xvi^e siècle, un intérêt capital. On aimerait à définir ce catholicisme érasmien, assez proche, malgré une rupture éclatante, de la Réforme, conciliant et libéral, qui, jusqu'aux premières sessions du Concile de Trente, soutint quelques-unes des plus hautes intelligences restées fidèles au vieux symbole, et que ni Sadolet, ni Contarini, ni le

not been attempted... And while I have not yet had time to do much reading in works of the xiv. and xv. centuries, I suspect that while the writers on occult subjects have little or nothing new to say, experimentation probably continued its evolution... » Assurément.

1. *Life and Letters of Martin Luther*, 1914; — *Luther's correspondence and other contemporary letters*; vol. I, 1913; vol. II, en collaboration avec C. M. Jacobs, 1918; — *The Age of the Reformation*; — *Some Drawings attributed to Holbein*; Art in America, febr. 1917. Cf. *Rev. histor.*, t. CXXXIII, p. 143; t. CXLVII, p. 76.

2. *Die Vermittlungspolitik des Erasmus und sein Anteil an den Flugschriften der ersten Reformationszeit*; Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte; Leipzig, 1903, in-8°; — *Die Anfänge der Gegenreformation in den Niederlanden*, ibid., 2 vol., 1903-1904; — *Erasmus, Luther und Friedrich der Weise*, ibid., 1919; — *Ulrich von Hutten und die Reformation*; Quellen und Forschungen zur Reformationsgeschichte; ibid., 1920, in-8°.

cardinal Pole ne désavouèrent. On aimerait à savoir dans quelle mesure, à Trente, les Jésuites eux-mêmes, qui l'ont frappé d'anathème, durent, dans l'élaboration des canons doctrinaux du Concile, en tenir compte. L'inégale précision des résultats atteints par la recherche historique, si l'on considère les deux grandes périodes de la vie d'Érasme, ne pouvait que se manifester dans un ouvrage de synthèse. Les cinq derniers chapitres de M. P. Smith sont et devaient être nécessairement plus flottants et moins riches que les premiers.

L'ouvrage n'en reste pas moins, dans l'état actuel de la science, le résumé le plus complet et le plus pénétrant que l'on puisse lire de la carrière d'Érasme et de son œuvre. Les divers milieux que l'humaniste a traversés, monde universitaire parisien au déclin du x^e siècle, Londres, Oxford, Cambridge sous les deux premiers Tudors, Florence au temps de Machiavel, la Rome de Jules II, les villes du Rhin, Strasbourg et Bâle, les villes des Pays-Bas, Louvain et ses collèges, Anvers et sa bourgeoisie entreprenante et d'esprit si libre, sont évoqués successivement; l'auteur s'applique à noter ce qu'Érasme a vu, ce qu'il a négligé de voir, ce qu'il a voulu apprendre et comprendre au contact des hommes et des choses. Depuis les années de Steyn jusqu'aux années de Fribourg, il suit l'évolution de sa pensée; il définit les influences qui contribuèrent à former son génie: l'ironie et l'irrespect de Lorenzo Valla et de Lucien, l'évangélisme de John Colet, la critique religieuse, politique, sociale de Thomas More. Nous voyons se développer, chez Érasme, un rationalisme qui demeure respectueux des dogmes, mais indifférent aux débats sur le dogme, absolument étranger à la mystique, et aboutit à cette formule de la « philosophie du Christ », dont les commentaires du Nouveau Testament, quelques Adages et de nombreux Colloques nous offrent l'illustration. M. P. Smith montre quelle place, dans l'histoire des études bibliques et, par suite, de la science et de la pensée chrétienne, appartient à l'œuvre théologique d'Érasme, éditeur et exégète du Nouveau Testament et des Pères. Il en étudie rapidement le succès jusqu'au protestantisme contemporain. En même temps, sans dissimuler les bornes ou les lacunes de sa curiosité ou de sa sympathie — et peut-être ne fait-il pas assez état de la part prise par Érasme à la publication de l'*Utopie* — il insiste, avec raison, sur ses écrits politiques, sur l'idéal pacifique, républicain, très humain et libéral en somme, malgré une incurable méfiance à l'égard des foules, qui s'exprime dans l'*Institutio principis christiani*, dans les grands Adages, et par où Érasme diffère si profondément des humanistes italiens et de son contemporain Machiavel¹. Érasme, que nous voyons d'autre part se mêler, beaucoup plus activement qu'on ne l'a dit, aux premiers débats de la Réforme, lutter, avec une énergie trop méconnue, jusqu'au moment et

1. Sur ce point, M. P. Smith s'écarte avec raison du jugement formulé par M. Imbart de la Tour, *Origines de la Réforme*, t. I, p. 557-559.

au lendemain de la Diète de Worms, pour obtenir le triomphe d'une conception religieuse qui n'eût pas été le luthéranisme, mais qui n'eût pas été non plus le catholicisme de Trente, nous apparaît, de la sorte, comme beaucoup moins égoïste, moins indifférent, moins enfermé dans ses livres, dans son érudition classique et son impeccable latinité, que n'ont voulu l'avouer ses contradicteurs et ses diffamateurs du xvi^e siècle et de temps plus modernes. Il nous apparaît avec une âme singulièrement passionnée, tourmentée, emplie d'enthousiasme et de dédain, douloureuse aussi, et qui ressentit cruellement toute l'amertume de la défaite et de l'isolement final. Ce n'est pas un des moindres mérites du livre de M. P. Smith que de faire revivre à nos yeux l'homme en même temps que l'écrivain et le savant.

A. RENAUDET.

G. N. CLARK. **The dutch alliance and the war against french trade (1688-1697)**. Manchester University press. London, Longmans, Green and Co, 1923. In-8°, xi-160 pages.

Le travail de M. Clark apporte une utile contribution à l'histoire économique dans les dix dernières années du xviii^e siècle. Il étudie, en effet, la guerre improprement dite de la ligue d'Augsbourg, sous l'aspect spécial de ses répercussions sur le commerce et la marine marchande des belligérants, et le point de vue est relativement nouveau. Sans doute, faute de statistiques exactes, il est difficile d'établir le bilan des gains et des pertes de part et d'autre; le chiffre des prises opérées par les corsaires hollandais ou anglais reste incertain, et l'auteur est souvent réduit à des conjectures, par exemple lorsqu'il estime exagérés les dommages soi-disant énormes infligés à la marine des puissances alliées par les Jean-Bart et les Forbin. Malgré tout, quelques résultats sont acquis, et des précisions intéressantes nous sont données sur les principes, en général opposés, des amirautés hollandaise ou anglaise, comme sur les concessions consenties par les Provinces-Unies à la Grande-Bretagne, lors des laborieuses tractations de 1689. M. Clark a ainsi à la fois démontré l'importance du facteur économique dans la lutte de 1689 à 1697, et mis en évidence les inconvénients de l'alliance anglo-hollandaise pour le plus faible des deux états alliés.

L'introduction fait ressortir la divergence des principes de guerre économique chez les Anglais, partisans de la lutte sans ménagements, et chez les Hollandais, épris avant tout de gain commercial, et désireux de continuer leur trafic avec l'ennemi comme en temps de paix. Le chapitre II, un des meilleurs et des plus neufs, raconte en détail les négociations des nombreux commissaires hollandais, envoyés en Angleterre en 1689; il insiste sur la répugnance des représentants d'Amsterdam, notamment Witsen, à signer la convention qui interdit tout commerce, même des neutres, avec la France. L'action des arma-

teurs, pourvus de lettres de marque pour la guerre de course, est exposée au chapitre III; action insuffisante, puisque le trafic avec l'ennemi n'a jamais cessé complètement durant les hostilités (comme on le voit au chapitre IV), et qu'il a existé un service plus ou moins régulier pour les lettres et les paquets à travers la France, sans parler des échanges qu'on ne put empêcher entre celle-ci et les Pays-Bas espagnols ou les villes hanséatiques. Le chapitre V constate, d'autre part, la résistance assez vive des neutres, surtout du Danemark et de la Suède, qui n'obtinrent la faculté de commercer avec la France qu'à des conditions rigoureuses : les denrées déclarées contrebande de guerre furent nombreuses dans les conventions avec le Danemark (30 juin 1691) et avec la Suède (1692-1693); Guillaume III y ajouta, en 1693, le blé, malgré les protestations des intéressés. Les mesures de riposte ordonnées par Louis XIV font l'objet du chapitre VI où M. Clark cherche à apprécier l'importance des prises faites par les corsaires français.

La conclusion, plutôt vague et flottante, paraît être que la guerre économique a coûté plus qu'elle n'a rapporté, d'un côté comme de l'autre; que la paix de Ryswyk a été la conséquence de l'épuisement général, et que finalement, avertis par cette expérience, les coalisés n'ont pas repris entièrement, durant la guerre de Succession d'Espagne, les sévères mesures de 1689.

Le volume est heureusement complété par cinq appendices, contenant des listes diplomatiques et des statistiques commerciales.

Albert WADDINGTON.

KUNO FRANCKE. *Die Kulturwerte der deutschen Literatur in ihrer geschichtlichen Entwicklung*. II^{ter} Band : *Die Kulturwerte der deutschen Literatur von der Reformation bis zur Aufklärung*. Berlin, Weidmann, 1923. In-8°, xiv-638 pages. Index.

Si les savants allemands désirent reprendre leur place dans la république des lettres, il faut qu'ils renoncent à l'agaçante habitude de mêler à toutes leurs études historiques des lamentations sur les souffrances de la pauvre Allemagne injustement persécutée. Que viennent faire, dans un livre sur les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, des élucubrations en prose et en vers sur « l'angoisse inouïe que tous les Allemands ont vécue, par toute la surface du globe », durant les années où M. Francke écrivait son livre? Que penserait-on d'un historien français qui, à propos de Ronsard ou de Corneille, croirait devoir parler des régions dévastées, des déportations des jeunes filles lilloises, ou autres aménités? Et quel historien désintéressé trouvera pleines de tact la comparaison établie entre les traités de Westphalie et la Ge-

walffriede de Versailles, ou les phrases (notamment p. 239) sur le « rapt de l'Alsace »... par la France?

Autant dire que le professeur Francke — il fut à son heure le très fougueux directeur du Musée germanique de l'Université Harvard — manque essentiellement d'objectivité. Il ne manque pas de vie. Nous dirons même que son chauvinisme rétrospectif lui fait mieux comprendre ce grand fait : après la brillante période de la Renaissance et des débuts de la Réforme, l'Allemagne — l'Allemagne du XVII^e siècle — est un peu à l'écart des grands courants de la civilisation occidentale. Malgré Kepler et même Leibniz, elle vit d'une vie intellectuelle ralentie, et quelque peu « à la suite » ; la renommée universelle de Leibniz n'est que très peu une gloire allemande. Ces choses, d'autres les avaient déjà dites, par exemple M. Lévy-Bruhl. Mais le professeur Francke n'aime pas à citer des ouvrages français, et qui ont parlé de l'Allemagne avec quelque sympathie.

Quel contraste entre ce stérile XVII^e siècle et le temps d'Érasme et de Luther ! N'opposez pas à M. Francke que le Néerlandais Érasme, citoyen de l'humanisme, ne peut être classé comme un Allemand, pas plus que ce Slave de Copernic. M. Francke applique aux *Kulturwerte* les normes de la *Mitteleuropa*. Il a d'ailleurs de très bonnes pages sur Érasme, sur Luther, sur Hutten. Ses analyses de leurs principaux ouvrages sont un excellent moyen de se remémorer les faits essentiels. Il dit fort bien que le malheur de l'Allemagne fut que cette brillante floraison intellectuelle coïncidait avec la pire division politique et sociale, avec le chaos germanique. Le mouvement part de la noble protestation de Luther : « Ich kann nicht anders », pour aboutir à l'abominable formule, née du luthéranisme même : « Cujus regio ejus religio ». De cette formule sortent la guerre de Trente ans et la paix de Westphalie, causes profondes de la stérilisation de l'esprit allemand.

Si l'on est d'accord avec le professeur Francke sur ce schéma général, on goûtera moins les pages où il se lamente sur la contamination de cet esprit allemand par les influences étrangères. Nous savons trop, nous Français, ce que nous devons à nos voisins. Mais M. Francke ne veut pas que l'Allemagne doive rien à personne, surtout à la France. Il ne sent point, par exemple, ce qu'a de profondément ridicule son passage sur Fischart (p. 173), où il refuse à Rabelais le sens du « comique libérateur » et « le véritable humour » ! — Il y a, je le sais, des Français qui croient de bon goût de dénigrer Goethe ou Kant, mais personne, chez nous, ne les prend pour des historiens.

Frédéric II inspire à M. Francke des sentiments très mélangés : fondateur de la patrie allemande, mais pas du tout le héros allemand. Cependant, dit-il (p. 489), cette insuffisance allemande du grand roi de Prusse a eu de bons résultats : faute d'être menés par une volonté d'en haut dans les voies nationales, les écrivains ont eu plus nettement conscience de leur responsabilité vis-à-vis de l'Allemagne. De cette

conscience est sortie l'*Aufklärung*. Mais ici le livre tourne tout à fait au manuel d'histoire littéraire, et je doute que beaucoup de lecteurs soient capables de digérer sans bâillements l'interminable analyse que M. Francke nous donne de l'interminable *Agathon* du fastidieux Wieland. Il appelle Agathon lui-même « ein kümmerlicher Phrasenheld ». Le livre ne reprend son intérêt et son importance pour l'histoire des idées qu'avec Lessing, un isolé encore dans son temps, mais un esprit généreux, malgré ses lacunes, malgré des étroitesse peut-être nécessaires, bref un ouvrier de voies nouvelles.

Henri HAUSER.

Alfred LEROUX. Les Religionnaires de Bordeaux de 1685 à 1802. In-8°, 378 pages. Bordeaux, Féret, 1920. Prix : 15 francs.

Feu M. Alfred Leroux a consacré des pages très documentées au protestantisme bordelais, de 1685 à 1802.

Depuis les origines de la Réforme dans le sud-ouest, jusqu'à la reconnaissance officielle des non-catholiques par les « Articles du 18 Germinal An X », l'auteur distingue quatre périodes, qui sont à peu près les mêmes pour toute la France. De 1523 à 1598 : l'évangélisme se propage malgré les persécutions et cède peu à peu la place à un calvinisme qui se formule, qui s'organise et qui lutte. Le régime de l'Édit de Nantes marque l'apogée intellectuelle et morale de la religion de Saurin, de Claude et de Jurieu. Après la Révocation, l'« Église au désert » restaurée par Antoine Court est remplacée par l'« Église sous la croix ». Puis, les descendants des huguenots connaissent successivement la liberté légale après 1789, la persécution terroriste, enfin un certain essor sous le régime de la séparation », en attendant qu'en leur imposant un « Concordat », Bonaparte leur ravisse l'indépendance.

Pour des raisons d'un ordre essentiellement documentaire, M. Leroux entreprend son étude à partir de 1685.

L'Édit de révocation est enregistré avec enthousiasme par « le Parlement de Guyenne ». Les Jésuites célèbrent devant les élèves du collège de la Madeleine le triomphe de la foi sur l'hérésie, pendant que, frappé de marasme par l'exode des Religionnaires en Angleterre et en Hollande, le commerce local reçoit un coup dont il ne se relèvera pas de longtemps. La sévérité des cours souveraines, beaucoup plus inexorables que les Intendants quand il s'agit de pratiquer une politique de répression, surtout après l'édit de Tressan, les missions des « Carmes déchaux », chargés de remplir le rôle de convertisseurs auprès des « Nouveaux-Catholiques, « obligent ceux-ci à se terrorer », le plus souvent dans le quartier des Chartrons, où beaucoup d'entre eux, négociants, ont élu domicile. En somme, pendant « la période du désert », l'église dispersée ne se signale que par son néant, ou à peu près.

Depuis 1753, au contraire, les protestants Bordelais subissent l'influence de leurs coreligionnaires de Saintonge ou de Languedoc. Les « Frères Moraves » d'abord, en évangélisant la colonie allemande à laquelle ils se rattachent, provoquent chez les Huguenots girondins une sorte de réveil religieux. D'autre part, le « Séminaire » de Lausanne envoie dans le sud-ouest des émules de Paul Rabaut : ainsi s'explique l'œuvre de réorganisation entreprise et exécutée avec assez de succès par Étienne Gilbert et Olivier Desmont. Dès lors, les détails abondent sur le Consistoire de Bordeaux, ses relations avec les colloques voisins, ses rapports avec les synodes, sur les proposants, les prédicants et leurs doctrines respectives. Des pages fort intéressantes sont consacrées aux lieux d'oraison clandestins des Chartrons, ou de la Rousselle, à la célébration d'un culte, où le chant des psaumes longtemps proscrits, et pour cause, finit par reparaitre peu de temps avant l'édit de 1787, au fonctionnement du diaconat, à l'ouverture d'un hôpital. Notons, en passant, plusieurs conflits soit d'ordre financier, soit d'un caractère théologique entre les pasteurs et les Anciens; insistons sur le fait que les Bordelais, gens de négoce, c'est-à-dire de transaction, sont restés soumis au pouvoir jusqu'à l'extrême limite du possible, et que des commerçants tels que les Bonaffé, les Balguerie et les Nairac, qui ont largement contribué à l'essor économique de la capitale de la Guyenne, n'ont rien de « l'esprit camisard ». Le 26 mars 1789, Rabaut Saint-Étienne est chargé par ses coreligionnaires du sud-ouest de défendre leur cause auprès des États-Généraux. Bientôt après, les Religionnaires de Bordeaux applaudissent aux mesures réparatrices de la Constituante, accueillent avec enthousiasme la Révolution, et beaucoup manifestent leur civisme en siégeant dans les divers Comités. La candidature de Jeanbon-Saint-André est écartée définitivement en 1790; c'est le pasteur Olivier Desmont qui, un moment proscrit par la Terreur, relève son église à la faveur de l'édit du 21 février 1795, rend au consistoire un fonctionnement régulier, édifie le premier temple des Chartrons, le dote de ses premières orgues et procède à un recensement très approximatif de ses paroissiens. Ceux-ci d'ailleurs font preuve d'un mysticisme assez tiède; mais ils ne méritent aucun reproche, quand il s'agit de pourvoir aux divers offices de leur paroisse ou d'œuvres de charité et d'assistance.

L'auteur affirme dans sa préface, qu'« historien confessionnel », il va essayer d'être impartial. Ainsi s'explique la haute conscience avec laquelle il déclare à maintes reprises ne pouvoir admettre le divorce de l'idée morale et religieuse d'avec le droit et la politique. On comprend aussi qu'il préfère l'« orthodoxie » d'Étienne Gilbert, au « rationalisme » d'Olivier Desmont. Mais affirmer que logiquement le protestantisme tend à devenir « l'association de croyants » dont parlera Vinet et surtout traiter de néo-protestants certains disciples du vicaire savoyard, n'est-ce pas oublier que le « libéralisme réformé » remonte à Sébastien Castellion, et que, dès 1571, certains Huguenots,

comme Coligny, regardaient les « confessions de Foi » comme l'expression des croyances d'une époque et leur religion comme un système dont la variation est la base¹?

Ch. DARTIGUE.

Édouard CHAPUISAT. **La Restauration hellénique d'après la correspondance de Jean-Gabriel Eynard.** Illustrations de Fréd. Boissonnas. Paris, Budry; Genève, Boissonnas, 1924. In-8° carré, 251 pages.

Le chevalier Eynard est un financier genevois devenu diplomate, qui fit ses premières armes au Congrès de Vienne comme secrétaire de la députation genevoise, qui passa ensuite au service du grand-duc de Toscane et qui, à partir du jour où éclata l'insurrection grecque, consacra son temps et sa fortune à la cause de l'hellénisme. M. Chapuisat avait déjà publié son *Journal*, consacré à l'histoire du Congrès de Vienne et des Cent-Jours; Eynard laissa en outre une abondante correspondance intéressant l'histoire de la Grèce. Cette correspondance est conservée à la Bibliothèque de Genève, et c'est elle que M. Chapuisat nous présente dans son volume intitulé : *la Restauration hellénique*.

Cette correspondance comprend deux éléments tout à fait dissemblables : d'un côté, pour les années antérieures à 1841, des lettres reçues, et d'autre part, pour les années 1841, 1842 et 1843, des lettres envoyées, sans aucun mélange de la correspondance active et de la correspondance passive. M. Chapuisat a utilisé les deux éléments. Chacun fait l'objet d'une partie de son ouvrage, qui ne présente aucune autre division, ni logique, ni chronologique.

Le but de M. Chapuisat est double. Il est clair qu'il a voulu rendre à Eynard un hommage de plus, mais il s'est proposé aussi, suivant la tradition d'Eynard, de s'employer en faveur de la Grèce (cf. p. 77). Double aussi sera sa méthode. Après avoir annoncé une publication de textes, parce que « les textes », écrit-il, « parlent mieux que les historiens » (cf. p. 10), il applique ce procédé seulement à la correspondance active d'Eynard, tandis que, sauf quelques pièces reproduites à peu près intégralement, il fonde dans un développement synthétique l'ensemble de la correspondance passive. Cet élément, qui fait l'objet de la première partie, sera donc plutôt sacrifié. Nous le regrettons quant à nous.

1. Une des dernières œuvres du regretté érudit est une *Étude critique sur le XVIII^e siècle à Bordeaux* (Bordeaux, Féret, in-8°, xiii-416 p.). Signalons la belle biographie intitulée : *A. Leroux. La vie, les idées, les œuvres*, de MM. Franck Delage et A. Petit, parue dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. LXXI (1924), avec une bibliographie comprenant 280 numéros.

Les quelques pièces reproduites avaient mis notre curiosité en éveil. C'étaient des récits de bataille, relevés de l'accent homérique. C'étaient des plaintes amères sur la difficulté du ravitaillement. Nous aurions voulu pouvoir lire toutes les lettres adressées à Eynard, entre 1826 et 1841, par le roi Othon, par le grec Balbi, par le bavaïois Rudhart, par le Français Régny, qui s'efforça de mettre quelque ordre dans les finances helléniques. Ce sont là autant de témoins et d'acteurs de l'histoire que nous voudrions pouvoir consulter longuement. Mais au bout de soixante-dix-sept pages à peine, M. Chapuisat nous fait entrer dans la correspondance active d'Eynard, qu'il a hâte de nous livrer.

Cinquante-cinq pièces sont publiées sur les trois cent soixante et une que renferment les trois registres de copies de lettres conservés à Genève. Des autres, nous ne savons rien, parce que le texte des lettres données n'est plus accompagné d'aucun commentaire.

Les pièces reproduites sont utiles à connaître. Elles nous montrent en Eynard un philhellène éminent, dont les conseils sont toujours bons à suivre. « Il faut avant tout », écrit-il par exemple, « que le funeste *Moi* ne prenne pas la place de la Patrie » (cf. p. 236). Eynard donne à juste titre la meilleure idée de la politique française à l'égard de la Grèce. Il nous fait connaître certains hommes d'État grecs, comme Coletis. Il nous renseigne sur la révolution de 1843 et sur les difficultés financières du Gouvernement d'Othon. Il y réussit d'autant mieux qu'il est en rapports personnels avec tous les dirigeants de l'Europe, que, par son influence et son action, il est en fait, sans en porter le titre, « un des ministres les plus zélés » du royaume hellénique (cf. p. 247).

Mais ce ministre officieux a pour nous, historiens, le tort de ne pas résider... N'étant pas sur place, il ne peut guère que rapporter les impressions des autres. Il est l'écho d'un écho. Il ne peut que raisonner sur les questions sans les traiter. Il n'est pas un témoin, un observateur direct.

De lui, c'est surtout sa personnalité qui nous intéresse, et M. Chapuisat avec ses documents aurait pu nous donner un volume sur *Eynard, philhellène*. Ou bien il aurait pu limiter son effort à une publication de textes, en les reproduisant tous au moins partiellement, en les confrontant avec d'autres, en faisant ressortir leur valeur de documents, en distinguant des chapitres suivant les périodes. M. Chapuisat a mieux aimé composer un ouvrage agréable, discutable scientifiquement, mais facile à lire, joliment présenté, illustré avec raffinement, une édition d'art. L'élégance de son volume désarme la critique.

Michel LHERITIER.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale. — *The Social and political ideas of some great mediæval thinkers.* Lectures delivered at King's College University of London, edited by F. J. C. Hearnshaw (Londres, Harrapp, 1923, 224 p.; prix : 10 sh. 6 d.). — Ces conférences sont dues à MM. Ernest Barker, A. J. Carlyle, E. F. Jacob, F. Aveling, E. Sharwood Smith, E. E. Power, J. W. Allen et F. J. C. Hearnshaw; la première est consacrée à une vue d'ensemble sur la pensée politique au moyen âge; les autres à saint Augustin, Jean de Salisbury, saint Thomas d'Aquin, Dante, Pierre du Bois, Marsile de Padoue, Wycliffe. Chacune est suivie d'une utile bibliographie; nous ne voyons guère à y ajouter que l'ouvrage du Dr Ernst Zeck, *Der Publizist Pierre Dubois*, Berlin, 1911. Disons aussi, pour les étudiants français, que l'extrait fait par Maitland du *Deutsches Genossenschaftsrecht* de Gierke, et cité ici sous sa forme anglaise (*Political Theories of the Middle Ages*, Cambridge, 1900), a été traduit en français par M. Jean de Pange (*les Théories politiques du moyen âge*, par Otto von Gierke et F. W. Maitland, Paris, 1914). — Le titre de cette collection d'études indique bien qu'on n'a pas prétendu refaire le livre si riche et si substantiel de Gierke et Maitland, ni à plus forte raison aller au delà et faire une véritable synthèse des idées politiques du moyen âge; pour cela il ne faudrait point se contenter d'analyser les thèses scolastiques et les rêveries de théoriciens qui vivaient dans le passé, dans l'universel, dans le monde de la logique et de la raison raisonnante, qui écrivaient enfermés dans leur cabinet, devant un vitrail. L'historien ne peut se dispenser de connaître ces grandes théories, qui forment liaison entre la pensée antique et la pensée moderne et connaissent toutes les audaces. Les conférenciers du « King's College » ont fait une besogne utile. Mais qui nous donnera un livre sur les vrais écrits politiques du moyen âge, au sens actuel du mot, c'est-à-dire ceux qui sont fondés sur l'observation des faits et de la réalité vivante? Qu'on ne s'y trompe pas, il y en a eu. Pour s'en assurer, il suffit d'ouvrir le *Dialogue de l'Échiquier*, les traités de Glanville, de Bracton, de Sir John Fortescue et les *Coutumes de Beauvaisis* de Beaumanoir et les *Mémoires de Commynes*, bref les ouvrages des juristes et des hommes d'action qui ont été mêlés aux grandes affaires de leur siècle.

Ch. PETIT-DUTAILLIS.

— F. J. SNELL. *The fourteenth Century* (Edinburgh, W. Blackwood, 1923, 428 p.; prix : 7 sh. 6 d.; « Periods of European Literature »),

edited by professor Saintsbury, III). — Manuel agréable et intelligent de littérature comparée, où l'auteur étudie successivement la fin de la poésie courtoise en Europe chrétienne, la poésie populaire, les débuts d'une nouvelle poésie lyrique, Dante, Pétrarque, Boccace, Chaucer, les grands chroniqueurs, les œuvres allégoriques et religieuses. Le xiv^e siècle est présenté comme une période de profondes transformations sociales et intellectuelles, où la France perd sa prééminence littéraire, où l'on peut impunément attaquer avec violence l'Église, où, pour la première fois depuis de longs siècles, apparaissent de grands génies poétiques. Soit. Mais représenter (en quelques mots d'ailleurs et sans essayer de préciser) « l'avènement économique et politique de la bourgeoisie » et le « déclin de la noblesse » comme les faits capitaux qui expliquent l'évolution des genres littéraires au xiv^e siècle est une bien grande exagération, et passer sous silence l'action des mécènes et des fastueuses cours princières de cette époque est une lacune fort choquante. D'une façon générale, la part accordée dans ce livre aux influences de milieu est insuffisante; l'auteur s'attarde trop volontiers au détail, et ce tableau, qui était d'ailleurs bien difficile à tracer, manque d'équilibre et de « construction ».

P.-D.

— HANS BARON. *Calvins Staatsanschauung und das konfessionelle Zeitalter* (Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1924, 1 vol. in-8°, viii-121 p.; prix : 4 m. « Beiheft der historischen Zeitschrift »). — Ces essais, qui sont comme les fragments d'un ouvrage qui paraîtra sous le titre : *Weltanschauung der Renaissance und der Reformation* (même éditeur), intéressent l'histoire des doctrines politiques du xvi^e siècle; on y trouvera de pénétrantes analyses des idées religieuses et politiques de cette époque. Après la période de la Renaissance, qui a commencé à émanciper de la théocratie l'esprit humain et la société, s'ouvre une « ère confessionnelle », pendant laquelle se marque de nouveau une influence de la théologie sur les faits et les idées, qui rappelle, en un certain sens, le moyen âge. Cette tendance apparaît beaucoup plus fortement encore dans le calvinisme que dans le luthéranisme. En effet, Luther distingue le spirituel et le temporel, tandis que le calvinisme considère ces deux domaines comme formant un tout indivisible, aussi inséparable que la tête et les membres. Pour Calvin, en effet, comme le montre M. Baron, l'État n'est qu'un « don » de Dieu à l'humanité. La véritable souveraineté appartient à Dieu et les princes temporels ne sont que ses lieutenants; aussi le devoir essentiel des souverains consiste-t-il à poursuivre et à punir, comme hérétiques et mécréants, tous ceux qui violent la loi divine. En ce qui concerne les rapports de l'Église et de l'État, la doctrine calviniste considère que l'Église n'est pas au-dessus de l'État, comme le veut le moyen âge, que l'État ne doit pas non plus dominer l'Église, selon la conception luthérienne; il n'y a pas prééminence, mais juxtaposition des deux éléments.

L'auteur étudie ensuite les idées de Calvin sur l'organisation poli-

tique. Il montre très justement que Calvin, après avoir été partisan de la monarchie, a incliné ensuite de plus en plus vers la république, mais vers une république aristocratique, comme le prouvent les éditions successives de l'*Institution chrétienne* et, plus nettement encore, les conférences et commentaires postérieurs à 1550. Calvin est l'adversaire résolu de la démocratie. Cette conception, M. Baron considère qu'elle dérive surtout de ses idées religieuses ; mais ne se contredit-il pas un peu en montrant que Calvin a dû tenir grand compte des institutions de la République genevoise ? N'a-t-il pas aussi trop forcé la note en attribuant au dogme de la prédestination une influence déterminante sur les principes aristocratiques du calvinisme primitif ? L'auteur fait cette remarque que cette même croyance, dans l'Angleterre du XVII^e siècle, a contribué à l'éclosion des doctrines démocratiques les plus avancées. Il y a une telle action réciproque des idées religieuses et des faits politiques et sociaux qu'il est difficile de démêler les causes et les effets. En ce qui concerne l'organisation même de l'État, les rapports du souverain et des sujets, Calvin a certainement subi l'influence des événements contemporains, et plus que l'auteur ne le laisse entendre. L'idée générale qui se dégage des études de M. Baron, c'est que le calvinisme constitue, non moins que la Renaissance, une des sources essentielles de l'idée moderne de l'État, qu'il aboutira, comme elle, aux idées émancipatrices, à l'*Aufklärung* du XVIII^e siècle. Comment ? C'est ce que l'on verra, sans doute, dans le grand ouvrage en préparation. — M. Baron nous donne quelques renseignements sur la bibliographie du sujet qu'il traite. On pourra lui reprocher de ne citer presque aucun ouvrage français et d'omettre notamment le grand travail de Doumergue, *Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps*.

Henri SÉE.

— Institut de France. Séance publique annuelle des cinq Académies, 25 octobre 1924 (in-4^e, 90 p.). — Outre le discours du président, ce fascicule contient les mémoires suivants : Général GOURAUD. L'architecture militaire franque en Syrie (d'après les ouvrages de Rey et d'Enlart, vérifiés sur place). — Émile BOURGEOIS. Histoire et commentaire d'une phrase célèbre : « La guerre est l'industrie nationale de la Prusse » (cette phrase, attribuée à Mirabeau, a été fabriquée à l'aide d'une remarque faite dans l'introduction à la *Monarchie prussienne*, qu'il publia en 1788 ; Mirabeau annonce qu'il y traitera « du système militaire, genre d'industrie vraiment prussien et, jusqu'ici, l'une des plus solides bases de la puissance à laquelle s'est élevée la maison de Brandebourg ». Ce n'est donc pas la guerre qui, dans la pensée de l'auteur, a fondé la monarchie prussienne, mais le régime militaire. Les Hohenzollern ont créé la nation armée. Mirabeau l'a reconnu quand il écrit : « Le roi de Prusse, avec sa grande armée, aurait moins de ressources s'il se dérangeait des plans d'économie qui sont l'unique base de sa puissance »). — HENRI-ROBERT. Un ami de saint François de Sales : le président Favre.

— Georges SCELLE. *Le droit ouvrier* (Paris, Armand Colin, 1922, in-16, 210 p.; prix : 6 fr.). — Cet excellent petit volume intéresse non seulement les juristes et les économistes, mais aussi les historiens, surtout dans sa première partie, qui traite de la vie externe du droit ouvrier. M. Scelle montre comment, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le dogme juridique du « droit commun » et le dogme économique de la non-intervention ont peu à peu perdu du terrain. A cet égard, la Révolution de 1848 a exercé une profonde influence; en donnant les droits politiques à la classe ouvrière, elle a préparé la création du droit ouvrier, qui sera l'œuvre de la troisième République; chaque poussée démocratique marque un gain pour cette législation, d'abord en 1884 (octroi du droit syndical), puis sous le ministère Waldeck-Rousseau, enfin de 1904 à 1910 (journée de dix heures, repos hebdomadaire, retraites ouvrières, etc.). Le « facteur parlementaire », l'action politique du socialisme sont bien mis en lumière. A partir de 1884, les syndicats ouvriers, les bourses du travail, la Confédération générale du travail ne contribuent pas moins puissamment à l'élaboration du code ouvrier; M. Scelle nous donne à ce sujet, sous une forme succincte, des indications précieuses. La seconde partie du volume, consacrée à la vie intérieure du droit ouvrier, nous intéresse moins directement; elle contient cependant bien des notions que l'historien ne saurait négliger. La bibliographie, qui la termine, est par trop sommaire.

H. S.

— Camille VALLAUX. *Les sciences géographiques* (Paris, Félix Alcan, 1925, in-8°, VIII-413 p.; prix : 25 fr.). — C'est une chose très curieuse que de voir le soin que certaines sciences, déjà riches de résultats, mettent à légitimer leur existence et à défendre ce qu'on appelle leur autonomie. L'infirmité de mon esprit m'empêche d'apercevoir l'intérêt de ces controverses. Ce qui importe, semble-t-il, ce n'est point que la géographie soit constituée conformément à certains critères; c'est que, par des méthodes sûres, elle nous permette une prise de possession plus ample ou plus précise de la réalité. L'essentiel, eût dit Nietzsche, c'est l'acquisition de la « connaissance », l'*Erkenntnis*. Ceci dit, les historiens ne liront pas sans intérêt les pages où M. Vallaux traite des services que la géographie peut rendre ou ne pas rendre à l'histoire. Je m'étonne (p. 187-188) qu'il dénie toute valeur géographique à des cartes qui représentent certains faits d'ordre démographique ou économique : « cartes des caisses d'épargne, de la coopération, des assurances sur la vie ». La géographie humaine de l'Italie du Nord, de la Tchéco-Slovaquie ne me paraissent point pouvoir se passer de ces représentations. Quant aux cartes « des produits des impôts », etc., les résultats auxquels elles peuvent conduire ne sont pas seulement « amusants »; ce sont des indices de l'activité économique régionale (par exemple une carte du rendement des impôts dans le Nord et le Pas-de-Calais avant la guerre), d'une valeur géographique égale aux cartes de la population. On trouvera plus judicieuses les critiques dirigées contre certains abus de la géographie historique, bien qu'il

soit aujourd'hui un peu tard pour écraser sous le poids des sciences modernes ce pauvre Arthur Desjardins. Au reste, je ne sais si M. Vallaux ne va pas un peu loin dans sa critique de la théorie de l'économie destructive. La disparition du manteau sylvestre des États-Unis est un fait qui peut s'observer dans le temps historique. N'oublions pas que, s'il suffit de quelques heures, avec le feu ou encore mieux avec le canon, pour détruire une forêt, il faut un quart de siècle pour la refaire. Par ailleurs, M. Vallaux, qui reproche (p. 379), et non sans raison, à certains historiens leur manque de sens géographique, n'a-t-il pas manqué, à son tour, de sens historique en nous représentant le progrès humain comme continu? « Un système de routes à notre époque constitue un réseau savamment conçu et organisé... Plus nous remontons dans l'histoire, plus ces caractères se modifient ou s'appauvrissent. » Hélas! non, il y a des régressions et même des catastrophes. Y a-t-il aussi des cataclysmes? *Natura non facit saltus*, dit le géographe (p. 220), précisément à l'heure où les sciences biologiques font subir au principe de continuité de sérieuses atteintes. Je m'arrête. Je ne voudrais pas être rangé parmi (p. 219) « les ennemis de la géographie ». Qui eût pensé qu'un ordre de connaissance pût avoir des « ennemis »?

H. Hr.

— Henri BUSSON, Joseph FÈVRE, Henri HAUSER. *Les principales puissances d'aujourd'hui* (Paris, Félix Alcan, 5^e édit., 1924, in-12, xv-603 p., avec 82 gravures et 118 cartes dans le texte; prix : 15 fr.).

— Après avoir donné une nouvelle édition (la 6^e) de la *France*, que nous avons annoncée au tome CXLV, p. 277, voici une 5^e édition, mise au courant, des *Principales puissances d'aujourd'hui*, hormis la France. La mise au point présentait de sérieuses difficultés par suite du bouleversement que la guerre a produit dans la distribution nouvelle des États, et surtout dans les rapports économiques. Les auteurs ont réussi, cette fois encore, à faire entrer les faits nouveaux dans le cadre de leur rédaction primitive. Inutile d'ajouter que la lecture du livre est instructive au plus haut point. Formons des vœux pour qu'une nouvelle édition puisse bientôt paraître avec des caractères moins fatigués et un index.

Ch. B.

— *The Subject Index to Periodicals, 1921*. Issued by the Library Association (Londres, Grafton et C^{ie}, octobre 1924, 211 p. à 2 col.; prix : 1 sh.). — On sait que l'Association anglaise des libraires-éditeurs a entrepris de publier chaque année un fascicule contenant le dépouillement des périodiques par ordre de matières. Cet inventaire est divisé en huit sections, dont la section B-E, à laquelle appartient le fascicule annoncé, se rapporte à l'histoire politique et économique. Dans ce fascicule sont analysés 351 périodiques qui ont fourni 5,200 articles. Il me semble que les articles publiés en 1921 dans la *Revue historique* n'y sont pas tous marqués. J'ai vainement cherché, par exemple, l'étude de M. Charles Bost sur les « Prophètes du Languedoc ».

Ch. B.

— James Anthony FROUDE. *Short studies on great subjects*. Série I (Oxford University Press, 1924, in-32, 435 p.; « The world's Classics »). — Réimpression d'un recueil d'articles qui a paru pour la première fois en 1867 et qui n'a cessé de plaire au grand public. On retrouvera donc dans cette édition de poche des leçons et dissertations sur l'époque d'Érasme et de Luther, l'influence de la Réforme sur le caractère écossais, la dissolution des monastères, les Vies des saints, etc.
Ch. B.

La guerre. — La question des origines de la guerre mondiale a été posée de nouveau par les discussions poursuivies en 1924 à Genève sur le problème des réparations et l'éventualité de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations. Sans insister sur les grands recueils publiés par le ministère allemand des Affaires étrangères, nous signalons un important article du Dr Friedrich THIMME sur le fameux télégramme de Guillaume II au président Kruger, en date du 3 janvier 1896 (*Europäische Gespräche*, n° de juin 1924); l'étude de M. H. KANNER sur la préparation de l'ultimatum autrichien à la Serbie, parue dans le *Journal des Débats* du 24 juillet 1924; la biographie de Sir Edward Goschen, ambassadeur anglais à Berlin au moment où la guerre éclata, publiée dans le *Times* du 21 mai 1924, avec une lettre complémentaire de Sir W. Steed dans le même journal, 22 mai 1924; les *Politische Dokumente*, dont l'amiral von Tirpitz prépare l'édition, et qui ont été analysés dans le *Times*, 24, 25, 28 et 29 octobre 1924; enfin, le *Livre bleu*, intitulé *Papers respecting negotiations of an Anglo-french pact*, qui concerne la période des relations franco-anglaises comprise entre l'accord du 5 septembre 1914, touchant l'engagement pris par les deux pays de ne pas signer de paix séparée, et les débats de la Chambre française à la date du 23 novembre 1923. — Nous signalons encore que la *Rassegna internazionale* de Rome a publié en supplément, dans une série nouvelle intitulée : « Cahiers internationaux », des *Recherches sur les responsabilités de la guerre*. Pages choisies [par G. DEMARTIAL, J. DUPIN, F. GOUTTENROIRE DE TOURY, L. GUÉTAUT, LAZARE, MONTGELAS, MOREL, NELSON], Roma, « Rassegna internazionale », 1924, in-8°, 284 p.; prix : 12 l.
G. BN.

Histoire de l'Église. — Les médiévistes, qui ont souvent besoin de se mettre rapidement au courant de questions de droit canonique et de liturgie, voire de théologie, seront heureux de trouver, dans le petit volume de M. TIXERONT : *l'Ordre et les ordinations, étude de théologie historique* (Paris, Lecoffre-Gabalda, 1925, in-12, VIII-273 p.; prix : 8 fr.), un exposé élémentaire et bref, mais précis et compétent, de la conception catholique du sacerdoce et de tout ce qui concerne les rites, les effets, les ministres, les sujets des ordinations. Ces notions pourront leur épargner bien des erreurs ou de fausses interprétations.
E. J.

— Right Rev. Cuthbert BUTLER. *Benedictine monachism* (Londres, Longmans, Green et C^{ie}, 1924, in-8°, x-424 p.; prix : 18 sh.). — Nouvelle édition qui est, quant au fond, une réimpression pure et simple de la première, parue en 1919 (cf. *Rev. histor.*, t. CXXXVI, p. 68). On y trouvera seulement en appendice quelques notes qui, d'une part, mettent la bibliographie au courant; d'autre part, répondent à quelques objections faites à l'auteur, souvent par ses confrères, notamment en ce qui concerne la place que tenait l'étude dans la règle de saint Benoît, le recrutement de l'ordre dans les tout premiers temps, l'esprit d'ascétisme dans l'ordre, les rapports entre la vie érémitique et la vie cénobitique dans la pensée de saint Benoît, le vœu de stabilité.

E. JORDAN.

— Sans prétendre, à proprement parler, faire œuvre originale, M. CRISTIANI a donné dans son livre : *le Bienheureux Pierre Canisius* (Paris, Lecoffre, 1925, in-12, 188 p.; prix : 4 fr.), d'après les travaux allemands et notamment ceux du P. Braunsberger, un résumé clair et intéressant de la carrière du célèbre jésuite.

E. J.

Antiquité. — E. G. HARDY, Principal of Jesus College, Oxford. *The Catilinarian Conspiracy in its context : A re-study of the evidence* (Oxford, Basil Blackwell, 1924, gr. in-8°, 115 p.; prix : 7 sh. 6 d.). — M. Hardy s'est proposé de déterminer le sens exact de la conjuration de Catilina, surtout le rôle et les plans de Crassus et de César, d'après les témoignages. S'imagine-t-il que ses nombreux prédécesseurs, qu'il passe d'ailleurs presque tous sous silence, tels que Mérimée, Drumann, John, Wirtz, Schwartz, Ferrero et surtout Boissier, n'ont pas utilisé ces témoignages? Son livre est une étude consciencieuse, mais il n'apporte guère de nouveau que des opinions et des hypothèses généralement très contestables. Le rôle de Cicéron nous paraît beaucoup trop réduit au profit de Crassus et de César. Il n'y a pas de preuve certaine de la complicité de ces deux personnages dans la première conjuration. M. Hardy reproche injustement à Salluste d'avoir antidaté la seconde conjuration en la faisant commencer à la campagne électorale de 64; c'est sans raison qu'il en met le début après l'échec de Catilina aux élections de 63. Elle a continué en réalité sans interruption depuis 64. Prétendre que César provoqua les révélations de Curius et de Fulvia à Cicéron, c'est une simple hypothèse fondée sur un texte très vague. L'atrocité des projets de Catilina n'est nullement invraisemblable. La lettre de Catilina à Lentulus se place beaucoup mieux après sa fuite de Rome qu'après la réunion chez Laeca. La quatrième *Catilinaire* ne paraît pas du tout avoir voulu détruire l'effet du discours de César. L'idée d'un rapprochement avec Pompée, par l'intermédiaire de son agent, le tribun Metellus Nepos, que M. Hardy prête alors à Crassus et à César, est peu vraisemblable : ils étaient plutôt inquiets du prochain retour de Pompée.

Ch. LÉCRIVAIN.

— M. P. CHARLESWORTH, Fellow and Lecturer of St. John's College. *Trade-Routes and Commerce of the Roman Empire* (Cambridge, University Press, 1924, in-8°, xx-288 p.; prix : 12 sh. 6 d.). — Livre de vulgarisation très résumé, mais clair et d'une lecture agréable. En douze chapitres, avec une introduction sur les sources anciennes, une bibliographie, une conclusion et des notes, M. Charlesworth décrit sommairement les ressources et les productions de tout genre, les routes et les ports des principales provinces romaines. La bibliographie, quoique complétée dans les notes, est encore très insuffisante. Elle oublie en particulier, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, les excellents articles : *Mercatura* de Huvelin, Cagnat et Besnier, *Via* de Besnier et Chapot, qui lui auraient fourni des bibliographies complètes, et de nombreux travaux récents, par exemple ceux de Thalamas sur la géographie d'Ératosthène, de Schulten et d'Albertini sur l'Espagne, de Párvan, de Rostovtzeff, de Pharnakowsky sur les colonies gréco-romaines du littoral de la mer Noire.
Ch. LÉCRIVAIN.

— B. MARQUE. *Identification des noms de lieu cités dans les « Commentaires sur la Guerre des Gaules »* (Tulle, s. d., 32 p., in-8°). — Après avoir donné quelques indications sur la méthode qui lui paraît la meilleure pour identifier les noms de lieu cités dans un texte antique, M. B. Marque identifie les *oppida* suivants mentionnés par César : Bibrax, Bratuspantium, Nemetocenna, Noviodunum, Ocelum, Vellaunodunum, Genabum, Gorgobina (qu'il lit Gordumna), Magetobriga, Mellodunum, Uxellodunum (qu'il orthographie Usercodunum). Quel que soit l'intérêt de l'étude linguistique appliquée à chaque nom en discussion, M. B. Marque est surtout dans le vrai quand il écrit : « Des fouilles scientifiquement conduites sont, en définitive, le moyen le plus sûr de lever tous les doutes. Le dernier mot reste, si l'on peut dire, à la pioche et au crible, quand il est possible de les employer. »
J. T.

— Ernest GRANGER. *La mythologie* (Paris, Hachette, l'« Encyclopédie par l'image », in-4°, 64 p.; prix : 2 fr. 50). — Ce n'est pas sans quelque surprise qu'on voit la mythologie grecque et romaine illustrée par tant d'images reproduisant les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture depuis l'antiquité jusqu'à nos jours (un tableau d'Ingres à côté d'une statuette de Tanagra); on dirait un musée où tous les styles seraient mêlés. Mais il faut se rappeler que la collection s'adresse au grand public et qu'on a toujours plaisir à revoir de belles images. Quant au texte, il donne un résumé rapide et intelligent des légendes qui ont inspiré tant de poètes et d'artistes depuis Homère.
Ch. B.

— Maurice BOUCHOR. *La vie profonde; pages choisies dans les plus belles œuvres poétiques. Antiquité judéo-chrétienne* (Paris, Delagrave, 1924, 1 vol. in-18, 176 p.; prix : 10 fr.). — Ce livre fait

partie d'un vaste ensemble, où le poète distingué des chants pour la jeunesse a résolu d'illustrer les vérités les plus nécessaires à la vie et à l'action par des textes empruntés aux chefs-d'œuvre de tous les âges. Six ou sept volumes sont prévus, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo. L'antiquité elle-même en comportera deux; le premier, sur l'*Antiquité judéo-chrétienne*, s'ouvre par une longue et savante étude sur les prophètes d'Israël (p. 7 à 87), « ce qu'il y a de plus beau, humainement et poétiquement, dans la vieille Bible » (p. 8), pour laquelle M. Bouchor a utilisé la magistrale traduction et les commentaires d'Edouard Reuss. A signaler, p. 27, d'intéressants développements sur l'esprit républicain chez les prophètes. — Le livre s'achève par un Entretien sur deux paraboles évangéliques (le Bon Samaritain et l'Enfant prodigue). — On ne saurait exprimer tout ce que ces pages, souvent touffues, recèlent à la fois d'idéalisme et d'érudition.

Roger LÉVY.

France. — M^{me} REYNÈS-MONLAUR. *Sainte Geneviève* (Paris, Plon, 1924, in-12, vi-252 p.; prix : 7 fr. 50). — Cet opusculé introduit un peu dans l'histoire les procédés littéraires du roman; il est écrit dans un style qui est le pendant, en littérature, de « l'art de Saint-Sulpice »; le genre admis, la lecture n'en est pas dépourvue d'agrément, mais il n'a aucun titre à être signalé aux historiens. E. J.

— Sans attendre que le tome XXXVI de l'*Histoire littéraire de la France* soit terminé, l'Académie des inscriptions a distribué le premier fascicule, qui continue le xiv^e siècle. On y trouvera des notices sur Jacques de Longuyon, auteur des « Vœux du paon », et ses imitateurs, parmi lesquels figure l'auteur des « Vœux du héron », poème qui met en scène, comme on sait, Robert d'Artois et Édouard III au début de la guerre de Cent ans; Jean de Le Mote, auteur d'un « Regret de Guillaume, le conte de Haynnau », qui est dédié à la fille de ce comte, Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre, 1339; un anonyme, auteur de formulaires de l'abbaye du Bec, intéressants notamment pour la procédure suivie lors de l'élection des abbés; l'épiciier anonyme de Troyes, auteur du « Contrefait de Renart », si intéressant pour l'histoire des mœurs au temps des fils de Philippe le Bel; Raoul Renaud, dit le Breton, proviseur de Sorbonne; Bernard de La Tour, frère mineur, provincial d'Aquitaine, archevêque de Salerne et enfin cardinal, 1323, mort dix ans plus tard; Dominique Grima, de Toulouse, frère prêcheur, qui fut associé à Bernard Gui comme inquisiteur de Toulouse en 1320, devint évêque de Pamiers, 1326, et mourut en 1347; Armand de Belvézer, frère prêcheur, mort vers 1333. Plus encore que les ouvrages théologiques de ces moines, ce qui intéresse les historiens, c'est le rôle considérable qu'ils ont joué dans les négociations entre la cour de Rome et la France.

— R. GÉNESTAL. *Plaids de la sergenterie de Mortemer, 1320-1321* (Caen, Jouan et Bigot, 1924, xxxii-87 p.; « Bibliothèque d'histoire du droit

normand », publ. par la Soc. d'hist. du droit normand, 1^{re} série, textes, t. V). — M. Génestal publie sous ce titre un rouleau judiciaire appartenant à M. Ed. Lecorbeiller, qui en a signalé l'existence en 1920 dans la *Revue catholique de Normandie*. Le vicomte de Neufchâtel, au bailliage de Caux, tenait ses plaids à Neufchâtel pour chacune des trois sergenteries de sa vicomté qui appartenaient à la justice royale; Mortemer était la plus considérable des trois, et les procès étaient nombreux. Le texte donné par M. Génestal a de l'importance pour le droit normand, et c'est le plus ancien de ce genre qu'on connaisse pour la Normandie, probablement même pour la France. Le savant éditeur en a extrait la substance historique et juridique dans une introduction. Notons que les « sages » qui entouraient le vicomte et rendaient la sentence n'étaient pas seulement des hommes de loi, mais aussi des notables de la région, venus à Neufchâtel pour des affaires qui les intéressaient. Ils n'opinaient pas dans les procès mêmes où ils étaient parties, mais, pour les autres, le vicomte les prenait volontiers dans son conseil. Voilà une remarque qui porte assez loin et une preuve de plus de la difficulté où l'on était de réunir des notables en assemblée régionale, pour quelque affaire que ce fût; on s'arrangeait comme on pouvait. P.-D.

— *Documents relatifs au Grand Schisme. T. I : Suppliques de Clément VII (1378-1379)*. Textes et analyses publiés par Karl HANQUET (Paris, Champion, 1924, 692 p.; « *Analecta Vaticano-Belgica* », vol. VIII). — Sous ce titre, M. Karl Hanquet, professeur à l'Université de Liège, publie, d'après neuf registres du Vatican, 2,513 suppliques adressées à Clément VII ou actes de ce pape, *motu proprio* ou autres, répondant à des suppliques et relatifs aux anciens diocèses de Cambrai, Liège, Théroutanne et Tournai. Sur ces 2,513 documents, il y en a plus de 2,300 qui se rapportent au mois de novembre 1378, époque à laquelle le pape choisi par Charles V arriva à Avignon; ce fut la « foire des faveurs ». Dans une courte introduction, l'éditeur donne, par des faits précis, une idée de l'énorme désarroi causé dans ces quatre diocèses par le schisme. P.-D.

— K.-J. RIEMENS. *Étude sur le texte français du Livre des mestiers. livre scolaire français-flamand du XIV^e siècle* (Paris, 1924, 117 p.). — Cette brochure est un supplément à la thèse que M. Riemens, élève de MM. Salverda de Grave et Gustave Cohen et professeur au lycée classique d'Amsterdam, a soutenue en Sorbonne sur l'histoire de l'enseignement du français en Hollande du XVI^e au XIX^e siècle. L'auteur étudie, au point de vue philologique, un curieux manuel, où les mots français, avec leurs équivalents néerlandais, sont groupés d'après une méthode logique, qui ressemble fort à la méthode observée dans nos manuels actuels de langues vivantes. P.-D.

— Paul THOMAS. *Une source nouvelle pour l'histoire administrative de la Flandre. Le registre de Guillaume d'Auxonne, chan-*

celier de Louis de Nevers, comte de Flandre (Lille, Tallandier; « Revue du Nord », t. X, 1924). — Le prétendu cartulaire conservé sous la cote B 1569 aux archives départementales du Nord est, M. Paul Thomas le démontre, une sorte de répertoire, de carnet de notes constitué par le chancelier Guillaume d'Auxonne; commencé avant 1330, il a été employé jusqu'en 1337. Il fournit des précisions que nous n'avions pas sur diverses questions administratives et financières et prouve que « la révolte de Jacques Artevelde s'explique autant par le gaspillage financier d'un prince imprévoyant que par des causes de politique extérieure ». P.-D.

— Richard A. NEWHALL. *The English Conquest of Normandy, 1416-1424. A study in fifteenth century warfare* (New Haven, Yale University Press; Oxford, University Press, 1924, 367 p.; prix : 4 dollars). — Les savants américains et anglais nous donnent de précieuses études d'histoire normande. Après M. Haskins, après M. Powicke, voici M. R. A. Newhall, professeur adjoint à l'Université Yale, qui nous apporte un excellent livre sur la conquête de la Normandie par Henri V et le duc de Bedford. Les opérations militaires, l'organisation des troupes, des subsistances, du matériel de guerre, l'administration financière sont décrites dans leur ensemble, pour la première fois, par un homme qui a fait lui-même la guerre sur les confins de la Picardie et de la Normandie et qui a passé plusieurs années à fouiller les archives françaises et anglaises. Il nous montre l'avènement d'une véritable stratégie, succédant aux campagnes empiriques d'Édouard III, qui n'aboutissaient qu'à des dévastations inutiles. Les Anglais établissent de fortes positions, aussi loin que possible vers l'intérieur du pays, dans la direction de l'armée ennemie, et derrière cette ligne ils conquièrent une région donnée, en réduisant par blocus les villes et les châteaux. Ils arrivent à leurs fins (on le savait déjà) avec de très faibles contingents militaires et sans avoir besoin de demander au Parlement de lourds sacrifices; les impôts français, qu'ils lèvent en Normandie, constituent, au moins au début, le plus clair de leurs ressources. — On ne chicanera pas M. R. A. Newhall au sujet de tel ou tel mémoire de Société savante qu'il n'a pas utilisé; mais comment se fait-il qu'il ne cite pas une fois l'important ouvrage de J. H. Wylie : *Reign of Henry the fifth (1413-1415)*? Dans le tome II, édité en 1919 après la mort de l'auteur par les soins de deux de ses amis, M. Newhall aurait trouvé l'histoire de la bataille d'Azincourt et celle du siège de Harfleur, qu'il a traitée lui-même. P.-D.

— John S. C. BRIDGE. *A History of France from the death of Louis XI. Vol. II : Reign of Charles VIII, 1493-1498* (Oxford, Clarendon Press, 1924, 356 p.; prix : 16 sh.). — Nous avons signalé les mérites et les défauts de l'œuvre de M. Bridge. Son second volume, comme le premier, est en général bien au courant, et l'on y trouvera un exposé clair et impartial, rempli de citations intéressantes. Mais il

ne s'agit que de l'expédition de Charles VIII en Italie. Qu'est devenu le royaume sous la nouvelle régence de Pierre de Beaujeu? Comment et pourquoi le duc de Bourbon a-t-il osé refuser des subsides au roi? Nous ne le voyons pas. M. Bridge, qui s'intéresse surtout aux guerres et à la diplomatie, a complètement négligé l'histoire intérieure de la France pendant cette période. Le volume est soigneusement présenté, bien entendu, comme toutes les admirables publications de la Clarendon Press, et accompagné de tables, de plans, d'appendices. Une note est consacrée « au mal de Naples ». Les Italiens l'ont-ils communiqué aux Français ou l'ont-ils reçu d'eux? L'auteur n'ose trancher cette querelle de priorité. A vrai dire, la question ne doit même pas être posée, attendu que l'on constate des cas de syphilis en Occident bien avant les guerres d'Italie. Seulement le fléau a pris une extension terrible à la fin du xv^e siècle, par suite de la formation de vastes armées, des contagions que les déplacements des foules humaines produisent et de la démoralisation qu'amènent les grandes guerres. Dès 1472, Charles de France, frère de Louis XI, était mort de ce mal; les textes réunis par M. Stein le démontrent. Au Congrès des Sociétés savantes de 1905 (section des sciences), M. F. Buret a produit des documents du $xiii^e$ siècle relatifs à la syphilis. Cipolla, que cite M. Bridge, mentionne un cas en Italie, antérieur de quelques années à l'expédition de Charles VIII. Aussi bien, une maladie microbienne ne peut pas apparaître tout à coup, comme le peut à la rigueur une forme nouvelle de maladie nerveuse. Si je ne m'abuse, on a trouvé des traces de nécrose syphilitique sur des ossements préhistoriques. P.-D.

— Mathieu-Maxime GORCE. *Saint Vincent Ferrier, 1350-1419* (Paris, Plon, 1924, 3 e édition, 303 p.; prix : 12 fr.). — La nouvelle biographie de Vincent Ferrier que nous présente M. Gorce a eu du succès auprès du grand public et pourra, avec certaines précautions, être utilisée par les historiens. Elle a pour sources les documents réunis par le Père Fages, mort en 1915 après avoir passé sa vie à refaire les étapes des voyages du célèbre dominicain. Écrite avec verve, elle contient des citations fort intéressantes, notamment le texte d'une lettre des jurés d'Orihuela (Murcie) sur la prodigieuse influence morale que Vincent exerçait — au moins momentanément. M. Gorce ne pense pas que l'ascendant de l'infatigable apôtre fût uniquement fondé sur son éloquence entraînant et son enthousiasme. Il assure que Vincent faisait des miracles et avait le don prophétique. Mais il nous dit aussi qu'il avait le don des langues, et sur ce point il nous fournit tous les faits et les textes nécessaires pour une explication rationnaliste bien simple. Vincent a prêché en Italie, dans le sud-est de la France et sur les bords de la Loire; or, nous dit très bien M. Gorce, les dialectes de ces régions, au xv^e siècle, se rapprochaient encore bien plus qu'aujourd'hui de la langue catalane et valencienne; ajoutez que Vincent avait terminé ses études à l'Université de Toulouse, séjourné quatre ans à Avignon et presque autant en Italie. Un licencié

breton, dont M. Gorce rapporte le témoignage, raconte qu'en Bretagne les auditeurs ne comprenaient pas ce que disait l'illustre prédicateur, mais étaient séduits par la douceur du discours et une mimique expressive. M. Gorce veut que ces « réticences » n'aient aucun intérêt. Soit. — Sur le rôle politique de Vincent, l'auteur ajoute quelques détails à ce que nous savions déjà. En France, le pieux Espagnol n'eut de relations qu'avec ceux qui travaillaient au démembrement du royaume, le duc de Bretagne, le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre Henri V; c'est sur eux qu'il fondait ses espoirs de pacification. M. Gorce conclut qu'il a été « l'un des personnages providentiels qui ont le plus efficacement contribué à protéger l'existence nationale » et le rapproche (p. 268) de Jeanne d'Arc! « La cause française, à cette époque, la plupart des Français éminents se demandaient où elle était », dit M. Gorce. Erreur; Jeanne d'Arc vit distinctement où elle était : de l'autre côté.

P.-D.

— Philippe de COMMYNES. *Mémoires*, édités par J. CALMETTE et G. DURVILLE. T. I : 1464-1474 (Paris, Champion, 1924, 257 p.; prix : 15 fr.; « Classiques de l'histoire de France au moyen âge »). — L'édition de Comynnes, entreprise par M. Calmette, rendra d'éminents services, d'abord parce que les éditions de M^{lle} Dupont, de Chantelauze et de B. de Mandrot sont épuisées, ensuite parce que, pour les six premiers livres, celle-ci reproduit un bon manuscrit conservé au musée Dobrée, à Nantes, et qui était inédit. Les notes, moins copieuses que celles de B. de Mandrot, ont surtout pour but de faciliter la lecture du texte; enfin il est inutile d'ajouter que M. Calmette avait toute la compétence nécessaire pour interpréter et commenter Comynnes. L'édition sera complète en trois volumes.

P.-D.

— Abbé A. DUSSERT. *Les États du Dauphiné de la guerre de Cent ans aux guerres de religion, 1457-1559* (Grenoble, impr. Brunot, 1923, 355 p.). — M. Dussert a entrepris une histoire des États du Dauphiné, depuis les origines jusqu'à la suspension des États en 1628, en trois volumes. L'évolution d'une assemblée des trois États, dans un pays annexé en des conditions très spéciales et fort jaloux de son autonomie, ne peut manquer d'offrir un intérêt capital pour l'histoire de la province; le dessein poursuivi avec persévérance et succès par M. Dussert a d'autant plus d'importance que l'histoire du Dauphiné a été gâchée par Chorier. Le second volume¹, que M. Dussert nous présente aujourd'hui, traite de l'histoire des États de 1457 à 1559. Il abonde en détails nouveaux sur l'administration monarchique, en même temps que sur les rapports de la royauté avec le Dauphiné. De Charles VII à François I^{er}, le pendule oscille; selon le tempérament des rois et leurs conseillers, les privilèges de la province sont respectés, violés, rétablis. A partir du règne de François I^{er}, les Dauphinois doivent décidément se résigner à subir la destinée commune

1. Voir le compte-rendu du premier dans la *Rev. histor.* de mars-avril 1916.

à tous les sujets du roi; mais l'augmentation incessante des impôts les exaspère et fait éclater le « procès des tailles », qui divise les trois ordres, affaiblit ce qui leur restait encore de pouvoir de résistance et finira par motiver la suspension des États en 1628. — L'exposé de M. Dussert est le fruit d'un long travail de dépouillements d'archives et est présenté avec méthode et clarté. Il est précédé d'un résumé et d'une table analytique qui permettra au lecteur de retrouver facilement les détails relatifs au fonctionnement des États. P.-D.

— Dr Leonie VAN NIEROP. *Stukken betreffende de nijverheid der Réfugiés te Amsterdam* (405 p.; extrait de l'*Economisch-historisch Jaarboek*, 1921 et 1923). — Cette très importante publication intéresse à la fois l'histoire de la révocation de l'Édit de Nantes et l'histoire économique. Elle montre que, dès 1681, les protestants français trouvèrent un refuge assuré dans les villes de Hollande. Les magistrats de ces villes leur donnent de l'argent, des locaux pour exercer leur industrie, leur concèdent des exemptions d'impôts. Ainsi, dès 1682, le conseil de la ville d'Amsterdam accorde au sieur Pierre Bayle une maison « propre à l'établissement de quarante métiers », le prêt de quarante lits, 400 florins pour l'entretien des ouvriers; c'était une importante manufacture que fondait ce réfugié. M^{lle} van Nierop publie aussi un très instructif « dénombrement » des protestants réfugiés à Amsterdam de 1681 à 1684; on voit que ce sont des artisans de toutes sortes de métiers qui se sont établis dans cette ville : drapiers, fabricants de soie, chapeliers, passementiers, horlogers, etc.; on compte cinq cents chefs de famille, en tout environ deux mille personnes. Après la révocation, il y eut un nouvel afflux de réfugiés. Ce furent surtout des manufactures de soie et des chapelleries que fondèrent les protestants réfugiés. Mais, contrairement à ce que l'on a souvent affirmé, la plupart de ces entreprises ne tardèrent pas à périr, et elles auraient disparu plus rapidement encore sans les encouragements et secours qui leur furent prodigués par les autorités. En ce qui concerne les manufactures de soie, elles eurent du mal à lutter contre la concurrence que leur faisait l'industrie lyonnaise; tel est le cas notamment de la « fabrique des taffetas »; un mémoire de 1690 se plaint de la grande quantité des taffetas d'origine française qui pénètrent en fraude dans diverses villes de Hollande. — On ne peut donc dire que l'industrie hollandaise ait été redevable de son développement aux réfugiés français. C'est surtout au point de vue intellectuel que l'émigration en Hollande a eu une grande influence, moins sur la civilisation hollandaise que sur l'évolution de la pensée française. Dans le dénombrement de 1684, on cite des chirurgiens, des ministres de l'Évangile, le comte de Saint-Paul, « général d'armée », le sieur Jacques de l'Étang, « fameux architecte et ingénieur ». L'auteur avait publié déjà, en 1916, dans l'*Economist*, un intéressant article sur la question des réfugiés français. H. SÉE.

— Abbé DEDIEU. *Histoire politique des protestants français, 1715-1794* (Paris, Gabalda, 2 vol. in-12, 1925; prix : 15 fr.). — Dans ces deux volumes, M. l'abbé Dedieu poursuit une enquête qu'il avait menée déjà (voir *Rev. histor.*, t. CXLVII, p. 79, et CXLVIII, p. 155) pour les années 1685-1715. Il y présente une histoire générale de la politique suivie sous Louis XV et sous Louis XVI à l'égard des nouveaux convertis. L'ouvrage est établi presque entièrement sur des pièces conservées aux Archives nationales (série TT et registres du secrétariat) qui, avant lui, n'avaient pas été méthodiquement dépouillées. Une bibliographie complète renvoie aux publications antérieures relatives à cette période de notre histoire religieuse. Il y aurait beaucoup à dire sur la valeur des rapports utilisés par l'auteur; ils sont souvent d'une exagération qu'il a dû constater lui-même, et ils devraient être constamment vérifiés par d'autres sources; mais ce serait un trop long travail pour trouver place ici. Disons seulement que l'ouvrage est indispensable pour connaître l'opinion que la cour, les officiers du roi et le clergé ont eue du protestantisme au XVIII^e siècle.

Ch. BOST.

— NAVEREAU (A.). *Le logement et les ustensiles des gens de guerre de 1439 à 1789* (Poitiers, Société française d'imprimerie, 1924, in-8°, ix-232 p.; prix : 15 fr.). — Les études sur les institutions militaires en France sont encore rares pour la période de la monarchie absolue, en particulier pour le XVII^e siècle. M. le lieutenant Navereau s'est efforcé de combler ces lacunes sur un point spécial. Mais si, avant lui, H. Thomas, traitant à peu près le même sujet, avait pris comme point de départ le V^e siècle, il s'est borné sagement à n'étudier que l'époque moderne. On peut même dire qu'il s'est surtout occupé du logement et de l'ustensile des gens de guerre pendant les deux derniers siècles de la monarchie absolue; il ne pouvait agir autrement, puisque les pièces officielles n'abondent pas avant 1610.

La bibliographie, insérée au début de l'ouvrage, prouve l'effort consciencieux de l'auteur et son souci réel de lire les documents d'archives. Je le chicanerai sur la façon dont il énumère les correspondances et les mémoires, indiquant en tête tantôt l'auteur, tantôt l'éditeur, — et aussi parce que, dans la liste des livres, il aurait pu, sans préjudice aucun, supprimer un certain nombre d'histoires militaires dont l'inutilité est aujourd'hui démontrée.

Les divisions adoptées par M. Navereau l'ont fatalement entraîné à de nombreuses répétitions, qui engendrent quelque monotonie dans son récit. De plus, pour expliquer l'inobservation si fréquente des règlements, quelques idées générales étaient nécessaires. Ne fallait-il pas insister surtout sur la faiblesse de l'autorité monarchique, sur le dédain de l'aristocratie militaire pour le secrétaire d'État de la Guerre et ses agents, qui sont des civils, enfin et particulièrement sur l'irrégularité des paiements de la solde? Quand le roi devient incontestablement le maître et quand les soldats sont payés, la discipline s'im-

pose et elle est respectée. Bien différentes sont les troupes de 1636 et celles de 1661.

M. Navereau croit, avec Dareste de La Chavanne, que les plus grands progrès militaires ont été réalisés sous Louis XIII. Ce ne peut être de 1630 à 1636 avec Abel Servien qui, s'il eut le titre de secrétaire d'État de la Guerre, n'en exerça nullement les fonctions. Cela ne pourrait donc être qu'avec Sublet de Noyers (1636-1643); mais, en l'absence de toute étude publiée sur cet administrateur (il n'y a qu'une thèse soutenue à l'École des chartes par M. Charles Schmidt en 1897 et dont un chapitre seul a paru dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. II), il est imprudent de procéder par affirmations catégoriques.

Ces réserves ne sont pas pour diminuer la valeur de ce travail. Le dépouillement méthodique des ordonnances, le souci de les expliquer avec clarté et précision, d'en déterminer les difficultés d'application et les conséquences, tout cela fait de cette thèse un bon instrument de travail. On aura profit à la consulter.

Louis ANDRÉ.

— Émile MAGNE. *Bibliographie générale des œuvres de Scarron. Documents inédits* (Paris, Leclerc, 1924, in-8°, 302 p., 3 pl., 10 fac-similés, index). — M. Magne complète par ce véritable monument ses travaux sur le cul-de-jatte. 441 numéros, qu'il a fallu rechercher dans les bibliothèques les plus variées de la France et de l'étranger, les tomes d'une même édition se trouvant souvent dispersés. Traductions, suites, etc. Appendice sur Scarron et sa famille. H. Ha.

— Les tomes XXXV et XXXVI des *Mémoires de Saint-Simon* édités par A. DE BOISLISLE, avec la collaboration de L. LECESTRE et de J. DE BOISLISLE (Paris, Hachette, 1923, in-8°; de la collection *les Grands Écrivains français*; prix : 30 fr. le vol.), occupent toute l'année 1718. Le tome XXXV traite surtout de la politique d'Albéroni. Les éditeurs rappellent qu'il n'est pas autre chose qu'un résumé des *Mémoires* de Torcy, quand il n'en est pas « la copie presque textuelle ». Ils ont donc cru devoir (et à juste titre) réduire au minimum l'annotation de « cette fastidieuse et trop longue digression ». Ils ont utilisé l'*Histoire de la Régence* de Dom H. Leclercq. Aux appendices, ils donnent des extraits de la correspondance de Dubois, extraits jadis préparés par Chéruel. — Dans le tome XXXV, on trouvera l'histoire du lit de justice du 26 août. Les éditeurs donnent (p. 215) un plan de cette assemblée et, à la p. 328, une reproduction phototypique de ce plan tel qu'il existe dans le manuscrit. Il y a, comme toujours, des additions à Dangeau, des appendices et une table alphabétique. — Le tome XXXVI (1924) contient la fin de 1718 et la plus grande partie de 1719, la conspiration de Cellamare, la constitution de la Banque royale. Plus intéressant que le texte même des *Mémoires* est celui des *Additions* à Dangeau, par exemple les pages sanglantes sur la duchesse de Berry. C'est là qu'on voit, suivant l'expression aujourd'hui à la mode, « l'en-

vers du grand siècle ». Il est vrai que Saint-Simon a beaucoup d'imagination, comme le prouve l'anecdote macabre de Pecoil, dont les savants éditeurs, MM. L. Lecestre et J. de Boislisle, ne laissent pas subsister une ligne. Aux documents, pièces sur Cellamare, et correspondance inédite de M^{me} de Maintenon au lendemain de la mort de son royal époux.

H. HA.

— LÉON LECESTRE. *Chamillart et les Mémoires du marquis de Sourches* (Paris, 1924; extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*). — Dans une communication récente à l'Académie des sciences morales et politiques, un érudit, M. l'abbé Langlois, avait cru pouvoir établir que les *Mémoires* attribués jusqu'ici au marquis de Sourches étaient en réalité du ministre Chamillart. M. Léon Lecestre, qui l'avait mis en garde contre une conclusion un peu hâtive, sans parvenir à le convaincre, réfute ici la thèse de M. l'abbé Langlois, et il faut avouer que ses arguments ne laissent guère place au doute. M. l'abbé Langlois avait surtout fait état de l'insertion dans les *Mémoires* de lettres reçues par Chamillart et dont pourtant l'auteur des *Mémoires* indique qu'elles lui avaient été adressées à lui-même. M. Lecestre fait remarquer que, sur plus de deux cents lettres insérées, il n'y en a que douze qui soient accompagnées de cette indication et six seulement qui soient datées de l'une des années pendant lesquelles Chamillart fut ministre; il prouve en même temps par des exemples précis qu'à cette époque les généraux avaient coutume d'adresser des relations des événements militaires à leurs amis en même temps qu'au ministre, ce qui enlève toute force convaincante à l'argument de M. l'abbé Langlois. Mais surtout M. Lecestre cite un grand nombre de passages des *Mémoires* qui ne peuvent être de Chamillart et il établit que tout le tome I du manuscrit est écrit de la main du marquis de Sourches. Les historiens attendront la réponse de M. l'abbé Langlois; mais il semble bien difficile qu'elle détruise l'argumentation de M. Lecestre¹.

G. PAGÈS.

— MAURICE MONTIGNY. *Guillemette de Rosnyvinen de Piré* (Paris, Champion, 1923, in-8°, 116 p.). — Sous ce titre, c'est en réalité toute l'histoire d'une famille de vieille noblesse bretonne — les Rosnyvinen — que nous raconte M. Maurice Montigny, à propos de Guillemette de Rosnyvinen de Piré, dont nous admirons, à la première page, le joli portrait par Carle Vanloo. Il nous raconte cette histoire avec esprit — et force digressions — pour un public que rebutterait la sévérité des pures méthodes historiques. De belles photographures, hors texte, ajoutent leur agrément à celui du récit. G. P.

— *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du com-*

1. Dans la séance de l'Académie des sciences morales et politiques du 31 janvier 1924, M. Lacour-Gayet a présenté des observations analogues à celles de M. Pagès contre la thèse de M. l'abbé Langlois.

merce et de l'industrie en France, publiés sous la direction de Julien HAYEM, 8^e série (Paris, Hachette, 1 vol. in-8°, 360 p.; prix : 12 fr.). — Ce nouveau volume contient d'importantes études, sans compter l'intéressant mémoire de M. Paul-M. BONDOIS sur le Commerce des beurres et œufs, dont nous avons déjà rendu compte (*Rev. histor.*, t. CXLVII, p. 113). — C'est d'abord le travail de M. Julien HAYEM sur la Draperie à Romorantin, fortement documenté et très instructif. L'auteur montre d'abord comment Colbert s'est appliqué à réorganiser cette fabrication, à la plier à une stricte réglementation. Cependant, la draperie de Romorantin ne livra, en général, au XVIII^e siècle, comme au XVII^e, que des produits assez médiocres, des draps assez grossiers qui servaient surtout à l'habillement des troupes. Les fabricants, qui étaient au nombre d'une centaine pendant la première partie du XVIII^e siècle, faisaient travailler plusieurs milliers d'ouvriers; mais eux-mêmes tombèrent de plus en plus sous la dépendance économique des drapiers-drapants. La décadence de la « manufacture » de Romorantin s'est encore accentuée à la veille de la Révolution; mais, sous le Premier Empire, il y aura un relèvement de la fabrique solognote, qui deviendra vraiment prospère sous la troisième République. — Une petite étude de M. P.-M. BONDOIS (*Une malfaçon dans l'industrie tinctoriale, 1687-1688*) montre que l'étroite réglementation industrielle n'empêchait pas de graves malfaçons. — M. L. GUENEAU, sous ce titre : *l'Usage industriel de la houille*, publie le mémoire sur la fonte des métaux au coke, que Jars présenta à l'Académie des sciences en 1770. Ce sera un complément à l'étude que Ch. Ballot a consacrée à cette question dans son *Introduction du machinisme dans l'industrie française*. — Enfin, M. GUITTARD nous donne des renseignements fort intéressants sur *l'Élève en pharmacie sous l'ancien régime*, sur les conditions de l'apprentissage chez les apothicaires, apprentissage fort long et pénible. Les futurs apothicaires recevaient donc une sérieuse éducation pratique, mais leurs études théoriques laissaient fort à désirer, et c'est seulement au cours du XIX^e siècle que celles-ci deviendront vraiment obligatoires. Les garçons apothicaires étaient peu nombreux; c'étaient les apprentis qui remplissaient généralement cet office, et ils restaient le plus souvent chez leur maître deux ou trois ans après la fin de leur apprentissage.

H. S.

— Roger ANDRÉ. *L'occupation de la France par les Alliés en 1815, juillet-novembre* (Paris, E. de Boccard, 1924, 1 vol. in-8°, xiv-181 p.; prix : 15 fr.). — Cette thèse de doctorat en droit dépasse le cadre de l'analyse juridique et intéressera les historiens. Pourquoi l'invasion de 1815 (au rebours de celle de 1814, qui s'est déroulée suivant les coutumes ordinaires de la guerre) a-t-elle, au contraire, pris un caractère très particulier et vraiment exceptionnel, celui de l'arbitraire et de la réquisition? Ce sont de véritables maîtres qui l'imposent aux autorités locales depuis le lendemain de la défaite de Waterloo

(18 juin) jusqu'à la rédaction du traité définitif (20 novembre). Pourtant, au début, Wellington (p. 6), Schwartzberg (p. 7), dont, pour plus de sûreté, Metternich avait lui-même rédigé d'avance les proclamations, Barclay de Tolly, le baron de Frimont avaient distingué avec soin entre Napoléon et la France, et congrûment rappelé à leurs troupes qu'elles pénétraient sur le territoire d'un souverain allié. En dépit de ces affirmations renouvelées du ton le plus amical, la méthode fut celle de l'occupation de vengeance. M. Roger André se l'explique par la volonté d'humilier les Français, très vive chez la plupart des peuples, et par la mentalité de ces véritables armées de métier qu'appointait l'Angleterre, toutes prêtes à glisser au pillage, ardemment désireuses de s'enrichir. En réalité, ce fut un déchainement d'appétits, et les passions se débridèrent. Cette étude est conduite avec un soin minutieux. Toutes les sources ont été dûment utilisées, dans trois dépôts d'archives (où l'auteur avait le meilleur des guides), dans les textes contemporains et dans les ouvrages ultérieurs. Une carte excellente de l'occupation (p. 57), une analyse précise des charges qui ont incombé à la France par le fait de l'occupation des deux tiers de son territoire, soixante-deux départements (p. 152 à 162), d'utiles appendices ajoutent encore au mérite de cet essai excellent.

Roger LÉVY.

— Théodore JOUFFROY. *Le Cahier vert. Comment les dogmes finissent. Lettres inédites*, publiés par Pierre POUX (Paris, les Presses françaises, 1924, in-8°, C-121 p., 1 portrait; « Bibliothèque romantique », publiée sous la direction de Henri Girard). — L'ouvrage que M. P. Poux a consacré à son compatriote franc-comtois Théodore Jouffroy a le mérite de révéler des œuvres inédites de qualité rare : tout d'abord, et surtout, le « Cahier vert », recueil de pensées ingénieuses, souvent spirituelles, parfois profondes, sur les sujets les plus divers, que la petite-fille de Jouffroy, M^{lle} Régine Rerret, a déposé en 1921 à la bibliothèque municipale de Besançon entre les mains de M. Gazier; puis une correspondance importante adressée par le philosophe à Charles Weiss, conservateur de cette bibliothèque entre 1822 et 1842, dont M. Poux a détaché quelques lettres suggestives. Ces deux documents, extrêmement vivants, nous font mieux connaître la personnalité de Jouffroy que ses « Cours » et ses « Mélanges philosophiques ». A leur publication, M. Poux a joint la réimpression du célèbre article intitulé « Comment les dogmes finissent ». Admirateur de Sainte-Beuve, qui mieux qu'aucun critique a su retrouver l'individu dans les œuvres, il a essayé de faire revivre chez Jouffroy l'homme, beaucoup plus intéressant que sa production philosophique. Il y a réussi. Jouffroy apparaît doué d'une intelligence très compréhensive, curieux de philosophie et d'esthétique, mais aussi de politique, de géographie, même de régionalisme et d'histoire locale, capable d'évoluer sans se mettre en contradiction avec lui-même, très sensible aussi — et M. Poux a tracé en quelques pages délicates son

roman, qui fait songer à *Dominique*. Écrite avec une élégante sobriété, cette introduction montre par l'exemple qu'un éditeur de documents nouveaux ne doit pas se croire en règle avec ses lecteurs lorsqu'il leur a raconté, en quelques pages hâtives, les circonstances matérielles de ses trouvailles.

Robert LATOUCHE.

— Alfred PEREIRE. *Le Journal des Débats, 1814-1914* (Paris, Champion, 1924, gr. in-8°, 258 p.; prix : 50 fr.). — Cette belle publication, illustrée de portraits et de fac-similés, admirablement exécutés par M. André Marty, sera précieuse pour l'histoire de la presse et utile pour l'histoire politique du XIX^e siècle. M. Alfred Pereire a su y faire revivre, avec la discrétion et la légèreté de touche traditionnelles dans ce journal essentiellement académique, non seulement les figures des principaux collaborateurs (groupés à la fin du volume en listes complètes), mais la vie même du grand organe libéral. C'est à cet égard surtout que son ouvrage est nouveau et complète heureusement le *Livre du centenaire* publié naguère par Paul Desjardins.

Raymond GUYOT.

— Nous ne pouvons qu'annoncer sommairement quelques œuvres de propagande dont l'historien ne retiendra pas grand'chose. Ce sont d'abord deux brochures de M. Maurice CHARNY : *le Pêril jésuite. Enquête sur l'activité de la Compagnie de Jésus depuis l'armistice* (Paris, éditions du « Rappel », 1923, in-16, 161 p.; prix : 3 fr.), et *l'Offensive cléricale* (même éditeur, 1924, in-16, 205 p.; prix : 3 fr.). Elles font partie d'une « collection anticléricale » et appartiennent au domaine exclusif de la polémique. La seconde semble même être la réimpression d'articles écrits dans un journal. On pourra les consulter à ce titre pour l'histoire des conflits politiques d'après guerre. — M. MARCELET DE MULSON a fait paraître, sous le titre : *la Famille Millerand de Roche* (Saint-Dizier, impr. Brulhiard, 1923, in-4°, 52 p., portr.; prix : 10 fr.), ce qu'il appelle une « étude monographique à vue d'archives » (sic); c'est une généalogie élogieuse de M. Alexandre Millerand, précédée d'un sonnet où nous lisons cette invocation :

O puissante valeur d'un honnête lignage,
Vertus d'un noble sang transmises d'âge en âge,
Vous revivez en ce rejeton glorieux !

L'auteur a oublié quelques détails, notamment d'indiquer la profession des parents et grands-parents de l'ancien président de la République. — Enfin la question de l'enseignement national est traitée en termes très généraux (et peu corrects), d'un point de vue à peu près exclusivement politique, par M. Charles LAMBERT, dans *l'École unique*. Préface de M. Edouard HERRIOT (Lyon, Noirclerc et Fénétrier, 1923, in-16, 34 p.; prix : 1 fr.).

R. G.

— Marcel POËTE. *Paris, la vie et son cadre : au jardin des Tuileries* (Paris, Aug. Picard, 1924, in-8°, 25 p.; prix : 35 fr.). — Le jar-

din des Tuileries fut d'abord conçu pour rendre agréable la demeure que Catherine de Médicis fit commencer en 1564, non loin du Louvre, mais avec beaucoup d'espace, d'air et de soleil; après que cette demeure eut pris les proportions d'un château digne des Valois, il en devint un des ornements, dont nos rois aimaient à faire les honneurs aux nobles étrangers qu'ils recevaient dans leur capitale. Quand la royauté eut déserté Paris pour Versailles, le jardin, séparé du château par une rue, devint rapidement le rendez-vous du beau monde parisien. Il garda cet aspect jusqu'à la Révolution française. Pour décrire la vie qui s'étala dans ce cadre si vanté par les étrangers, si goûté surtout des Parisiens, M. Poète a mis joliment à contribution les nombreux écrivains qui en ont parlé, en vers ou en prose, depuis Ronsard. Passé maître dans cet enseignement nouveau qu'on appelle « l'urbanisme », il sait être en même temps un peintre avisé et amusé des mœurs de l'ancien régime.

Ch. B.

— Dans la collection « l'Encyclopédie par l'image » (Hachette; prix de chaque livraison : 2 fr. 50) ont paru deux jolis volumes sur *Molière*, par F. FLUTRE, et *l'Histoire du costume*, par André BLUM. Intéressants à lire; images très nombreuses et choisies avec discernement.

— P. BOISSONNADE. *La renaissance et l'essor de la vie et du commerce maritimes en Poitou, Aunis et Saintonge, du X^e au XV^e siècle*, (67 p.; extr. de la *Revue d'histoire économique et sociale*, 1924). — Pour cette étude, l'auteur a utilisé un très grand nombre de chartes de la région poitevine et saintongeaise. Il montre la renaissance de la vie maritime après l'invasion des Normands, vie très modeste encore jusqu'au XIII^e siècle, avec des ports très primitifs et des bateaux d'un très faible tonnage; puis elle se développe remarquablement jusqu'au début de la guerre de Cent ans; c'est le moment où se crée La Rochelle, qui devient la principale place commerçante de la région, l'époque aussi où les progrès de la navigation fluviale contribuent à l'essor de la navigation maritime. M. Boissonnade, qui a tiré bon parti des *Rôles d'Oléron*, décrit avec précision le régime juridique de ces transactions commerciales; on voit que souvent les armateurs (*mercatorès*) sont en même temps capitaines navigants. Après la décadence marquée par la guerre de Cent ans, la vie maritime redevient prospère dans la seconde moitié du XV^e siècle. Le commerce ne se restreint plus à la pêche et au cabotage; on trafique avec l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, les Hanséates. Les négociants du Nord recherchent surtout sur nos côtes de l'Ouest les vins et le sel. Il semble que l'auteur n'ait pas connu les travaux de M. W. Sneller : *Walcheren in de vijftiende eeuw* (*Utrechtsche Bijdragen voor letterkunde en geschiedenis*, 1917); le *Développement du commerce entre les Pays-Bas septentrionaux et la France jusqu'au milieu du XV^e siècle* (*Revue du Nord*, février 1922), et

Wijnvaart en wijnhandel tusschen Frankrij en de Noordelijke Nederlanden in de tweede helft der 15^e eeuw (24 p.; extrait des *Bijdragen voor vaderlandsche geschiedenis en oudheidkunde*, 1924). — Ces travaux montrent nettement que ce sont d'abord les Flamands du Sud qui ont trafiqué sur les côtes de l'ouest de la France, puis, au XIII^e siècle, les Hanséates, suivis à leur tour, au XV^e siècle, par les Hollandais et Zélandais. D'autre part, les marins français ne fréquentent guère les ports des Pays-Bas du Nord. H. SÉE.

— Paul RAVEAU. *L'agriculture et les classes paysannes dans le Haut-Poitou au XVI^e siècle : l'assiette et la transformation de la propriété rurale* (77 p.; extr. de la *Revue d'histoire économique et sociale*, 1924). — Le présent mémoire, suite d'une étude déjà indiquée dans la *Revue historique*, t. CXLVII, p. 282, repose sur une longue pratique des archives notariales. Dans le Haut-Poitou, l'auteur distingue avec soin le pays de Montmorillon, celui de Charroux, le Loudunois, le Châtelleraudais, la région de Poitiers. Après avoir constaté partout le morcellement de la propriété à l'époque féodale, il montre un remarquable mouvement de concentration dans le pays de Charroux et surtout dans le Montmorillonnais, mouvement qui a pour cause les achats de la bourgeoisie aux dépens de la propriété paysanne, mais qui est moins accentué dans le pays de Poitiers. Dans le Loudunois et le Châtelleraudais, l'étendue de la propriété paysanne n'a guère varié. Pour confirmer ses conclusions, M. Raveau s'appuie sur l'état actuel de la propriété, tel que nous le fait connaître l'état parcellaire de la propriété, établi, en 1884, par l'administration des contributions directes. Sur les acquisitions de la bourgeoisie (marchands et hommes de loi) au XVI^e siècle, il fournit les données les plus précieuses; beaucoup de moyennes et petites seigneuries tombent entre les mains de bourgeois, ce qui est peut-être la conséquence de la dépréciation de la monnaie. Sur les prix des terres, sur leur hausse progressive, surtout vers le milieu du XVI^e siècle, M. Raveau a tiré des minutes notariales beaucoup d'utiles indications. Précisément à cause de la nature de ces sources, c'est surtout le mouvement de la propriété qui frappe nos regards; les terriers nous la feraient voir davantage à l'état de repos. Un petit correctif serait donc nécessaire, en ce qui concerne la mobilité de la propriété foncière. H. S.

— Henri SÉE. *Le commerce de Saint-Malo au XVIII^e siècle, d'après les papiers de Magon de La Balue et de Magon de La Blinaye* (129 p.). — *La vie économique et les classes sociales à Saint-Malo à la veille de la Révolution, d'après les rôles de la capitation et des vingtièmes d'industrie* (18 p.). — *Note sur la représentation commerciale de Saint-Malo au XVIII^e siècle : la question de la Chambre de commerce et les députés au Conseil de commerce* (5 p.). — Les trois articles dont on vient de lire le titre ont tous paru dans la *Revue internationale du commerce, de l'industrie et de la banque*, en juin et septembre 1924. Ils apportent de

précieux renseignements sur le passé économique, si peu et si mal connu, de la cité malouine. « La pratique même », écrit l'auteur, « la technique commerciale ne peuvent nous être révélées que par des papiers de commerçants, et eux seuls sont capables de nous donner une idée concrète de l'activité économique. Ces papiers, que les archives officielles ne possèdent qu'en petit nombre, sont devenus très rares. » L'infatigable travailleur qu'est H. Sée a fort ingénieusement extrait toute la substance des onze registres subsistant, des « copies de lettres » écrites par les deux armateurs Magon, de 1723 à 1792, à leurs correspondants des deux mondes¹. Il y a, dans l'étude principale et les deux annexes, une vraie mine de renseignements précieux, des plus variés, pour l'histoire économique et sociale de Saint-Malo durant cette période².

Impossible de résumer ici cette analyse déjà très concentrée. D'autant que l'activité commerciale des Magon « revêt des formes multiples ». On peut seulement dégager quelques-uns des traits les plus essentiels. Dans le deuxième quart du siècle, le commerce avec l'Amérique, par Cadix, est, à Saint-Malo, le plus considérable. Très avantageux, certes, mais il y fallait des précautions, par exemple se défier de l'or venant d'Amérique, fraudé parfois jusqu'à y perdre 15 à 20 % (Sée, article de juin, p. 24). [A cet égard, il fallait aussi se défier de l'argent; j'y reviendrai ailleurs.] — Le commerce direct avec les Antilles ne pouvait être comparé que de loin avec celui des Nantais. De même la traite négrière. — Notons la très bonne demi-page sur la question des monopoles nationaux, de si haute importance historique (Ibid., p. 56-57).

Mais ce qui est vraiment nouveau, c'est le détail des procédés commerciaux : la teneur même des lettres écrites, la manière employée pour se créer des associés, des « intéressés », des correspondants; les pourcentages de gains réalisés ou à réaliser, les plaintes contre des industriels mauvais fournisseurs, la façon de couvrir les risques par des assurances parfois très discutées, ou de se passer de cette bien coûteuse garantie, la gêne apportée par la grave question des changes étrangers, gêne notablement diminuée à dater de la stabilisation des monnaies françaises en 1726, etc. Signalons, en outre, une importante remarque sur « les raisons profondes » pour lesquelles commençait déjà la décadence du port malouin : 1° pas d'arrière-pays industriel et commerçant; 2° au contraire des ports bordelais, nantais, havrais,

1. Dommage qu'il se trouve, dans ces textes, cinq grosses lacunes : des soixante-neuf années envisagées (1723-1792), il en est cinquante-deux pour lesquelles manquent les copies de lettres. Restent dix-sept années.

2. M. Lesort (qui avait acquis, pour les Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, les papiers Magon) avait utilisé un registre copies de lettres de deux à trois années antérieures, en son très bon article *Les transactions d'un négociant malouin avec l'Amérique espagnole, 1719-1724* (*Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1921, p. 239-268). Cité par H. Sée.

Saint-Malo n'est point au débouché d'une grande artère fluviale évitant les transports à l'intérieur par voie terrestre, alors si coûteuse. Enfin, peut-être, les Magon avaient-ils trop dispersé leurs efforts et — en partie comme suite de cette erreur — se découragèrent-ils aisément; H. Sée n'en dit rien, mais j'en ai eu l'impression très nette. Quoi qu'il en soit, les affaires de Magon de La Blinaye vont déclinant assez vite, et comme par paliers. Aussi, à la fin de l'ancien régime, dans les rôles de vingtièmes d'industrie, ne figure-t-il qu'au sixième rang parmi les armateurs de la place. Toutefois, la ville « connaît encore une vie économique assez active », et « c'est le grand commerce maritime qui est presque l'unique source de cette activité. Bien que le port soit déchu de son ancienne splendeur », il « joue encore un rôle assez considérable... grâce à une quarantaine d'armateurs intelligents et actifs... — La ruine de Saint-Malo sera l'une des conséquences des guerres de la Révolution et de l'Empire ».

LÉON VIGNOLS.

— Maurice DOMMANGET. *Les grèves des moissonneurs du Valois sous la Révolution* (38 p.; extrait des *Annales historiques de la Révolution française*, 1924). — L'auteur montre que, de 1789 à 1794, des grèves violentes ont éclaté dans la région du Valois, pays de grandes fermes, où l'on employait, pour la récolte, beaucoup de journaliers agricoles, venant parfois de trente, quarante, cinquante lieues. Les fermiers leur donnaient des salaires insuffisants, inégaux d'ailleurs, car leur tarif était identique, quelle que fût l'étendue de l'arpent, qui variait d'une localité à l'autre. Le règlement établi par l'administration départementale, en 1790, fut impuissant à empêcher les troubles; au moment de la Terreur et du maximum, en 1794, on réussit à maintenir l'ordre et les grèves furent moins nombreuses. D'ailleurs, l'administration départementale et les municipalités, composées de bourgeois et de cultivateurs aisés, étaient hostiles à la cause des journaliers. Les troubles agraires de cette sorte ne pouvaient éclater que dans les régions, comme le nord de la France et la Beauce, où s'étaient constituées de grosses fermes au cours du XVIII^e siècle. Aussi les grévistes demandent-ils parfois qu'on les divise. Au moment du maximum, ils réclament aussi une taxation stricte des denrées alimentaires. Mais il semble bien que ces travailleurs agricoles n'avaient pas formé d'organisations permanentes; quoi qu'en pense M. Dommanget, ils étaient encore plus loin de l'organisation syndicale que les travailleurs des villes; ceux-ci possédaient au moins des compagnonnages et parfois des sociétés de secours mutuels, qui commençaient à se muer en sociétés de résistance.

H. SÉE.

— Léon DUBREUIL. *François Rever, 1753-1828*, avec une préface d'Anatole Le Braz (Paris, Éd. Champion, 1924, 1 vol. in-8°, vii-215 p.; prix : 20 fr.). — Le principal intérêt de cette importante monographie, fortement documentée et très agréablement écrite, c'est de nous montrer un type très représentatif de la génération de 1789, qui, après

avoir détruit l'ancien régime, s'efforça d'établir un gouvernement stable et quelque peu conservateur. François Rever, né à Dol, d'un père homme de loi, entra dans les ordres, mais sans être animé, semble-t-il, d'une foi bien ardente. Aimant l'étude, il se fit nommer professeur de physique et philosophie au collège de Dol, puis, fatigué de l'enseignement, se fit attribuer par son évêque la cure normande de Saint-Samson-sur-Rille. — Il joua un rôle assez actif, lors des élections aux États-Généraux. Député à la Législative, il siégea toujours parmi les modérés. Au moment de la déprétrisation, ayant tardé à remettre ses lettres de prêtrise, il connut un instant les prisons de la Terreur. Il était tout désigné pour servir le gouvernement du Directoire. Il organisa l'École centrale de l'Eure, établissement sur lequel M. Dubreuil nous donne des renseignements fort intéressants. Nommé aussi agent du directoire exécutif, Rever lutte avec énergie contre la chouannerie normande. Ce fut avec un grand chagrin qu'il vit Bonaparte supprimer les Écoles centrales. Pour employer ses loisirs, Rever s'occupa d'archéologie avec beaucoup d'activité et d'intelligence; il fut, en 1824, un des fondateurs de la *Société des Antiquaires de Normandie*; ses travaux d'archéologie comptent parmi les meilleurs de l'époque.

H. S.

— Lieutenant-colonel H. DE MALLERAY. *Les cinq Vendées* (Paris, Plon-Nourrit; Angers, Siraudeau, avec deux cartes; prix : 15 fr.). — M. le lieutenant-colonel de Malleray, tué à Verdun en 1916, fournit dans cet ouvrage un exposé succinct des événements de la Vendée militaire. Il le divise en cinq parties : 1^o du 12 mars au 23 décembre 1793; 2^o la guerre de partisans, décembre 1793-mars 1796; 3^o la convulsion de 1799; 4^o les Cent-Jours; 5^o 1832. Le récit est sobre et un peu sec, mais impartial. L'auteur conte sans prendre parti. L'intérêt de ce nouveau volume sur la Vendée consiste dans la publication des pièces que l'auteur a tirées des archives de la Guerre et qui justifient le sous-titre : *Précis des opérations militaires sur l'échiquier vendéen de 1793 à 1832*. A l'aide de ces documents, il nous renseigne sur les effectifs des gardes nationales du début, sur les effectifs des régiments républicains; il fait connaître les divisions envoyées dans l'Ouest, avec les noms des généraux; il indique les mouvements des troupes et leurs emplacements successifs. C'est le premier essai fait jusqu'ici d'une histoire purement militaire, et non politique, des guerres de Vendée. Il pourra être utilement consulté. — E. GABORY.

— François DUTACQ. *L'extension du cadre administratif et territorial de la cité lyonnaise de 1789 à 1852* (Lyon, impressions M. Audin, 1923, 1 vol. in-8°, 60 p.). — L'annexion est la loi fatale qui régit les centres urbains, et les villes « tentaculaires » finissent toujours par absorber les localités contiguës, quelque énergique que soit la résistance de celles-ci. On saura gré à M. F. Dutacq de nous avoir rappelé cette loi de l'urbanisme, en l'illustrant par un exemple particulièrement typique. Il s'agit des efforts faits, de la Révolution jusqu'à

1852, par trois communes suburbaines de Lyon, qui sont la Guillotière, la Croix-Rousse et Vaise, pour conserver leur autonomie. Des traditions fort anciennes paraissaient légitimer cette volonté d'indépendance. Néanmoins, le 24 mars 1852, un acte d'autorité du prince-président les fondait purement et simplement dans la grande cité voisine. M. Dutacq a consciencieusement exploité les archives municipales aussi bien que départementales et dépouillé les journaux lyonnais ; son étude est intéressante et suffisamment rattachée à l'histoire générale. Notons seulement que, après de longues et violentes protestations, les Lyonnais annexés offrirent une épée d'honneur au général de Castellane, accueillirent avec enthousiasme le prince-président dans son voyage de septembre dans le Sud-Est, et votèrent « sagement » lors du plébiscite. Le travail de M. Dutacq n'est pas seulement une contribution à l'histoire du Rhône, il en est une aussi à celle des variations politiques.

Roger LÉVY.

— Bernard LAVERGNE. *Les coopératives de consommation en France* (Paris, Armand Colin, 1923, 1 vol. in-8°, 216 p.; prix : 6 fr.).

— La première partie de ce petit volume intéresse l'histoire. L'auteur, en effet, après avoir défini ce qu'il faut entendre par coopératives de consommation, montre que la France, à cet égard, a été très en retard sur l'Angleterre. Les premières ont fait leur apparition en 1865, mais c'est seulement à partir de 1880 que le mouvement coopératif se développe. En 1890, il y a scission entre les coopératives dites bourgeoises et les coopératives socialistes. Les unes et les autres créent, d'ailleurs, des organismes centraux : l'Union coopérative des sociétés françaises et la Bourse des coopératives socialistes. Cette scission, qui nuisait si gravement à la coopération française, prit fin en 1912. La fusion opérée à cette date détermina un remarquable essor, favorisé encore par la concentration de plus en plus forte des entreprises coopératives (formation d'unions régionales). De là un progrès intense de la technique, le développement du magasin en gros, qui est arrivé, comme les « wholesales » anglais, à produire une partie de ses marchandises dans ses propres usines ; enfin, en 1922, a été créée une banque des coopératives. Les progrès de la coopération française se sont accentués surtout depuis la guerre. — Dans une deuxième partie, M. Lavergne s'efforce de prouver que la coopération pourra résoudre la question du salariat. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ses idées ; il suffit d'avoir montré l'intérêt d'un volume bien documenté, où l'on trouvera toutes les indications bibliographiques désirables.

H. SÉE.

— Le ministère de l'Instruction publique a fait distribuer le *Dictionnaire topographique du département de la Côte-d'Or*, contenant les noms de lieux anciens et modernes, par M. Alphonse ROSE-ROT (Paris, Impr. nationale et à la librairie Ernest Leroux, 1924, in-4°, CVII-516 p.). C'est le vingtième volume de cette belle collection. On annonce comme devant paraître prochainement le dictionnaire du Cher.

Afrique. — G. HARDY. *Vue générale de l'histoire d'Afrique* (Paris, Armand Colin, 1922, in-16, xx-200 p.; prix : 6 fr.). — M. G. Hardy a rendu un grand service en réunissant dans ce petit volume de vulgarisation l'ensemble des données que nous pouvons posséder sur l'histoire d'Afrique depuis les origines. Une première partie est consacrée à l'Afrique avant l'Islam; c'est, en somme, un fragment de l'histoire du monde méditerranéen. La seconde partie traite de l'Islam en Afrique. M. Hardy conclut que la domination musulmane a surtout eu comme conséquence d'aggraver l'isolement africain. On peut se demander si, d'autre part, elle n'a pas préparé le contact de l'Afrique intérieure avec la civilisation européenne. Les grandes découvertes maritimes ouvrent une ère nouvelle dans l'histoire de l'Afrique. Par la traite des noirs, ce pays contribue au développement du grand commerce maritime, sur lequel M. Hardy semble d'ailleurs, à en juger par sa bibliographie, ne posséder qu'une connaissance assez superficielle. — Une bonne partie du volume traite de la pénétration des Européens en Afrique au XIX^e siècle. De bons chapitres sont consacrés aux explorations, au partage de l'Afrique blanche et de l'Afrique noire, aux méthodes de colonisation des diverses nations européennes. Enfin, M. Hardy décrit la formation des nationalités africaines dans les parties les moins spécifiquement africaines du continent : l'Afrique méditerranéenne et l'Afrique australe; encore faut-il distinguer, de l'Afrique musulmane du Nord, l'Afrique australe tout européenne. Dispersion dans l'espace et solution de continuité entre les diverses phases historiques, tels sont bien les caractères essentiels du continent africain; on sera reconnaissant à M. Hardy de les avoir mis en lumière.

H. S.

— UN AFRICAÎN. *Manuel de politique musulmane* (Paris, Bossard, 1925, in-42, 491 p.; prix : 7 fr. 50). — Cet Africain, qui connaît bien l'Afrique du Nord, a écrit, de verve, un livre très suggestif. A lire ses critiques sur la politique du maréchal Lyautey, on croirait volontiers qu'elles émanent d'un officier du Maroc. L'auteur ne dissimule pas la force du réveil de l'Islam; mais, quand il s'agit des mesures à prendre en face d'une si grave situation, il limite la politique musulmane à deux règles essentielles : *Memento tu regere et Quieta non movere*. On peut craindre que ni la force ni le maintien paresseux d'un passé périmé ne puissent aujourd'hui suffire. Après avoir montré les dangers de l'islamomanie, l'auteur distingue les bienfaits nécessaires (liberté religieuse, instauration de l'ordre, bien-être matériel) des bienfaits périlleux. Parmi ceux-ci figurent les droits électoraux et l'instruction qui « doit être proposée à petites doses comme une prime et un honneur réservés à l'aristocratie indigène ». Semblables principes furent vigoureusement affirmés dans un livre récent de M. R. Kann, dont on connaît les sources. Des mesures qui paraissent en France d'une justice élémentaire sont jugées outre-mer comme « une politique d'utopie, d'idéologie et d'aventure ». Des livres

comme celui d'Un Africain ont le double mérite de nous le rappeler et de nous faire réfléchir.

Ch.-A. JULIEN.

Allemagne. — G. G. WALSH. *The Emperor Charles IV, 1316-1378. A study in Holy Roman Imperialism* (Oxford, Blackwell, 1924, 87 p.; prix : 3 sh. 6 d.). — Bonne dissertation d'étudiant, où l'auteur a diligemment réuni les traits complexes d'une des plus remarquables figures du XIV^e siècle. On peut en recommander la lecture aux étudiants français qui ne savent point l'allemand. P.-D.

Belgique. — Ferdinand BRUNOT. *La limite des langues en Belgique sous le Premier Empire*, d'après des documents officiels. Lecture faite à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique (*Bulletin*, t. III, n° 6, décembre 1924). Sept photographies de cartes sont jointes à la livraison.

Bulgarie. — A. PROTITCH. *L'architecture religieuse bulgare (la Bulgarie d'aujourd'hui, n° 4. Sofia, impr. de la Cour, 1924, in-8°, 72 p., 65 fig. dans le texte).* — De même format et à peu près de même présentation que le précédent « Guide à travers la Bulgarie » (*Rev. histor.*, nov.-déc. 1924, p. 271), ce petit livre marque un progrès par la langue d'abord, cette fois correcte, l'orthographe des noms propres, et aussi par la netteté de l'exposition.

L'auteur distingue trois périodes dans l'évolution de l'architecture religieuse en Bulgarie : celle du premier royaume bulgare, suivi de la domination byzantine, 679-1187 ; le second royaume, de 1187 à 1393 ; la domination turque, de 1393 à 1878. A chacune de ces époques correspond un type spécial d'architecture dont l'influence se fait sentir sur le suivant. Au type primitif, il faut rapporter la basilique de Pliska, première capitale des Bulgares (IX^e siècle), deux églises du IX^e et du X^e siècle à Messemvria, sur la mer Noire, et les deux Sainte-Sophie, celle d'Okhrida (XI^e siècle) et celle de Sofia (XII^e siècle). Les édifices religieux de cette période se distinguent par leurs vastes dimensions, leurs trois nefs séparées par deux étages d'arcades, leurs voûtes cylindriques et l'absence de toute décoration intérieure. M. Protitch attribue ces caractères à l'influence arménienne. Les modèles de l'architecture romane de l'Occident vinrent ensuite exercer leur action particulière et de cette rencontre d'influences orientales et occidentales sortit au XIII^e siècle, au moment des croisades, un compromis, dont Sainte-Sophie de Sofia est le meilleur échantillon. De la fin du XIII^e siècle à la fin du XIV^e, le christianisme byzantin s'impose par ses édifices de Constantinople et de Salonique. A la grande basilique primitive succède alors une église « semi-basilicale avec ou sans coupole » de dimensions restreintes qui donnent un caractère d'intimité. Les églises de ce genre sont très nombreuses. Il suffira de citer celles de Tirnovo, celle d'Ivan Assèn II, près de Stanimaka, Saint-Clément d'Okhrida, etc. Quelques-unes servient de tombeau, comme celle du couvent de Batchkovo ou celle de Boïana,

près de Sofia. Sous la domination turque, l'architecture religieuse, d'abord gênée ou interdite, se réfugia dans les couvents. Ceux du mont Athos servirent de modèles et, à partir du XVII^e siècle, les constructions monacales se développent et reprennent les vastes proportions des églises primitives. Le couvent de Batchkovo du commencement du XVII^e siècle et celui de la Rila du commencement du XIX^e (sauf une tour du XIV^e siècle) peuvent servir de types du genre. Les fenêtres multipliées, les étages d'arcades contribuent à l'impression de légèreté. L'intérieur est décoré et l'espace devant l'autel élargi par des absidioles latérales. Le couvent de la Rila fut ensuite imité par nombre d'églises, que l'agitation religieuse, puis la séparation définitive de l'exarchat bulgare en 1870 contribuèrent à susciter. Ainsi l'architecture religieuse bulgare reflète les événements politiques et les influences étrangères qui se sont succédé dans le pays. Les photographies qui illustrent ce petit livre sont, comme celles du « Guide à travers la Bulgarie », excellentes et bien choisies.

Gaston CAHEN.

— Pour donner quelque idée du mouvement intellectuel qui s'opère en Bulgarie, nous donnerons une analyse succincte de deux revues d'histoire qui paraissent actuellement dans ce pays ; nous indiquerons seulement les articles qui présentent un intérêt historique.

1^o *Makedonski Pregled*, *Spisanie za nauka, literatoura, koul-touren jivot*. Izdava Makedonskiiat Naoutchen Institut (Revue macédonienne. Édition de l'Institut scientifique macédonien. Sofia, impr. P. Glouchcoff, 1^{re} année, livr. 1 et 2, juillet et novembre 1924). — Revue bimestrielle de la science, de la littérature et de la vie intellectuelle de la Macédoine, où l'on trouve des articles d'histoire, de géographie, de philologie, etc. Les articles et même les comptes-rendus sont résumés en français.

Dans le fascicule 1 se trouvent : V. N. ZLATARSKI. Le siège de l'évêché de Saint-Clément (à Débritsa, aujourd'hui Debrechté ou Debrichté, entre le lac d'Okhrida et l'Adriatique. Nommé évêque en 892, le saint vécut à Belitsa, toute voisine, et évangélisa les populations sloveno-bulgares d'Okhrida, Bitolia et Skopié). — N. A. MOUCHMOV. Quelles sont les plus anciennes monnaies d'Alexandre le Grand ? (note sur deux tétradrachmes d'argent trouvés à Vidin sur le Danube. Au droit la tête de Zeus, au revers celle d'Alexandre font penser qu'il s'agit de monnaies de Philippe utilisées à l'avènement d'Alexandre). — G. KATSAROV. Nouvelles recherches sur l'archéologie de la Macédoine (résumé des récents travaux français et anglais sur ce sujet). — Chr. CHALDEV. Les écoles de la ville de Prilep (elles furent longtemps tenues par des papes ou des moines. On y employait l'alphabet slave. En 1843 fut fondée la première école « nationale » entretenue par la paroisse ; elle avait une section primaire, une classique. La première école de filles date de 1865). — A. P. STOÏLOV. Nasté Stoianov (ce personnage, mort en 1915, se consacra à la fondation d'écoles et d'églises bulgares à Salonique. En 1881 s'ouvrit le premier lycée de

garçons. En 1894 fut acheté un édifice pour le lycée de jeunes filles. Au début du xx^e siècle, il y avait à Salonique cinq écoles primaires bulgares, trois lycées, une école de commerce pour les garçons, une école pédagogique pour les jeunes filles. Tous ces établissements ont été compromis ou ruinés par les Grecs). — Chr. P. STOIANOV. Le couvent de Saint-Jean le Précurseur à Sérès (texte et traduction d'un rapport de l'évêque grec de Sérès au patriarche de Constantinople en 1873; il se plaint de l'attachement des Bulgares à leur exarchat national qui avait été créé en 1870). — V. PASKOV. La Macédoine et son Organisation intérieure (il s'agit d'une société révolutionnaire ainsi appelée parce qu'elle voulait agir dans le pays même. L'Organisation eut bientôt toute une administration spéciale. Elle provoqua le mouvement insurrectionnel de 1903 qui échoua. Elle continue son action). — Chr. KOTSEV. Souvenirs (en 1897, un professeur du lycée bulgare de Salonique fut assassiné; l'Organisation intérieure de la Macédoine en rendit les Serbes responsables et répondit par l'assassinat d'un professeur du lycée serbe. L'auteur de l'article était membre du Comité central de la Société. Il fut arrêté et nous raconte ses tribulations); suite dans le fascicule 2 (récit de son emprisonnement après l'assassinat du professeur serbe). = Dans le fascicule 2 se trouvent les articles d'histoire suivants : V. N. ZLATARSKI. Le couvent de Saint-Naoum en Macédoine (l'église du couvent de Saint-Naoum, sur la rive méridionale du lac d'Okhrida, a été fondée en l'an 900 par le tsar bulgare Michel-Boris, père du tsar Siméon. Deux vues de l'église accompagnent l'article). — Chr. CHALDEV. Les écoles de la ville de Prilep; suite (pendant la guerre russo-turque de 1877-1878, elles furent maltraitées par les Turcs. En 1886, deux professeurs sortis du Collège américain de Constantinople firent monter l'effectif scolaire à 765 élèves, et l'une des écoles devint un lycée). — V. DOUMEV. Extrait des mémoires de deux institutrices en Macédoine (il s'agit de la première institutrice bulgare à l'école de filles de Prilep et de sa fille, institutrice à Bitolia. Au bulgare, celle-ci joignait le roumain. Quand fut créée, en 1870, l'église nationale bulgare, le clergé grec fit des difficultés). — A. P. STOÏLOV. Un document relatif à la lutte religieuse à Dolen, département de Névrokop (lettre du 28 décembre 1871 adressée par les notables de Dolen à la paroisse de Gabrovo, en Bulgarie. Elle relate les persécutions des autorités turques et du clergé grec contre les Bulgares favorables à l'exarchat, créé par firman du 28 février 1870). — G. VESTITELEV. La ville de Vodena (l'antique Fidessa, comme la moderne Vodena, est la « ville des eaux ». Elle fut capitale de la Macédoine jusqu'au règne d'Arkhélaï (413-399 av. J.-C.); puis remplacée par Pella. En 1912, elle comptait 11,000 habitants, dont 6,000 Bulgares, 4,000 Turcs).

2° *Spisanie na Bългарshkata Akademiia na naoukhitê* (Revue de l'Académie des sciences de Bulgarie. T. XXIV. Section d'histoire et de philologie, de philosophie et de sociologie, livr. 13, 1922). —

A. ICHIRKOV. Quel est l'emplacement de la bataille de Zlatitsa en 1443? (en 1443, le roi de Pologne Vladislas III, après avoir pris et brûlé Sofia, se dirigea sur Plovdiv. En route, il rencontra les Turcs et les défit en un lieu nommé Zlatitsa, qui doit être cherché à Kosténets-Bania, non loin de l'Iskâr). — Iordan IVANOV. Origine des Pauliciens d'après deux manuscrits bulgares (ces deux manuscrits n'en forment guère qu'un seul puisque le second, connu sous le nom de « Recueil de la ville de Troïan » et datant du XVIII^e siècle, n'est qu'une réplique du premier. Celui-ci provient du village d'Adjar, près de Karlovo, en Bulgarie centrale. C'est une copie serbe du XVII^e siècle, aujourd'hui conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Sofia sous le n° 326. Le ton, la langue du récit permettent de l'attribuer aux environs de Plovdiv (Philippopoli), qui fut le centre des Pauliciens de Bulgarie, secte issue du manichéisme persan et apparentée aux Bogomiles. L'auteur donne d'abord le récit attribué à saint Jean Chrysostome et le fait suivre d'intéressants commentaires. La peste de 747 ayant désolé la Thrace, l'empereur Constantin Copronime y établit des Arméniens et des Syriens pauliciens. Son fils Léon IV (775-780) continua la même politique, qui fut encore suivie par l'empereur arménien Jean Zimiscès en 970. Anne Comnène assure que c'est aux environs de Plovdiv que furent fixées ces colonies arméniennes. L'hérésie paulicienne se développa en Bulgarie dans tout le cours du X^e siècle sous le roi Pierre et le patriarche de Constantinople Théophilacte (933-956). Au XII^e et au XIII^e siècle, les Pauliciens s'allient aux Bulgares contre les croisés et contre l'empire byzantin. Au XIV^e, ils sont toujours solidement établis aux environs de Plovdiv. Enfin au XVI^e et au XVII^e siècle, ils se convertissent au catholicisme latin, quelques-uns à l'orthodoxie ou à l'islamisme. Intéressantes hypothèses sur l'origine de l'hérésie paulicienne). — L. IV. DOROSIEV. Les colonies bulgares en Asie Mineure (trad. d'un long article sur les Bulgares en Asie Mineure, publié par M. Nedjib Assâm bey, professeur d'histoire de la Turquie à l'Université de Constantinople, dans l'*Ikdâm* du 27 octobre et du 3 novembre 1920. D'après les données fournies par cet article, c'est dans la première moitié du XIII^e siècle, dans les gorges du Taurus voisines d'Alexandrette, que se seraient fixées les premières colonies bulgares d'Asie. Domptées par Nour eddin, bey de la famille des Karamanoglou de Sivas, elles auraient ensuite, dans le cours du XIII^e siècle, puis au XIV^e siècle (en 759-1343), soutenu les Musulmans contre les Francs. Au commencement du XVI^e siècle, leur reine « Catherine » aurait tenu tête, dans son palais d'or du Boulgar dagh, au sultan Sélim I^{er} qui, en 1513 ou 1514, ruina définitivement cette puissance rebelle. Ce document et les notes de l'éditeur turc devraient être soumis à un sérieux examen critique. Quant à M. Dorosiev, il nous fait connaître l'histoire des Bulgares d'Asie Mineure dans les temps modernes. Le premier, en effet, qui parle d'eux est un Italien, D. Salvatori, dans une lettre de 1808 à D. Careno. Ce voyageur allant

de Constantinople en Perse et trouvant le village bulgare de Keuzdervent, près de Nicée, rapporte au début du ^{xvii}^e siècle la transmission de ces chrétiens alors persécutés. Un autre voyageur, le Français J.-M. Tancoigne, dans sa relation de 1819, ne croit pas à leur établissement en Asie avant le début du ^{xviii}^e siècle. M. Dorosiev donne des raisons pour préférer l'assertion de Salvatori à celle de Tancoigne et pour reporter à la fin du ^{xvi}^e siècle et au début du ^{xvii}^e, sous l'empire de persécutions religieuses, l'émigration de Bulgares de Thrace en Asie Mineure. Puis il s'efforce d'étudier avec précision ces communautés chrétiennes isolées dans un milieu turc). = T. XXVI, livr. 14. Iouriï Trifonov. Les « boliers » de l'ancienne Bulgarie (le mot « boliar », antérieur au russe « boïar », signifiait d'abord — ainsi dans l'inscription d'Ivan Assén II à l'église des Quarante-Martyrs de Tirnovo après la bataille de Klokochnitsa en 1230 (voir *Rev. histor.*, nov.-déc. 1924, p. 272) — un compagnon de guerre du prince, puis son conseiller. Divisés en grands et en moyens, ensuite en « intérieurs » et « extérieurs, l'auteur voit dans ces appellations des allusions au séjour près du prince ou loin de sa cour. L'idée de juge n'était pas distincte de celle de chef militaire et de conseiller. Quant à la notion de propriétaire foncier, elle dérivait naturellement des premières. Aussi sous la domination turque le mot a-t-il continué à désigner de riches propriétaires de terres). — V. St. KISSELEKOV. Épisodes de la vie de Rakovski à Constantinople. — A. P. STOÏLOV. La fin d'une conspiration à Tirnovo en 1835. — D. OUSTA-GENTCHOV. Pour la biographie de Ousta-Gentcho Kântchev, architecte bulgare autodidacte. — M.-G. KOSTENTSEV. Sur l'histoire de notre renaissance intellectuelle. Souvenirs de mon métier de libraire (souvenirs d'un vieillard né à Chtip, Macédoine, en 1832. Libraire ambulant, malgré les mille tracasseries des Turcs et des Grecs qui rappellent le roman du poète Vazov « Sous le joug », l'auteur s'établit ensuite à Chtip et enfin à Sofia. D'une famille d'instituteurs, il épousa une institutrice qui fonda diverses écoles, notamment l'école primaire de filles à Chtip en 1874). = T. XXVII, livr. 15. V. P. MOUTAFTCHIEV. Les terres militaires et les soldats à Byzance au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècle. — V. N. ZLATARSKI. Le plus ancien travail historique en vieux bulgare (il s'agit d'un manuscrit du ^{xiii}^e siècle conservé à la bibliothèque du Saint-Synode de Moscou; il fut signalé pour la première fois en 1846 par Oundolski à la Société d'histoire et d'antiquités russes à l'Université de Moscou. L'auteur de l'article en donne le texte complet, trois fac-similés photographiques des dernières pages et une analyse critique très intéressante. Ce manuscrit sur parchemin, en belles capitales, avec une miniature représentant le tsar bulgare Michel Boris sur fond d'or, est écrit en russe et en vieux bulgare. Il contient des sermons sur les textes dominicaux par l'évêque bulgare Constantin, des explications liturgiques empruntées au patriarche de Constantinople German (715-730) et une courte chronographie depuis Adam jusqu'en 893, « sep-

tième année du règne de l'empereur byzantin Léon VI le Philosophe (886-911) ». En étudiant de près cette chronographie, M. Zlatarski montre d'abord qu'elle part d'une ère différente des autres chronographies byzantines (5505 au lieu de 5500), qu'elle contient des erreurs de chiffres et des traces de remaniements, qu'elle suit pour la période moderne l'année lunaire bulgare. Il en conclut qu'elle est l'œuvre, comme la première partie du manuscrit, de l'évêque bulgare Constantin, utilisant diverses chronographies byzantines et essayant de les combiner. Ce livre a été composé entre le 1^{er} septembre 893 et le 31 août 894 ou plutôt entre le 27 mai et le 31 août 894. Dans une étude de haute vulgarisation intitulée : *Ordre chronologique des principaux événements de l'histoire de l'ancienne Bulgarie* (Sofia, 1924, in-32, 52 p.), M. Zlatarski donne des explications complémentaires : l'ère de 5500 s'appelait byzantine, celle de 5508 ère de Constantinople. Elles se divisaient en groupes de quinze années. Les premiers Bulgares avaient conservé la chronologie des Turcs d'Asie centrale, l'année lunaire, le cycle de douze ans et les années désignées par des noms d'animaux. En 680, ils adoptèrent la chronologie byzantine et, pour la faire cadrer avec leur cycle de douze ans, l'évêque Constantin compta 5505 au lieu de 5500 ou 5508, ce qui donne des nombres divisibles par douze sans reste. Sous le second royaume bulgare, à partir de 1187, ce fut l'ère de Constantinople, le cycle 15 et le début de l'année au 1^{er} septembre qui devinrent la règle). G. C.

Grande-Bretagne. — Major P. T. GODSAL. *The conquests of Ceawlin, the second Bretwalda* (Londres, Murray, 1924, in-8°, xi-254 pages et 3 cartes; prix : 10 sh. 6 d.). — Travail ingénieux et très systématique d'un officier supérieur qui croit pouvoir appliquer à l'étude des invasions anglo-saxonnes les préceptes de la stratégie moderne. Sa thèse, résumée en gros, la voici : la conquête de la Bretagne a été exécutée d'après un plan méthodique consistant à mener de front l'occupation du sol et la colonisation; les Angles et les Saxons combattirent les Bretons, d'abord pour s'emparer de leur pays, puis pour protéger les colons établis sur les terres conquises; ils opérèrent par bonds successifs, ce qui explique la lenteur et en même temps la solidité de l'œuvre accomplie. Deux chefs, deux grands stratèges concurent ce plan et l'exécutèrent : Aella (mort en 514) que toutes les bandes anglo-saxonnes répandues au sud de l'Humber reconnurent, dans une grande assemblée tenue à Runnymede, pour leur chef suprême (Bretwalda) et son élève Ceawlin, le vainqueur de Deorham (568), le second Bretwalda, que l'on doit mettre au rang « des plus grands hommes de guerre de tous les temps » (p. 179). Cette thèse, fondée sur des opinions personnelles à tout le moins contestables, soutenue par une suite de raisonnements auxquels les textes doivent se plier, paraîtra sans doute trop artificielle pour être acceptée. Il est périlleux de vouloir reconstruire le passé au moyen de déductions échafaudées sur des hypothèses. Ch. B.

— C. W. FOSTER et T. LONGLEY. *The Lincolnshire Domesday and the Lindsey Survey* (Horncastle, Morton et fils. « The Lincoln Record Society », vol. XIX, 1924, xc-315 p. et deux cartes). — Ce volume contient la traduction en anglais de tous les passages qui, dans le *Domesday book*, traitent du comté et de la cité de Lincoln. Viennent d'abord la « Civitas Lincolia », avec le texte latin en regard (p. 4-13), puis les soixante-dix propriétaires dont les propriétés ou tenures sont énumérées dans le *Domesday book*, à commencer par le roi lui-même (p. 15-204), avec les réclamations adressées aux enquêteurs dans le « South riding » du comté, et les déclarations des jurés (« clamores qui sunt in Sudtreding et concordia eorum per homines qui juraverunt »; texte et traduction en regard, p. 206-235). — Pour le comté de Lincoln, le *Domesday book* est complété par un autre terrier, rédigé en 1115-1118, soit une trentaine d'années plus tard, ce qu'on appelle le « Lindsey Survey » (p. 237-260). Le volume se termine par un Index des noms de personnes et de lieux. Tout ce travail, très délicat et difficile, a été exécuté avec une admirable précision par M. Foster, chanoine de Lincoln, qui s'est imposé la lourde et nécessaire tâche d'identifier les noms de lieux et qui a dressé la liste, très longue, des localités disparues (la plupart à la suite des ravages produits par la peste noire). — L'introduction, rédigée par M. Stenton, professeur à l'University college de Reading, a pour objet d'expliquer les termes techniques employés par les rédacteurs du *Domesday book*. Après avoir défini à nouveau le caractère du document, qui était destiné à renseigner le roi sur la richesse foncière de son royaume, sur sa force imposable, il explique le mécanisme employé pour établir l'assiette de l'impôt, puis il étudie les différentes sources de revenus utilisables. Il se trouve ainsi naturellement amené à parler de la condition des personnes dans les campagnes et dans les « boroughs ». Dans la voie lumineuse qu'a tracée M. Round, il a mis au point, en les précisant, les résultats obtenus par cet éminent érudit. Indispensable pour l'intelligence du texte, ce résumé devra être consulté par toute personne soucieuse de s'initier à l'étude du *Domesday book*.

Ce volume n'est que le tome I d'une série de trois. Dans le t. II, le chanoine Longley réunira tous les faits relatifs à chacun des villages mentionnés dans le *Domesday book* et montrera comment fut assis et levé le « Danegeld ». Dans le tome III, on s'efforcera de suivre la transmission des fiefs dans le comté depuis 1066 jusqu'au milieu du XIII^e siècle, rejoignant ainsi le « Livre des fiefs », dont il vient d'être donné une nouvelle et, sans doute, définitive édition (cf. *Rev. histor.*, t. CXL, p. 221, et CXLVI, p. 78). Ch. B.

— *Registrum Johannis de Pontissara, episcopi Wyntoniensis, A. D. MCCLXXXII-MCCCIV*. Transcribed and edited by Cecil DEEDES, prebendary of Chichester (The Canterbury and York Society, in-8°, cxv et viii-892 p. et un fac-similé. Publié en dix fascicules de

1913 à 1924). — Le chanoine Deedes est mort en décembre 1920, au moment où paraissait le 8^e fascicule de son gros travail; ce travail a été terminé par M. Charles Johnson, du P. Record Office, et l'index a été rédigé par M. Johnson et Miss Manley. Ces détails expliquent pourquoi il a fallu plus de dix ans pour préparer, éditer, annoter l'important registre de Jean de Pontoise, évêque de Winchester. Les dix fascicules sont répartis en deux volumes, dont le t. I est précédé d'une bonne introduction par le chanoine Deedes. Le texte paraît avoir été écrit par des copistes négligents, qui sont responsables de fautes nombreuses, notamment dans les quelques actes français que contient l'ouvrage (p. 520, 527, 667, 684); les notes sont utiles, malgré des renvois à des ouvrages plus que vieillis, tels que Lingard ou Gibbon (ce dernier cité pour la prise d'Acre en 1291). Outre les documents relatifs à l'histoire personnelle de Jean de Pontoise et de son diocèse pendant la durée de son épiscopat (1282-1304), qui sont nombreux et intéressants, il faut signaler ceux qui se rapportent aux grands événements du règne d'Édouard I^{er} : guerres contre les Gallois (1282-1284), contre les Français (1293-1295; ici, le chanoine Deedes aurait eu intérêt à consulter le tome III des *Rôles gascons*); négociations et conflits avec l'Église, soit au sujet de la dime consentie par Nicolas IV pour une croisade qui n'eut pas lieu et qui nécessita l'intervention de plusieurs banquiers italiens, soit à l'éternelle question des rapports entre l'Église et l'État (sous le pontificat de Boniface VIII), etc. Placé à la tête d'un des principaux diocèses du royaume, qui était sous le patronage direct du roi et qui prétendait jouir du privilège d'exemption à l'égard de la juridiction archiépiscopale, employé à diverses missions en France et à Rome, Jean de Pontoise aurait pu jouer un grand rôle; il reste un personnage de second rang; les actes de son pontificat transcrits dans son registre importent néanmoins à l'histoire générale.

Ch. B.

— Arthur Thomas BANNISTER. *The cathedral church of Hereford; its history and constitution* (Londres, Soc. for promoting christian knowledge, 1924, in-8°, 199 p. « Studies in Church history »; prix : 7 sh. 6 d.). — M. Bannister, chanoine et préchantre de Hereford, était bien préparé par la connaissance qu'il a des archives épiscopales et capitulaires publiées soit par lui-même, soit par son collègue feu le chanoine Capes et autres (collection de la « Cantilupe Society »), pour raconter l'histoire de la cathédrale et exposer son organisation. Il s'est acquitté de cette tâche avec une érudition et une intelligence remarquables. Écrivain sobre et nerveux, il a rejeté en appendice les détails qui auraient allongé son récit, mais qu'il ne pouvait éliminer sans dommage. Parmi vingt-trois « excursus », on peut signaler ceux qui dépassent le cadre étroit de l'histoire locale : la légende de saint Ethelbert (avec une étude critique des sources), la *regula canonicorum* de saint Chrodegand et la fondation des chapitres, les Bourguignons chanoines de Hereford, l'enquête sur les

miracles opérés par les mérites de l'évêque saint Thomas de Cantilupe († 1222), avec un inventaire des ex-voto (yeux et oreilles en cire, chemises d'hommes « qui liberos habere primo nequiverunt » et qui finirent par procréer « miraculeuse »), etc. Ch. B.

— A. H. THOMAS. *Calendar of early mayor's court rolls preserved among the archives of... the city of London, 1298-1307* (Cambridge, at the University press, 1924, in-8°, XLV-304 p.; prix : 15 sh.).

— Nous avons déjà l'inventaire des *Letters books* conservés aux archives municipales de Londres; on nous apporte maintenant le seul parmi les rôles de la cour du maire qui nous soit parvenu (sauf quelques fragments se rapportant à l'année 1377). Publication d'un haut intérêt pour l'histoire administrative, économique et sociale de la Cité au temps d'Édouard I^{er}. Les analyses paraissent faites avec autant de soin intelligent qu'elles sont précises (on n'aurait cependant pas dû traduire (p. 5) le mot français *heuses* par « boots », ni donner (p. 161) à Philippe IV le Bel, roi de France et de Navarre, le titre de « lord of Champenoise Brie », dénomination impropre que l'auteur emploie encore pour désigner les foires de Champagne). L'introduction renseigne exactement sur les tribunaux qui rendaient la justice à Londres aux XII^e et XIII^e siècles, sur les deux principaux surtout : la « court of husting », dont l'origine remonte bien avant la conquête, la « cour du maire », qui s'en dégage pendant le XIII^e siècle et dont l'autorité supérieure l'emporte définitivement au temps des « court rolls »; la compétence des hustings est alors limitée aux causes de médiocre valeur, tandis que la cour du maire garde tous ses droits. D'ailleurs, dans l'une et dans l'autre de ces juridictions, la loi appliquée était la coutume locale et non la « Common law »; la procédure était rapide et peu chère; aussi les « citoyens » étaient-ils fermement attachés à cette partie de leurs antiques libertés. Quant au détail des affaires, il est aussi varié qu'instructif; on notera les rapports de Londres avec les villes de la hanse et avec les sociétés italiennes de banque et de commerce, le droit maritime (la loi d'Oléron, celle de Visby, appelée à tort « laws of Wisbury »), et parfois de singulières coutumes, comme cette recette pour guérir la maladie du loup au moyen de la chair de loup en putréfaction (p. 51). Ch. B.

— Émile LEGOUIS et Louis CAZAMIAN. *Histoire de la littérature anglaise* (Paris, Hachette, 1924, in-8°, XIII-1312 p.; prix : 17 fr. 50).

— Excellent manuel, dû à deux maîtres éminents : la première partie, contenant tout le moyen âge depuis les plus anciennes origines anglo-saxonnes jusqu'à la restauration des Stuarts en 1660, est due à M. Legouis; l'époque moderne, de 1660 à 1914, a pour auteur M. Cazamian. Ils ont su présenter le développement de la langue et des œuvres littéraires avec une grande clarté, un sentiment profond et vivant de la littérature anglaise, si riche et si variée, une abondance judicieuse d'indications bibliographiques. Ils portent avec une aisance élégante le poids d'une érudition toujours bien informée. Indirecte-

ment, ils ont tracé un tableau de la civilisation anglaise, des idées qui ont contribué à la formation intellectuelle et morale d'une grande nation. Les historiens leur en sauront le plus grand gré et, pour les étudiants, leur ouvrage, compagnon obligé du Manuel de M. Lanson, sera un indispensable instrument de travail. Ch. B.

— *Westminster abbey* (Londres, H. M's Stationary Office, 1924, in-4°, xvi-142 p., 220 planches et un plan; prix : 21 sh.). — Cette admirable publication a été entreprise par la « Royal Commission on historical monuments », fondée en 1908; elle est le tome I d'un « Inventaire des monuments historiques de Londres » et a pour auteur le Dr M. R. JAMES. L'introduction, signée par lui, contient une rapide histoire de l'église et des bâtiments monastiques, suivie d'un inventaire de tous les objets qui constituent la partie archéologique, architecturale et ornementale de cet illustre monument, avec la description de tous les monuments funéraires qui le décorent et qui, par places, l'encombrent. C'est un peu comme un musée des souverains (rois et reines, hommes illustres, connus ou maintenant oubliés, etc.); c'est aussi un guide pour se diriger dans cette riche nécropole, qui est un raccourci des fastes de l'histoire. Ainsi qu'il convient à un inventaire scientifique, on trouve : une liste des armoiries antérieures à l'année 1550; une liste des monuments et pierres tombales qui ont été placés depuis 1714 avec leur emplacement actuel; un glossaire des termes techniques usités dans l'inventaire, et un index. Le plan qui est joint au volume indique aussi clairement que possible les huit époques principales où ont été bâtis, transformés, augmentés les édifices qui constituent l'abbaye et ses dépendances. L'ensemble constitue un véritable modèle de science et d'art mis à la portée de tous et pour un prix extrêmement bas. C'est un don royal. Ch. B.

— *Calendar of State papers and manuscripts relating to english affairs, existing in the archives and collections of Venice*. Vol. XXV, 1640-1642. Edited by Allen B. HINDS (Londres, His Majesty's Stationary Office, 1924, in-8°, xxviii-382 p.; prix : 1 l. 7 sh. 6 d.). — Le contenu du présent volume étant exactement indiqué au début de la préface, il suffira d'en traduire les premières lignes : « Le volume se rapporte aux années 1640, 1641 et aux deux premiers mois de 1642; il débute par la décision prise de convoquer le Parlement [d'Angleterre] et se termine à la veille du départ de la reine [Henriette-Marie de France] pour la Hollande. Les matières qu'il renferme sont tirées exclusivement des archives conservées aux « Frari » de Venise. Le texte italien d'une grande partie des documents peut être consulté au P. Record Office, soit d'après des copies, soit d'après des originaux. Les copies comprennent toutes les dépêches envoyées d'Angleterre par Giustinian et les *Exposizioni principi*, ainsi que de nombreux extraits tirés des dépêches de La Haye. Les originaux comprennent le registre de l'ambassadeur Correr en France jusqu'en mai 1641, celui d'Alvise Contarini à Rome jusqu'en juin 1641, et celui d'un

autre Contarini en Espagne jusqu'en août de la même année. Les textes empruntés à d'autres sources ne remplissent pas quarante pages. » Une rapide analyse des principaux documents est présentée dans la préface, qui en montre l'enchaînement. Inutile d'ajouter que, pour l'histoire de France, ce volume contient beaucoup de faits utiles; une rapide inspection de la table des matières en donnerait la preuve.

Ch. B.

— Arthur Lytton SELLS. *Les sources françaises de Goldsmith* (Paris, Champion, 1924, in-8°, viii-233 p.; prix : 15 fr.; « Bibliothèque de la Revue de littérature comparée, dirigée par F. Baldensperger et P. Hazard »). — Il est curieux et intéressant de voir l'influence exercée par la France et sa capitale sur un esprit aussi avisé que celui de Goldsmith. Anglais né et élevé en Irlande, fils d'un ministre anglican, initié à la langue et à la littérature françaises par des prêtres catholiques irlandais qui étaient peut-être sortis eux-mêmes du séminaire de Paris, il était naturellement affranchi des préjugés si tenaces et si jalousement insulaires de ses compatriotes anglais. Aussi est-il intéressant de savoir ce qu'il pensait de notre littérature classique, celle du *xvii^e* et celle du *xviii^e* siècle. Il l'avait étudiée de près, en romancier et en critique, en traducteur et en compilateur. M. Sells a publié le catalogue des ouvrages français faisant partie de sa bibliothèque, qui fut vendue aux enchères à Londres en 1774, et dressé la liste des livres français qu'il a utilisés à son tour dans ses publications. On y voit tout ce qu'il doit à nos écrivains et aussi avec quelle largeur de vue il les compare à ceux de son pays, dont le grand siècle est, à ses yeux, celui de Guillaume d'Orange et de la reine Anne. L'étude de M. Sells, qui est une thèse pour le doctorat d'université soutenue à Paris, est dédiée à MM. Hazard et Cazamian. Ils peuvent se féliciter d'avoir formé un disciple aussi éclairé.

Ch. B.

— Paul DOTTIN. *John Bull à la découverte de son île* (Paris, Perrin, in-16, 232 p.; prix : 7 fr.). — Sous une forme humoristique, M. Paul Dottin, l'auteur de l'excellente thèse sur *Daniel de Foe*, signalée dans *Rev. histor.*, t. CXLVII, p. 55, s'est proposé de décrire l'évolution sociale de l'Angleterre depuis la guerre; dans tous les domaines, il constate des changements profonds. Le chômage a accru énormément le paupérisme et suscité dans les masses ouvrières un profond mécontentement; l'antique loyalisme est en train de disparaître. L'auteur croit à une révolution assez proche. Nous pourrions lui objecter qu'on y croyait aussi à l'époque du chartisme, bien plus troublée que la nôtre, et cependant il ne s'est produit en ce pays depuis 1850 qu'une paisible évolution vers la démocratie. — Plus intéressant encore peut-être est le chapitre relatif aux croyances religieuses. L'auteur constate leur affaiblissement, la décadence surtout de la Haute-Eglise; la Basse-Eglise ne conserve un peu son autorité qu'en prenant de plus en plus l'aspect d'une secte dissidente. Cependant, les Anglais con-

servent la mentalité religieuse, comme le prouvent les succès de l'Armée du Salut et le sentiment mystique qui anime les communistes. On lira aussi avec beaucoup d'intérêt le chapitre relatif aux Universités anglaises, où l'on montre l'activité et le succès des Universités nouvelles (de Manchester, Birmingham, Liverpool), ainsi que le rôle fort important que jouent dans les choses de l'intelligence les minorités (Irlandais, Gallois, Écossais, Juifs). Enfin, une dernière étude est consacrée aux excès du féminisme anglais, que la guerre a eu pour effet d'exaspérer.

H. S.

— Sir Herbert MAXWELL. *Inter alia : A scottish calendar of crime and other historical essays* (Glasgow, Maclehose, Jackson et Co, 1924, in-8°, x-323 p., 7 portraits et un croquis; prix : 15 sh.). — Douze études qui toutes, sauf la dernière, ont déjà paru dans diverses revues : 1° *A scottish calendar of crime* (quelques épisodes empruntés à Robert Pitcairn : « Criminal trials in Scotland, 1488-1624 »). — 2° *The casket letters* (prouve, ce que tout le monde sait maintenant, que les lettres de la cassette, sur le témoignage desquelles Marie Stuart fut déclarée coupable du meurtre de Darnley, nous sont connues seulement par des copies peu sûres et par des traductions infidèles). — 3° *A son of thunder* (titre bien romantique pour annoncer une esquisse biographique de John Knox). — 4° *The past in the present* (tableau physique et moral de l'Écosse avant l'Union : saleté générale, grossièreté des mœurs; l'auteur reproduit une longue sentence épiscopale d'excommunication en langue vulgaire du XVI^e siècle). — 5° *A soldier's chronicle* (ce qu'il y a de personnel dans la compilation de Sir Thomas Gray de Heton connue sous le titre de *Scalacronica*). — 6° *La campagne d'Azincourt*. — 7° *Un gentilhomme gascon* (d'Artaguan, d'après ses Mémoires, qui sont en réalité l'œuvre de Courtlitz de Sandras). — 8° *Le dernier grand Romain* (Stilicon). — 9° *Un général jacobite* (Lord George Murray, de la branche des ducs d'Atholl; biographie où l'on utilise « *A short account of the affairs of Scotland 1744-1746* », par David, Lord Elcho, publié en 1907). — 10° *A soldier diplomat* (il s'agit du général-baron Dedem de Gelder, 1774-1825; d'après ses Mémoires, publiés en 1900). — 11° *Sir John Monroe* (l'adversaire de Napoléon dans les guerres d'Espagne, d'après son *Journal*, publié en 1904). — 12° *A french émigré in England, 1810-1811* (analyse un « *Journal of a tour and residence in Great Britain, 1810-1811* », par Louis Simond, émigré français qui était devenu citoyen américain). — Les médiocres portraits de Marie Stuart, de Richelieu, de Mazarin pâlissent singulièrement à côté de celui du comte de Morton (celui qui fut exécuté en 1581) placé en tête du volume.

Ch. B.

— V. F. BOYSON. *The Falkland Islands* (Oxford, At the Clarendon press, 1924, in-8°, 414 p., cartes et plans; prix : 15 sh.). — L'auteur s'est proposé de donner une étude d'ensemble sur les îles Falkland. Il en étudie la géographie, les industries (élevage, pêche à la

baleine et aux phoques), l'histoire naturelle; il fait une très large place à l'histoire des découvertes et de la colonisation. Il rappelle les découvertes des marins de Saint-Malo à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, résume les reconnaissances de Beauchesne-Gouin en 1698, de Noël Danycan de Lépine en 1705, d'Alain Porée en 1708. Il donne un fac-similé de la précieuse carte que l'ingénieur du roi, Amédée-François Frézier, publia en 1716. Il expose ensuite sommairement l'histoire de la colonisation française des Malouines par Bougainville en 1763 et celle de la cession de la colonie déjà florissante à l'Espagne en 1767.

L'histoire des îles pendant l'occupation espagnole, puis pendant l'occupation anglaise, est exposée dans plusieurs chapitres. Après quelques installations temporaires, la Grande-Bretagne ne s'établit définitivement aux Falkland qu'en 1834. Ces îles, dont la place dans l'histoire du monde était restée modeste, sont sorties de l'obscurité depuis la journée du 8 décembre 1914. M. Boyson a fait nécessairement un récit détaillé des événements qui ont précédé la bataille navale et de cette bataille même. Une liste des gouverneurs des îles, qui commence avec notre G. de Bougainville-Nerville pour se clore avec M. John Middleton, qui y est arrivé en 1920, termine la partie historique de l'ouvrage.

H. DEHÉRAIN.

— M. S. GIUSEPPI. *A guide to the manuscripts preserved in the Public Record Office*. Vol. II (Londres, H. M's Stationary Office, 1924, ix-261 p.; prix : 6 sh. 5 d.). — Ce tome II contient l'inventaire numérique des archives provenant des divers ministères, qui ont été, par un acte de 1838, placées « sous la charge et surveillance » du Maître des rôles, à l'exception des archives du sceau privé qui sont au contraire déposées, en vertu d'un statut, sous « la garde » du P. Record Office. Chacune des vingt-huit sections représentées dans ce volume est précédée d'un résumé historique du fonds et des règlements qui ont présidé à son classement; c'est, tout à fait en raccourci, un tableau de l'administration anglaise depuis le XVI^e siècle jusque vers le milieu du XIX^e.

Ch. B.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Annales historiques de la Révolution française.** 1925, janvier-février. — Albert MATHIEZ. La Révolution et les subsistances : la lutte contre la famine en l'an II. — Georges JAVOGUES. L'affaire du camp de Grenelle, 23-24 fructidor an IV, 9-10 septembre 1796. — Ernest JOVY. Lettres inédites du tribun Pierre-Antoine Laloy à son ancien collègue à la Convention, Battelier, sous le Consulat et l'Empire (treize lettres de 1800 à 1808). — Albert MATHIEZ. Anatole France et la Révolution française (oppose l'Anatole France de 1911 qui voyait en Robespierre « le plus grand homme d'État qui eût paru sur la scène entre 1789 et 1794 » et l'auteur renégat de « les Dieux ont soif »). — Id. Vonck et Proli (publie quatre lettres du banquier belge Proli à Vonck, le chef des démocrates belges en 1790 et 1791. Il paraît en résulter qu'à cette époque Proli était un agent de Mercy-Argenteau). — Paul-M. BONDOIS. La question des horaires de classe et des vacances universitaires dans les collèges parisiens au XVIII^e siècle. = C.-rendus : *E. Vingtrinier*. La Contre-révolution. I, 1789-1791 (histoire bien documentée mais peu critique des complots tramés contre les institutions nouvelles). — G. Martin. Carrier et sa mission à Nantes (plaidoyer plutôt qu'œuvre vraiment scientifique). — Abbé Kerbiriou. Jean-François de la Marche, évêque-comte de Léon, 1729-1806 (fournit beaucoup d'utiles renseignements sur la situation matérielle et morale de la Bretagne du Nord dans les dernières années de l'Ancien régime).

2. — **Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français.** 1924, octobre-décembre. — J. VIENOT. Allocution prononcée à la cinquante-neuvième assemblée générale tenue à Mazamet le 26 octobre 1924 (quelques erreurs dans des manuels d'histoire ou d'histoire littéraire récents; activité de la Société en 1924). — J. PANNIER. Les destinées d'une famille protestante originaire de Mazamet : les Garrigues (une Garrigues a épousé le président Masaryk). — D. BOURCHENIN. Trois lettres relatives à Daniel Encontre et la terreur blanche à Nîmes et à Montauban (1815-1818). — N. WEISS. L'affaire Jean Calas (démontre l'innocence de Calas, contre les conclusions de M. Henri-Robert). — G. MERCIER. La maison de Calvairac (histoire d'une famille des environs de Castres qui resta fidèle au

protestantisme après la Révocation). — N. WEISS. Les églises de Gabre et de Montauban en 1596 (extraits des registres du consistoire de Montauban). — P. BEUZART. Extraits des arrêts criminels du Parlement de Tournai, suite (1694-1698). — État des réfugiés au pays de Vaud après la Révocation; suite. — J. PANNIER. Quelques souvenirs de Jeanbon-Saint-André à Mayence. = C.-rendus : Dr A. Doumergue. Nos Garrigues et les assemblées au Désert, l'Eglise de Nîmes sous la croix (bon). — M. Lelièvre. La théologie de Wesley (belle œuvre du doyen des historiens).

3. — **Bulletin de la Société d'histoire moderne.** 1924, décembre. — André BLUM. Abraham Bosse et la société française de l'époque de Louis XIII. — René GIRARD. Les fêtes données par la ville de Paris pour le mariage du comte d'Artois, 1773. — Émile MAYER. L'étude de l'histoire militaire et la formation des officiers (pose la question de savoir « si la culture générale et le sens critique sont vraiment indispensables aux militaires » et conclut que, si ces études sont utiles à certains, elles risquent « d'être inutiles à beaucoup » et qu'elles ne sont indispensables à aucun). — R. DURAND. Le logement et les ustensiles des gens de guerre de 1439 à 1789 (d'après une thèse de doctorat en droit, publiée sous ce titre par le lieutenant A. Navereau. Poitiers, 1924. Voir plus haut, p. 113; beaucoup de faits intéressants, mais présentés sans aucun souci d'exactitude bibliographique). = 1925, janvier. René DURAND. L'épidémie de choléra de 1832 dans les Côtes-du-Nord. — Ch. SEIGNOBOS. Le rôle du journalisme dans la diplomatie au xx^e siècle, d'après les souvenirs de W. Steed (très intéressant). = C.-rendus : H. Pajot. Un rêveur de paix sous Louis XIII : Émeric Crucé, parisien (thèse de droit que les historiens peuvent négliger). — L. Bertrand. Louis XIV (c'est la « fantaisie d'un romancier estimé »). — F. GaiFFE. L'envers du grand siècle (si tout est beau chez M. Bertrand, ici tout est laid au temps de Louis XIV, que l'auteur apprécie d'après un petit nombre de documents inédits). — C. Ballhausen. Der erste englisch-hollandische Seekrieg, 1652-1654, sowie der schwedisch-hollandische Seekrieg, 1658-1659 (énorme répertoire de faits, nécessaire à consulter pour l'histoire maritime au milieu du xvii^e siècle). — René Lanson. Le moyen âge dans l'art français du xviii^e siècle (dans l'architecture, les arts du dessin, les décors de théâtre). = Mémoires d'histoire moderne et contemporaine et de géographie économique pour le diplôme d'études supérieures.

4. — **Bulletin Du Cange (Archivum latinitatis medii aevi).** N° 2 (1924). — M. H. PRIOR. Notes sur les poids et mesures employés en Angleterre au moyen âge (relevé très minutieux des expressions usitées dans les textes). — Biagio BRUGI. La « Groma » de Pompéi et le texte des « Gromatici veteres » (étude en italien sur un instrument d'arpentage trouvé à Pompéi et sur les indications qu'il fournit pour faire comprendre les opérations auxquelles se livraient les arpenteurs,

ainsi que les textes qui en parlent). — Ferdinand LOT. Winileodes (ce terme, qui se trouve pour la première fois dans un capitulaire de Charlemagne, a le sens de « billet doux »). = C.-rendu : *Éginhard*. Vie de Charlemagne, éditée et traduite par Louis Halphen (édition très soignée d'un texte important au point de vue lexicographique).

5. — **Carnet de la Sabretache**. 1925, janvier. — Jean BARADA. Lettres de Joseph Ladrix, soldat de la Révolution (dans les Pyrénées occidentales, 1793-1794; entrée en Espagne, thermidor an II, par la Bidassoa et prise de Saint-Sébastien le 17 du même mois; puis occupation de Tolosa. La dernière lettre du présent fascicule est du 26 pluviôse an III). Suite et fin en février (1796-1801; lettres sur la campagne d'Italie qui seront lues avec fruit).

6. — **La Révolution de 1848**. 1924, décembre. — G. VAUTHIER. Mgr Brossais-Saint-Marc (évêque de Rennes, devenu en 1858 archevêque; ses manifestations contre l'Italie de 1862 à 1870). — H. CHABAUT. Une lettre d'Adolphe Crémieux sur la situation politique (à son neveu Aimé, Lyon, 7 mars 1849; explique pourquoi il a voté le 10 décembre 1848 pour Louis Bonaparte). — IDEM. Une lettre de Delescluze (à Germain Encontre, Londres, 20 septembre 1851, détails sur la *Voix du Proscrit*, des réfugiés de Londres). — A.-M. GOSSEZ. Une revue des gardes nationaux passée par le roi Louis-Philippe au pays de Bray (racontée en vers, mai 1831). — G. RENARD. La question d'argent et la presse (extrait de l'ouvrage : *Les travailleurs du livre et du journal*). — Albert THOMAS. Les journées de juin 1848 (reproduit de façon pittoresque le récit d'un vieil ouvrier).

7. — **Revue critique d'histoire et de littérature**. 1925, 1^{er} janvier. — Amiral Scheer. Mémoires, trad. par André Cogniet (instructif). — W. Bousset. Apophthegmata. Studien zur Geschichte des ältesten Mönchtums (classement minutieux d'une matière immense). — Frédéric Lachèvre. Le libertinage au XVII^e siècle; les derniers Libertins (Lignières, M^{me} Deshoulières, Chaulieu et La Fare). — Comte de La Bédoyère et baron A. de Maricourt. Georgine de Chastellux et Charles de La Bédoyère, 1790-1815 (d'après des papiers de famille). — Ed. Chapuisat. Journal de Jean-Gabriel Eynard; tome II : les Cent-Jours (texte d'un intérêt modéré, très bien annoté). = 15 janvier. Charles F. Jean. Le milieu biblique avant Jésus-Christ. I (utile, surtout à cause de la table qui termine le volume et qui ne contient pas moins de 104 pages). — G. Friedrich et H. Zimmern. Hethitische Gesetze aus dem Staatsarchiv von Boghazkoi, 1300 v. Chr. (important; cette traduction allemande, exécutée en même temps que celle de Fr. Hrozny en français, aboutit aux mêmes résultats, ce qui est une grande garantie). — H. M. Allen. Opus epistolarum Des. Erasmi Roterdami. V, 1522-1524 (excellente édition). — P. V. Duchemin. Mademoiselle de Sombreuil, l'héroïne au verre de sang, 1767-1823 (apporte un dossier très fourni sur ce petit problème). — Louis de

Launay. Le grand Ampère (bonne biographie, mais où l'homme laisse trop le savant dans l'ombre). = 1^{er} février. *Jacques Bainville*. Histoire de France (longue liste d'erreurs relevées dans ces pages « brillantes et passionnées »). — *Paul Yvon*. Horace Walpole, 1717-1797 (simple analyse d'un ouvrage plein de détails intéressants). — *P. de Vaissière*. A Coblenz, ou Les émigrés français dans les Pays rhénans de 1789 à 1792 (excellent et en partie neuf). — *J. Durieux*. La Dordogne militaire (imposante liste de noms). — *Dr Cabanès*. Au chevet de l'empereur (que l'empereur soit mort d'un cancer compliqué de tuberculose, ce n'est pas très sûr; mais le livre est d'un grand intérêt). — Centenaire de Lazare Carnot (notes et documents inédits sur l'organisateur de la victoire qui mourut en août 1823). = 15 février. *Goubaux et Lemoisne*. Mémoires du maréchal de Florange, dit le Jeune Aventureux, t. II (nouvelle édition, où l'on a pu utiliser un manuscrit plus complet et plus correct). — *Grace M. Jaffé*. Le mouvement ouvrier en France, 1789-1791 (œuvre d'une sectaire anglo-saxonne qui n'éprouve de tendresse que pour le monde ouvrier). — *G. Lenôtre*. Martin le Visionnaire, 1816-1834 (copieuse information sur un des faux Louis XVII). — *Henri de Malleray*. Les cinq Vendées (importante étude sur les cinq soulèvements des Vendéens de 1793 à 1832).

8. — La Revue maritime. 1924, novembre. — *André MOUFFLET*. Le service des subsistances de la marine; son évolution historique (depuis l'arrêt du 2 octobre 1669 et l'ordonnance du 4 mars 1670). = Décembre. — *P. CHACK*. Le *Königsberg* (histoire de la guerre de course hardie et souvent heureuse faite par ce croiseur léger de la flotte allemande depuis le 24 juillet 1914. 1^{er} article, avec quatre cartes). — *P. GUETTE*. La bataille du Jutland. Traduction du récit officiel anglais. 1^{er} article (avec neuf graphiques). — *M. GUIERRE*. Le service hydrographique et l'évolution maritime (depuis le xv^e siècle et surtout depuis 1890).

9. — Le Correspondant. 1925, 10 janvier. — *Pierre DE LA GORCE*. Le cardinal Consalvi (son rôle dans les négociations pour le Concordat). — *Georges GOYAU*. Frédéric Ozanam. I. La maturité : de l'école de droit à la chaire de Sorbonne. II, le 25 janvier : la Révolution de 1848, la mort et la vie posthume d'Ozanam. — *L. DE CONTENSON*. La question turque vue d'Asie. — *A. DE LUPPÉ*. Une thèse sur l'Amérique (celle de Bernard Fay sur l'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du xviii^e siècle). = 25 janvier. *Salvador CANALS*. L'Espagne, la monarchie et la constitution. — *Hubert MORAND*. La vie intellectuelle en province. La Provence. — *Abbé BREMOND*. La littérature catholique et la tradition (à propos d'un Manuel de la littérature catholique contemporaine, 1870-1925, qui va paraître; suite et fin le 10 février). — *Paul BLUYSEN*. Sur le front hispano-marocain (avec une carte). — *DE LANZAC DE LABORIE*. La jeunesse du baron de Vitrolles (d'après ses souvenirs autobiographiques publiés par Eugène Forgues). = 25 février. *Jacques DE PRÉCHAC*. La renaissance

allemande en 1924. — Georges LECHARTIER. M. Franck Kellogg, secrétaire d'État, et la nouvelle orientation de la politique américaine. — G. AUGUSTIN-THIERRY. Un salon anglais à Paris : Lady Hollond et ses amis (Ellen Julia Teed, née à Madras en 1822, mariée en 1840 à Robert Hollond, M. P. pour Hastings, admiratrice de Channing et de Nassau William Senior; amie à Paris de M^e Jules Mohl, elle tint sous le second Empire un salon où fréquentèrent les plus illustres représentants des partis libéraux. On publie ici la correspondance de Lady Hollond avec Augustin Thierry de 1850 à 1856). — Fernand ENGERAND. Lanrezac (éloquente réhabilitation du général et de sa conduite à la tête de la 5^e armée, du 4 août au 3 septembre 1914). — Philippe BERTAULT. A la table de M. de Meaux (intéressantes notations sur le soin que Bossuet prenait de pratiquer une affable hospitalité autour d'une table bien servie). — Jacques DE COUSSANGE. Revues suédoises.

10. — **Mercur de France.** 1925, 15 janvier. — Camille VALLAUX. La légende napoléonienne aux États-Unis. — Maurice GARÇON. Les bagnes (avec un historique des divers régimes pénitentiaires adoptés en France depuis deux siècles). — A. LE MOY. Le « Père France » (biographie du père d'Anatole France, angevin, né à Luigné, Maine-et-Loire, le 4 nivôse an XIV, soit le 25 décembre 1805). — Antoine MARTEL. Une renaissance du messianisme en Pologne (par l'église des Mariavites, « *Mariae vitae cultores* », groupés autour de leurs trois évêques depuis 1893 environ). — Jean DORSENNE. L'épopée de Tahiti (le récit donné de cet épisode de la Grande Guerre par Claude Farrère et Paul Chack est un pur roman). — Émile LALOY (analyse le tome XIII de la publication officielle : « *Die grosse Politik der europäischen Kabinette* » ; il se rapporte aux relations des puissances européennes de 1897 à 1899). = 1^{er} février. Ouvrages sur la guerre de 1914 (A. Thomazi, la Guerre navale dans la zone des armées du Nord; A. Laurens, le Blocus et la guerre sous-marine; R. Druart, l'Iconographie rémoise de la guerre et la Passion de Reims). = 15 février. Paul DIMOFF. Les relations de J.-J. Rousseau et de Laclos; à propos de quelques lettres inédites. — A. VAN GENNEP. Anthropologie (à propos d'un livre de Mendes Corrêa, professeur à l'Université de Porto, sur les peuples primitifs du Portugal). — Émile LALOY. Bibliographie politique (sur le tome XIV de la « *Grosse Politik der europäischen Kabinette* », qui est consacré surtout à la fin de l'année 1898 et à l'affaire Dreyfus). = 1^{er} mars. Frédéric MISTRAL, neveu. La grande pitié des chaires de Langue d'Oc en France. — A. VAN GENNEP. Préhistoire (sur le livre de Cyril Fox : *The archaeology of Cambridge region*). — Jean NOREL. Questions militaires et maritimes (d'après l'Historique officiel de la guerre, par l'État-major de l'armée, dont le tome I vient de paraître sous le titre : « les Armées françaises dans la Grande Guerre », ouvrage tiré seulement à 500 exemplaires; le tome I est mis en vente au prix de 175 fr.).

11. — **La Revue de France.** 1925, 15 janvier. — Claude FARRÈRE et Paul CHACK. La mort de l'*Emden* (surprise et destruction dans l'archipel des Cocos, par le croiseur australien *Sidney*, du fameux croiseur allemand, 8-9 novembre 1914); suite et fin le 1^{er} février (le second de l'*Emden*, von Mücke, échappe au désastre avec quarante-six hommes, réussit à gagner Padang, qui est aux Hollandais, se ravitailla à force d'audace et parvient en Arabie; par terre, il arrive, le 6 mai 1915, à la voie ferrée du Hedjaz, qui le conduit à Constantinople, 23 mai; il avait mis 195 jours pour rejoindre les armées de son pays). = 1^{er} février. Gaston RAINDRE. Les papiers inédits du comte Walewski; souvenirs et correspondance, 1855-1868 (extraits de la correspondance, jusqu'alors inédite, de Walewski avec l'empereur; ils se rapportent au traité de Paris, 1856, à l'occupation par l'Autriche des principautés danubiennes, 1857-1858). — Jean DE GRANVILLIERS. L'Allemagne comme je viens de la voir (le redressement économique de 1923 et ses conséquences formidables; « malgré tout, le rentier allemand a moins perdu que le rentier français »). = 15 février. J. KESSEL et Hélène ISWOLSKY. Les rois aveugles (c'est l'histoire, sous forme de roman, de la Révolution russe. 1^{re} partie : le 1^{er} novembre 1916). — Jean DE GRANVILLIERS. L'Allemagne comme je viens de la voir. II. La République et les partis.

12. — **La Revue de Paris.** 1925, 15 janvier. — N. Murray BUTLER. Comment les États-Unis ont édifié leur puissance. — Claude FARRÈRE et Paul CHACK. La bataille des Falkland; fin (destruction de la flotte allemande le 8 décembre 1924; cette revanche victorieuse de la défaite subie devant Coronel « a coupé l'Allemagne du monde entier, comme la défaite de Trafalgar avait coupé du monde entier la France napoléonienne »). — R. ROLAND-MARCEL. La réforme des grandes bibliothèques de France. — A. ALBERT-PETIT. Les livres d'histoire (il est question des ouvrages de Félix Gaiffe, l'Envers du grand siècle; du Secret du coup d'État, par Lord Kerry, trad. par Marcel Thiébaud; de Camille Jeanne, Monographie de Saint-Georges-d'Aunay). = 1^{er} février. VOLTAIRE. Lettres à M. et M^{me} de Mouthou (trente lettres, de 1759 à 1771; il n'y est question que d'affaires d'argent). — Sylvain LÉVI. L'Inde et le monde (tableau largement brossé de l'influence réciproque exercée par l'Inde sur la civilisation occidentale et par l'Occident sur la civilisation hindoue). — J.-Louis JARAY et Louis HOURTICQ. Montréal, la métropole canadienne. = 15 février. Sylvain LÉVI. L'œuvre de la civilisation indienne. — Marquis DE SEGONZAC. L'énigme rifaine. — Franck-L. SCHÖELL. L'agonie du français en Louisiane. = 1^{er} mars. Henry DE JOUVENEL. Le comte de Saint-Simon et la Réorganisation de la Société européenne (introduction à la réédition de cet ouvrage entreprise par M. Pierre Poux pour le centenaire de la mort de Saint-Simon en 1825). — A. KAMMERER. La mer Rouge à travers les âges.

13. — Revue des Deux Mondes. 1925, 15 janvier. — GUY DE TRAVERSAY. L'échec du séparatisme rhénan. I : 1919-1923. — DUC DE BROGLIE. Mémoires, 1825-1871. III : les Salons de Paris, 1838-1843 (ceux de M^{me} de Boigne avec le chancelier Pasquier, de M^{me} de Castellane avec le comte Molé, de M^{me} de Lieven avec Guizot. C'étaient des salons politiques. Chez Thiers, il n'y avait en réalité que Thiers). — Marthe BASSENNE. Aurélie Tedjani, princesse des Sables; suite (avec une histoire de la famille Tedjani). — Georges GOYAU. Un historien de la France politique : M. Louis Madelin. — Commandant MORACHE. Le torpillage du *Gaulois*. II : le torpillage (28 décembre 1916). = 1^{er} février. Henry BIDOU. Les nouveaux problèmes marocains. — Marthe BASSENNE. Aurélie Tedjani, princesse des Sables, III (Aurélie au service de l'influence française, 1880-1897). — DUC DE BROGLIE. Mémoires. IV : Débuts dans la diplomatie; Madrid, Londres, Rome, 1843-1846 (intéressants souvenirs sur Robert Peel et les causes de sa chute; sur Rossi et l'étrange aventure de sa mission à Rome). — GUY DE TRAVERSAY. L'échec du séparatisme rhénan. II : 1923-1924. = 15 février. Comtesse DE REINACH-FOUSSEMAGNE. Lettres de Charlotte, impératrice du Mexique (adressées pour la plupart à sa grand-mère, la reine Marie-Amélie; puis, après la mort de la reine, à son amie, la comtesse d'Hulst. Même après les premières atteintes de la folie, en septembre 1868, elle eut des moments de lucidité que l'on constate dans un petit nombre de lettres jusqu'à la dernière, du 24 mars 1869). — G. HANOTAUX. Une grande libéralité américaine (un million de dollars donné par M. Rockefeller junior pour Versailles, Reims et Fontainebleau). — René BAZIN. J.-B. de La Salle et les Frères de la doctrine chrétienne. — Serge DE CHESSIN. La faillite de la métaphysique bolchéviste. — Georges BLONDEL. La situation économique de l'Allemagne en 1925. — Marthe BASSENNE. Aurélie Tedjani, princesse des Sables; suite et fin (son second mariage avec le frère de son mari défunt en 1898; après la mort de son nouvel époux en 1911, elle se retire à Alger, puis, en 1920, elle revient dans le Barrois, son pays natal. Elle a contribué de la façon la plus efficace à la pacification du Maroc. En récompense de si grands services, elle reçut la décoration du Mérite agricole en 1903 et fut nommée officier d'Académie en 1906). = 1^{er} mars. Gabriel HANOTAUX. Du Consulat à l'Empire. I. Issue napoléonienne de la Révolution (les origines de Bonaparte; la Corse. Le génie de Bonaparte. Quand et comment naît l'Empire). — Serge DE CHESSIN. La faillite de la métaphysique bolchéviste. II. La terreur scolaire. — DUC DE BROGLIE. Mémoires, V (début du pontificat de Pie IX en 1846-1847, où Rossi, l'ambassadeur de France, avait pour programme de « guider et contenir » le nouveau pape « dans la voie libérale où il s'avancait d'un pas si expérimenté ». Rappelé à Paris en 1847, alors que son père venait d'être nommé ambassadeur à Londres pour travailler à calmer l'irritation causée en Angleterre par les mariages espagnols, il assiste au procès

du ministre Teste et à l'émotion produite par l'assassinat de la duchesse de Praslin). — André BEAUNIER. Les émigrés; leurs sentiments et leurs idées (à propos de l'ouvrage de F. Baldensperger : le Mouvement des idées dans l'émigration française).

14. — Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France. Tome XLVII, 1924. — Maurice ROY. Philibert de Lorme à Paris, 1546-1559 (détails très précis sur les travaux où il fut employé, d'après des pièces d'archives). — Léon MIROT. Une propriété rurale de la famille Gobelin : la Cour-Roland (dans la vallée de la Bièvre et dans le village du même nom, à l'ombre du Buisson de Verrières; description anonyme de ce domaine vers l'an 1720. C'est aujourd'hui un camp d'aviation). — L. ROYER. Relation inédite des obsèques de François I^{er} par le héraut Guyenne (lequel s'appelait François Vallet; il paraît s'être inspiré d'une relation, restée inédite, de Jean du Tillet, greffier civil du Parlement de Paris). — Amédée BOINET. Catalogue des œuvres d'art de la bibliothèque Sainte-Geneviève. — Robert ANCHEL. La commémoration des rois de France à Paris pendant la Restauration (travaux projetés ou exécutés à Paris pour « exalter par des monuments la mémoire des membres de la famille royale victimes de la Révolution ». A noter l'histoire de la chapelle expiatoire, élevée sur l'emplacement de l'ancien cimetière de la Madeleine; mais rien ne saurait garantir l'authenticité des ossements de Louis XVI et de Marie-Antoinette exhumés en 1815). — Maurice DUMOULIN. Notes sur les vieux Guides de Paris (Gilles Corrozet et ses continuateurs; Germain Brice, qui mourut en 1727, ses émules et ses concurrents; Piganiol, mort en 1753, etc.).

GRANDE-BRETAGNE.

15. — Bulletin of the Institute of historical Research (University of London. Londres, Longmans). N° 1, t. I, juin 1923. — Rapport sur la manière de publier des documents historiques. = N° 2, novembre. J. P. GILSON. Les manuscrits historiques; leur lieu de naissance et leurs migrations. — H. A. L. FISHER. Manuscrits concernant l'histoire d'Angleterre qui sont conservés à la Bodléienne et dans les collèges d'Oxford. = N° 3, février 1924. C. H. WILLIAMS. Les rôles « Coram rege » du x^v siècle. — Agnès CONWAY. Les mss. de la collection Wyatt possédés par le comte de Romney (actuellement déposés au P. R. O.; ils concernent la famille Wyatt au xvi^e et au xvii^e siècle). — Clarence Walworth ALVORD. Les mss. de Lord Shelburne conservés aujourd'hui à la bibliothèque de William L. Clements d'Ann Arbor, près Detroit, Michigan (voir l'inventaire publié pour le R. Commission on histor. mss., t. III, V et VI. Ce sont des documents relatifs à l'histoire politique, administrative et coloniale pendant la seconde moitié du xviii^e siècle). —

Joan WAKE. Sources pour l'histoire locale (additions au « Repertory of British Archives », t. I, publ. par H. Hall, 1920). = N° 4, juin (t. II). — Notes sur les archives étrangères (d'Autriche, de Livonie, de Courlande et du Portugal). — S. C. RADCLIFF. La destruction des Archives nationales de Dublin (par une explosion suivie d'un incendie qui a détruit le dépôt; presque tout a péri; on n'a guère conservé que les pièces relatives au recensement dans le comté d'Antrim). — Florence M. G. et C. S. HIGHAM. Le règne de Charles II et le travail de recherches. — E. Jeffries DAVIS. La littérature anglaise et le travail de recherche. = Additions et corrections au *Dict. nat. biography*. = N° 5, novembre. Clarence Walworth ALVORD. La coopération en ce qui regarde les périodiques d'histoire publiés en langue anglaise (estime que le présent « Bulletin » devrait servir à ce travail nécessaire de coopération intellectuelle). — Hilda JOHNSTONE. Les comptes de la maison et de la garde-robe des fils d'Édouard I^{er} (bibliographie précise et détaillée). — La conférence anglo-américaine d'histoire en 1924 (résumé des discussions). = Sommaires de thèses : *Grace Stretton*. *Mediæval travel as illustrated by the wardrobe accounts of the earl of Derby, 1390-1394* (cette thèse a été imprimée dans le t. VII des *Transactions* de la R. historical Society. On trouvera ici une longue bibliographie du sujet). — *Elsie J. Herrington*. *British measures for the suppression of the slave trade upon the West coast of Africa, 1807-1833*. = Le *Dict. nat. biography* (suite des additions et corrections).

16. — **The english historical Review**. 1925, janvier. — J. J. ALEXANDER. Dates où avaient lieu les élections pour le Parlement dans les cours de comté au moyen âge (utiles résultats obtenus par l'étude de plusieurs milliers de documents). — R. STUART-BROWN. « Twert-ut-nay » et la coutume du « thwertuic » dans le comté de Chester (étude sur un mode de procédure employé par un défendeur pour repousser les allégations d'un demandeur; il pouvait y opposer une simple négation : l'expression « twert-ut » signifie complètement, absolument; « nay » et « nic » sont synonymes de « no ». C'est donc le droit d'opposer un bref démenti, au lieu de l'ancienne formule qu'il fallait répéter mot pour mot, sous peine d'être mis hors de cour). — E. A. BELLER. Les négociations de Sir Stephen Le Sieur, 1584-1613 (d'après ses dépêches inédites qui jettent une lumière nouvelle sur la situation troublée de l'Allemagne à la veille de la guerre de Trente ans). — Harold TEMPERLEY. Visées de la France sur l'Amérique espagnole en 1820-1825 (Canning usa de moyens peu honorables au point de vue moral, mais admis en diplomatie, pour discréditer Polignac et le contraindre à renoncer à toute intervention en faveur des colonies espagnoles). — Gerald B. HURST. Les ouvriers agricoles à Dorchester en 1834 (soulèvement au sujet des salaires; ils essaient de se défendre par des unions sous serment; ils sont poursuivis pour ce fait considéré comme illégal). — James TAIT. William Farrer (la vie

et l'œuvre de cet excellent érudit mort en Norvège, août 1924, à l'âge de soixante-quatre ans). — Norman H. BAYNES. Justinien et Amalasonthé. — H. E. SALTER. Deux chartes relatives à l'abbaye du Bec (la première est d'environ 1087; la seconde d'environ 1110). — C. H. WILLIAMS. Une élection au Parlement, Norfolk, 1461 (publie une très longue pièce montrant les différents épisodes, parfois comiques, de cette élection). — J. M. WILSON. Texte de la visite épiscopale du prieuré de la cathédrale de Worcester faite par le cardinal Wolsey en 1524 (avec celui des « ordonnances et injonctions » faites en 1526). — Ralph Paul BIEBER. Les Conseils des colonies britanniques de 1670 à 1674. — Bruno KRUSCH. Deux lettres de la reine Victoria au roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, 1848-1849 (en allemand). = C.-rendus : Sir Charles Oman. A history of the art in the middle ages (nouvelle édition, revue, de cette œuvre importante parue pour la première fois en 1898; l'auteur n'a pas tenu un compte suffisant des critiques justifiées dont alors il avait été l'objet). — L. Schiaparelli. I diplomati di Ugo e di Lotario, di Berengario II e di Adalberto (excellente édition). — Howard Keniston. Fuero de Guadalajara, 1219 (ce texte montre l'importance des « cartas pueblas » qui furent accordées à plusieurs villes au temps de la « reconquête »). — B. Altaner. Die Dominikanermissionen des 13 Jahrhunderts (bon résumé de l'histoire des missions conduites par les Dominicains en Orient et dans l'Europe du Nord-Est au XIII^e siècle). — Sir Thomas Arnold. The Califate (utiles renseignements).

17. — The Quarterly Review. 1925, janvier. — C. R. L. FLETCHER. Sir Walter Scott. — La bureaucratie anglaise (d'après l'ouvrage de J. A. R. Marriott, the English constitution, 1910-1924). — Dr E. J. DILLON. La décadence de l'Europe (depuis le traité de Versailles, qui n'a fait qu'accentuer les forces de désintégration en établissant des frontières impossibles à maintenir. L'individualisme national est la ruine de l'Europe). — Chr. DAWSON. La religion et la vie de la civilisation. — Sir Valentine CHIROL. La question d'Égypte vue de haut. — Robert DUNLOP. L'Irlande au moyen âge (à propos des livres récemment publiés par E. Curtis, G. H. Orpen, M. H. Gill, O. Armstrong. Il y a toujours eu en Irlande une majorité hostile à la domination anglaise; les efforts du gouvernement anglais pour gouverner l'île-sœur étaient donc destinés à échouer).

18. — The Scottish historical Review. 1925, janvier. — J. H. STEVENSON. Le prince d'Écosse (histoire de ce titre plus ou moins régulièrement porté par l'héritier présomptif de la couronne en Écosse; le plus ancien témoignage certain qu'on en connaisse remonte à l'année 1434; ce qu'il devint après le traité d'Union en 1707. Il est maintenant tombé en désuétude). — Prof. TOUT. Les parlements d'Écosse (analyse du remarquable ouvrage publié sous ce titre par Robert S. Rait. Quelques objections lui sont présentées). — G. M.

MITCHELL. Les industries de coton en Écosse et en Angleterre; étude sur les rapports internationaux. — Robert DUNLOP. Plans élaborés au ^{xvi}^e siècle pour la colonisation de l'Ulster (surtout au temps d'Élisabeth). = C.-rendus : R. H. Mahon. Mary, queen of Scots; a study of the Lennox narrative in the University library at Cambridge (ingénieux et contestable). — J. Bruce Williamson. The history of the Temple, London (a tiré un bon parti des archives conservées par les deux Sociétés savantes du Temple).

19. — *The Times. Literary Supplement.* 1925, 1^{er} janvier. — Saint-Pierre de Rome (histoire de la basilique et de sa construction d'après les ouvrages de Geoffroy Scott, de W. Heisbach et de W. Hausenstein). — Sir Charles Bell. Tibet, past and present (beaucoup de détails intéressants, notamment sur les événements politiques dont Sir Charles fut le témoin pendant les vingt dernières années). — G. P. Insh. Papers relating to the ships and voyages of the Company of Scotland trading to Africa and the Indies, 1696-1707 (important). — G. Le Strange. Baghdad during the Abbasid caliphate (nouvelle édition d'un bon livre publié pour la première fois en 1900). = 8 janvier. La danse (étude de tête à propos d'un ouvrage intitulé : « The dance, a historical survey of dancing in Europe », par Cecil J. Sharp et A. P. Oppé; curieux aspect de l'histoire des mœurs). — Sir Valentine Chirol. The Occident and the Orient (intéressantes conférences sur les rapports de la Grande-Bretagne avec l'Inde, l'Égypte, les Arabes et les Turcs). — Général F. J. Moberly. The campaign in Mesopotamia, 1914-1918; vol. II (apprend beaucoup de nouveau sur la campagne et la catastrophe du général Townshend en 1915-1916). — Fred. J. Powicke. A life of the Rev. Richard Baxter, 1615-1691 (biographie instructive, mais d'une lecture insipide, d'un non-conformiste qui eut un rôle en vue au temps de Cromwell). — William Giles Nash. America; the true history of its discovery (l'auteur a pris beaucoup de peine pour prouver que l'Amérique n'a pas été découverte par Christophe Colomb). = Thomas ASHBY. Les fouilles récentes exécutées en Italie en 1924; suite et fin le 15 janvier. = 15 janvier. Der Weltkrieg 1914-1918. Bd. I : die Grenzschlachten im Westen (exposé anonyme, fait au grand État-major allemand, d'après les archives de la guerre, mais sans pièces justificatives. Ce tome I ne dépasse pas le 27 août 1914). — Al. Alvarez. The Monroe doctrine (grande quantité de documents réunis et publiés aux frais de la Dotation Carnegie). — S. Dornan. Pygmies and Bushmen on the Kalahari (bien qu'il n'y ait pas de pygmées dans le grand désert de l'Afrique méridionale, l'auteur pense qu'ils se survivent dans les populations des Boschimans et des Hottentots, considérées par lui comme étant la race primitive qui peupla l'Afrique au sud des grands lacs. Bonne étude sur leur organisation sociale). — B. H. Streeter. The four gospels (ouvrage de poids, mais qui n'est pas assez au courant de l'érudition continentale). — P. S. O'Hegarty. The victory of Sinn Fein (c'est le premier bon récit

provenant d'une plume irlandaise qui nous fasse connaître comment les Sinn Feiner ont réussi et comment ils ont profité de leur victoire). — *G. D. H. Cole*. The life of William Cobbett (excellente biographie). — *E. Legouis* et *L. Cazamian*. Histoire de la littérature anglaise (excellent manuel). = 22 janvier. *Eric A. Walker*. Lord de Villiers and his times. South Africa, 1841-1914 (bonne biographie d'un des grands organisateurs de l'Afrique méridionale; il descendait de huguenots français). — *A. Hyatt Verrill*. Smugglers and smuggling (beaucoup de détails sur la contrebande depuis deux siècles et demi). — Letters of the king of Hanover to viscount Strangford (il s'agit d'Ernest Auguste, duc de Cumberland, qui fut roi de Hanovre; ses lettres, écrites dans un esprit ultra-conservateur, sont curieuses pour l'histoire d'Angleterre de 1840 à 1850). = 29 janvier. *Charles de La Roncière*. La découverte de l'Afrique au moyen âge (très belle collection de cartes anciennes présentées avec une érudition abondante et sûre). — *C. E. W. Bean*. Official history of Australia in the war; II (utile pour l'histoire de l'expédition des Dardanelles). — *A. Thomazi*. La guerre navale dans la zone des armées du Nord (bon). = 5 février. Histoire et science (dissertation liminaire fondée sur les ouvrages d'*E. Perrier*, la Terre avant l'histoire; de *J. de Morgan*, l'Homme préhistorique; de *W. H. Rivers*, Social organization, et de *C. E. Fox*, the Threshold of the Pacific). — Der Weltkrieg 1914-1918. II Bd : die Befreiung Ostpreussens (ouvrage capital pour la campagne dans la région des lacs de Masourie et la bataille de Tannenberg). — *C. K. Webster*. The foreign policy of Castlereagh, 1815-1822 (apporte beaucoup de nouveau). — *Ch. de La Roncière*. La carte de Christophe Colomb (elle est peut-être authentique, mais elle ne nous apprend rien de nouveau). — *Xanthoudidès*. The vaulted tombs of Mesara; trad. par *J. P. Droop* (bonne traduction d'un livre important sur les fouilles de Crète). = 12 février. Madame de Staël (article de tête où sont notées les études de *David Glass Larg*; Madame de Staël, la vie dans l'œuvre; de *Guy de Pourtalès*, Remarques sur B. Constant; les lettres de Madame de Staël au chevalier de Pange). — *Jean Charlemagne Bracq*. The evolution of French Canada (apologie des Canadiens français à tous les points de vue). — *A. G. Gardiner*. John Benn and the Progressive movement (histoire du parti progressif dans le Conseil du comté de Londres depuis 1889). — *William S. Childe-Pemberton*. The life of Frederick Hervey, bishop of Derry, earl of Bristol (ce sont des matériaux informes pour servir à la biographie d'un personnage qui, entré dans les ordres en 1754, mourut en 1803 après une existence assez étrange). — Sur la situation révolutionnaire en Mexique, intéressantes constatations par deux voyageurs anglais : *Charlotte Cameron*, Mexico in Revolution, et *Harry L. Forster*, A Gringo in Mañana-land. = 19 février. *James Wilkie*. A history of Fyfe (œuvre attrayante par un amateur). = 26 février. Général *J. E. Edmonds*. Official history of the war. Military operations. France

and Belgium, 1914 (important; rôle considérable joué par le contingent britannique dans les batailles autour d'Ypres). — *Demetrius C. Boulger*. The reign of Leopold II, king of the Belgians and founder of the Congo state, 1865-1909 (apologie du roi des Belges et de sa politique au Congo. Livre écrit avant 1914 et non retouché depuis). — *R. H. Tawney et Eileen Power*. Tudor economic documents; 3 vol. (excellent choix de textes). — *E. Beresford Chancellor*. The lives of the rakes. III : colonel Charteris and the duke of Wharton (fait une trop grande place à un aussi méprisable personnage que Charteris). — *Bernard Mandeville*. The fable of the Bees; or Private vices, public benefits. Édition annotée par *F. B. Kaye* (l'introduction met en bonne lumière le caractère de cette satire qui, aujourd'hui, n'est plus un objet de scandale). — *Paget Toynbee*. Reminiscences written by Mr. Horace Walpole in 1788 (texte complet de ces souvenirs où le premier éditeur, Miss Mary Berry, avait cru devoir opérer quelques retranchements. Annotation excellente). — *Fernam Lopez de Castanheda*. Historia do descobrimento e conquista da India pe los Portugueses. 3^e édit. par *Pedro de Azevedo* (très utile réédition d'une œuvre importante).

ITALIE.

20. — Nuova Rivista storica. 1924, janvier-février. — Achille Norsa. Le facteur économique dans la grandeur de Venise; fin en mars-avril. — Giuseppe PARDI. Naples à travers les siècles; tableau d'histoire économique et démographique; suite (sous la domination aragonaise, 1442-1503, la période espagnole, 1503-1706, la domination autrichienne, 1707-1734, et les Bourbons, 1734-1798). — Nello RosSELLI. La première Internationale et la crise du mazzinianisme, 1866-1872. = C.-rendus : *P. Boissonnade*. Le travail dans l'Europe chrétienne au moyen âge (synthèse remarquable). — *U. Monneret de Villard*. La moneta in Italia durante l'alto medio evo (bonne étude sur la fabrication et la circulation des monnaies depuis l'époque lombarde jusqu'à l'origine des Communes). — *E. Bruzzi*. L'arte della lana in Prato (gros ouvrage confus et, quant au fond, tout à fait insuffisant). — *G. De Sanctis*. Storia dei Romani : la fondazione dell'Impero (vives critiques par C. Barbagallo). — *V. Piccoli*. Vincenzo Gioberti (bon travail sur les idées philosophiques de Gioberti; mais l'admiration de l'auteur pour son action politique est excessive). = Mars-avril. Antonio MONTI. Filippo II et le cardinal Cristoforo Madruzzo, gouverneur de Milan, 1556-1557 (d'après quatorze lettres du roi d'Espagne dont on donne seulement une analyse, en attendant qu'on ait trouvé la clé du chiffre employé pour leur rédaction). — Giuseppe PARDI. Naples à travers les siècles (suite depuis 1799 et fin). — L'enseignement de l'histoire en Italie (son organisation actuelle et ses programmes). = C.-rendus : Publications françaises et allemandes

sur la guerre mondiale. — E. CARRARA. Récents travaux sur Dante. — A. TORRE. Publications sur l'Italie méridionale. = Mai-juin. Guido PORZIO. Le journal héroïque de Francesco Crispi (résumé grandiloquent de la biographie de Crispi jusqu'à l'expédition des Mille). — Angela VALENTE. Un drame politique à la cour de Philippe II : Antonio Perez et la princesse d'Eboli. I (étude critique des documents ; le témoignage de Perez est plus que suspect). — Luigi EMERY. La religion et la politique selon frà Paoli Sarpi ; fin en juillet. — C. B[ARBAGALLO]. Un historien : Gustave Glotz (fait le plus grand éloge de la « Civilisation égéenne »). = C.-rendus : J. Beloch. Griechische Geschichte IV, 2 (beaucoup d'érudition et de critique ; conclusions parfois paradoxales ou peu justifiées). — Karl Hampe. Mittelalterliche Geschichte (très bon manuel). — D. Schæfer. Mittelalter ; ein geschichtlicher Ueberblick (résumé pour le grand public ; en un moment où l'Allemagne est menacée de dissolution, l'auteur veut trouver dans sa tradition historique les éléments de son unité et de sa force). — Alessandro Cutolo. Il regno di Sicilia negli ultimi anni di vita di Carlo II d'Angio (bon travail d'un débutant). = Juillet-octobre. Pietro SILVA. Le problème de la Méditerranée occidentale (depuis les traités de 1815, l'Angleterre et la France ont acquis dans cette mer une situation prédominante. Une alliance entre l'Italie et l'Espagne contribuerait à rétablir un juste équilibre ; cette alliance ferait obstacle aux progrès de la domination française dans l'Afrique du Nord). — Angela VALENTE. Un drame politique à la cour de Philippe II : Antonio Perez et la princesse d'Eboli ; suite et fin (documents inédits en appendice et copieuse bibliographie). — Carlo ROSTAN. Notes d'historiens du droit : les lois du roi Liutprand et la condition juridique de la femme. — Antonio BELLONI. Trajano Boccalini ; ses idées politiques et la contre-Réforme (Boccalini, humaniste nourri de Tacite et de Machiavel, 1556-1613, fut partisan de la contre-Réforme, mais hostile au principe monarchique et sévère pour la conduite de l'Eglise romaine dans les affaires temporelles). — Bibliographie critique sur la sociologie, les livres d'histoire, la méthode historique, Dante, l'énigme de Tite-Live, etc. (sur ce dernier point, M. Barbagallo se refuse à croire que la découverte du prof. De Martino-Fusco soit une erreur ou une mystification : « Il a préféré, au dernier moment, se suicider moralement et scientifiquement ; mais, ayons le courage de le dire, Tite-Live ne peut être considéré comme à jamais perdu »). = Novembre-décembre. Corrado BARBAGALLO. Ce qu'on entend par le matérialisme historique (selon Marx et Engels ; en quoi leur doctrine peut diriger la manière d'écrire l'histoire). — Silvio PELLEGRI. La Corse et la Savoie au XVIII^e siècle, d'après des documents inédits (1736-1769). — Annibale BOZZOLA. Pour servir à l'histoire de la Grande Guerre. Un mémoire austro-hongrois inédit sur la mine du Cimone, 23 septembre 1916 (rapport « strictement confidentiel » rédigé par le chef de la XI^e armée austro-hongroise). — J. BOISARD.

Notes archéologiques (sur les « nuraghes » sardes, sur la Rome primitive, sur l'œuvre d'Antonio Sogliano, qui a tant fait pour les fouilles de Pompéi; sur la grande Grèce et sur les travaux exécutés par la « Società Magna Graecia »). — A. MONTI. Ouvrages récents sur le « Risorgimento ». — R. CIASCA. Un personnage du « Risorgimento » : Lambruschini. — C. BARBAGALLO. L'histoire économique de la Rome antique (longue analyse de l'ouvrage de Tenney Frank, dont il vient de paraître une traduction italienne par Bruno Lavagnini). — G. GAL-LICO. L'« histoire vraie » d'Italie (le livre d'Alfredo Panzini : « La vera istoria dei Tre Colori », est plutôt un roman écrit tout d'un jet avec une verve passionnée et un ardent amour pour la patrie). — G. LEVI-MINZI. Deux documents inédits sur l'histoire du « Risorgimento » (une satire contre Charles-Albert à Trieste, 1849, et une souscription pour les soldats piémontais, ouverte secrètement par C. Salino, consul de Sardaigne à Venise, le 10 avril 1859). = C.-rendus : G. Volpe. Medio evo italiano (recueil d'articles critiques parus pour la plupart entre 1904 et 1910). — O. Pâstine. La Repubblica di Genova e le gazette, XVII-XVIII sec. (intéressant). — K. Linnebach. Deutschland als Sieger im besetzten Frankreich, 1871-1873 (ouvrage fort bien documenté et sans parti pris).

ROUMANIE.

21. — **Revue historique du sud-est européen.** 1924, octobre-décembre. — N. IORGA. Le romantisme dans le sud-est de l'Europe (la préface classique. Influence française, préromantisme à la façon de Rousseau; influences française, italienne, anglaise et allemande; élément historique, etc.). — J. BIANU. Un épigraphiste anglais en Valachie (Edmund Chishull, chapelain de compagnie de commerce avec la Turquie à Smyrne, qui parcourut la Valachie en 1701-1702; extraits de son livre : *Travels in Turkey and back to England, 1747*). = C.-rendus : A. Rubió i Lluch. La companya catalana soto el comandament de Teobald de Cepoy (mémoire plein de faits sur les campagnes faites par la Compagnie catalane en Macédoine et en Thessalie de 1307 en 1310). — L. de Thallóczy, C. Jiréček et E. de Suf-flay. Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia (t. II qui contient 812 actes allant de 1344 à 1406).

CHRONIQUE.

France. — Le 17 mars 1925 est mort l'éminent sinologue, bibliographe et historien Henri CORDIER, membre de l'Institut, fondateur et directeur depuis trente ans de la revue *Toung Pao*, qui a tant contribué à entretenir les rapports intellectuels avec l'Extrême-Orient. Il avait soixante-quinze ans.

— Le 3 avril est mort M. Élie BERGER, membre de l'Institut, professeur honoraire de paléographie à l'École des chartes; il était né à Beaucourt, Haut-Rhin, le 11 août 1850.

— Le 28 mars 1925, M. J.-J. JUSSEURAND, ambassadeur de France, a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. Edmond Villey-Desmeserets.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a, pour le concours des Antiquités de la France, accordé trois médailles : la première à M^{me} COTTE : *Documents sur la préhistoire de Provence* (4 fasc. avec de nombreuses planches et illustrations dans le texte); la seconde à MM. Raoul BRANDON et Maurice JUSSELIN : *Églises de Saint-André et Saint-Nicolas de Chartres; relevé de l'état actuel, avec une histoire desdites églises*; la troisième à M. Louis BORNE : *Les sires de Montferrand, Thoraïse, Torpes, Corcondray aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles; essai de généalogie et d'histoire d'une famille féodale franc-comtoise*. Elle a, en outre, attribué une mention à chacun des cinq auteurs suivants : 1^o Gabriel JEANTON : *Les cheminées sarrasines*; 2^o C. OURSEL : plusieurs brochures sur l'art roman en Bourgogne et une étude sur un exemplaire du *Speculum majus* de Vincent de Beauvais; 3^o abbé Philippe DUMONT : *Le chapitre collégial de Notre-Dame de Moulins, 1378-1408*, et *La réforme du prieuré d'Yzeure-lès-Moulins, 1503-1508*; 4^o Georges PAUL : *L'abbaye bénédictine de la Chaise-Dieu; recherches historiques et héraldiques*; 5^o Georges SANGNIER : *Blangermont (Pas-de-Calais), essai d'histoire générale, économique et sociale*. — Le prix Bordin extraordinaire est décerné à M. ALBERTINI pour ses ouvrages : *Les divisions administratives de l'Espagne* et *La composition dans les ouvrages philosophiques de Sénèque*.

— L'« Office de documentation internationale contemporaine », qui est installé maintenant au château de Vincennes, comme annexe à la Bibliothèque-musée de la Guerre, fait paraître depuis le 1^{er} mars 1925 un nouveau *Bulletin* consacré exclusivement aux questions politiques, économiques et sociales depuis 1919; il aura un caractère strict d'in-

formation bibliographique. Il est dactylographié. Trois fascicules ont déjà paru (Paris, A. Costes; abonnement annuel : 25 fr.). C'est un indispensable instrument de travail.

— Depuis le 2 février 1925 est ouverte à l'« Office national du commerce extérieur » de Paris une bibliothèque publique d'informations économiques où l'on trouve des ouvrages de références et des documents d'actualité : périodiques, annuaires, journaux spéciaux et locaux, etc. L'historien de l'économie politique ne devra pas négliger cette source de renseignements.

— Vient de paraître à la librairie Champion le tome I (1924) de *Byzantion*, revue internationale des études byzantines, publié par Paul GRAINDOR et Henri GRÉGOIRE. Il paraîtra deux fois l'an, en juin et en décembre. La première année paraît en un volume unique dédié à l'un des maîtres des études byzantines, N. Kondakov, décédé à Prague le 16 février 1925.

— La maison d'éditions de la « Nouvelle Revue française » fait paraître, depuis le 15 mars 1925, une *Revue juive*, bimestrielle et internationale (24 fr. par an pour la France; 5 fr. le numéro).

— Le tome VI de l'*Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, par le vicomte G. D'AVENEL, qu'annonce la librairie E. Leroux, est une simple réédition de celui qui parut en 1912.

Allemagne. — Le congrès des historiens allemands réuni à Francfort-sur-le-Mein a, le 3 octobre 1924, sur le rapport présenté par le « Hofrat Prof. Dr. Erich Brandenburg » (Université de Leipzig), publié la déclaration suivante : « La question de la responsabilité de certains peuples, pays, partis ou personnages dans la guerre mondiale ne peut être résolue scientifiquement qu'après l'ouverture des archives des Puissances qui ont pris part à la lutte et après un examen critique et approfondi des sources. La réponse à cette question par une déclaration de diplomates des États victorieux est une monstruosité dont on ne trouve aucun exemple antérieur dans l'histoire du monde. La signature arrachée à l'Allemagne, mise ainsi en demeure de reconnaître sa faute (art. 231 du traité de Versailles), n'a, pour l'établissement de la vérité historique, aucune signification. » — Il y a deux choses dans ce nouveau manifeste : une question de méthode, résolue d'avance pour tout historien digne de ce nom, et une question politique où l'accord est difficile. On peut même se demander si l'arrogance du ton n'est pas de nature à retarder la reprise, d'ailleurs si désirable, des relations scientifiques avec l'Allemagne.

— Dans le « Handbuch der Altertumswissenschaft » a paru (Munich, Beck) la 2^e partie du grand ouvrage de MANITIUS : *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*; elle comprend la période comprise entre le milieu du x^e siècle et l'explosion de la lutte entre l'Église et l'Empire (2 vol., 1923-1924).

— Une nouvelle édition du *Codex Theodosianus*, par P. KRUEGER, est en cours de publication (Berlin, Weidmann, fasc. 1, livres I-VI, 1923, IV-235 p.).

Autriche. — Le président de la « Gørres-Gesellschaft », Hermann VON GRAUERT, est mort le 12 mars 1924, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait écrit lui-même sa biographie dans le recueil de W. Zels : *Geistiges und künstlerisches München in Selbstbiographien* (Munich, 1913); on trouvera la liste de ses œuvres dans la notice nécrologique que lui a consacrée le *Historisches Jahrbuch* de 1924, 2^e fasc., p. 169-190.

— Les *Regesten der Herzoge von Oesterreich, sowie Friedrichs des Schönen als deutschen Königs, 1314-1330*, rédigés par L. GROSS, livr. 1-2, ont paru par les soins du « Oesterr. Institut für Geschichtsforschung », série des *Regesta Habsburgica* (Innsbruck, Wagner, 1922-1924).

— Une *Neue österreichische Biographie, 1815-1918*, paraît sous la direction d'A. Bettelheim (Wiener Drucke, 1^{re} section, 1923). Une seconde section sera consacrée à la bibliographie, une dernière à un Manuel de biographie.

Bulgarie. — Une importante trouvaille archéologique faite le 28 décembre 1924 au village de Valtchi-Trân, près de Pléven (Plevna), ramène l'attention sur les antiquités bulgares. Ce trésor — aujourd'hui au Musée national d'archéologie de Sofia — se compose de onze pièces en or à 22 ou 24 carats d'un poids total de 12 kilos 120. Les pièces comprennent un vase de grandes dimensions (hauteur 0^m12, diamètre 0^m27), deux autres aussi hauts mais plus petits, cinq couvercles de 0^m35 de diamètre et trois sortes de cuillers ou vases ovales communicants. L'absence d'ornements, les boules des couvercles, certaines marques répétées font supposer à M. Protitch, directeur du Musée (journal *la Bulgarie*, 17 janvier 1925), qu'on se trouve en présence d'objets de culte mazdéiste apportés de Perse par des cavaliers. En tout cas, les objets ne peuvent être turcs, le Coran interdisant l'emploi de métaux précieux. Avant de se prononcer sur la destination de ces ustensiles en or et sur leur provenance, il convient de les comparer avec d'autres trouvailles, par exemple avec le trésor de Nagyszentmiklos en Hongrie, dit trésor d'Attila. G. C.

Espagne. — La *Spanish bibliography*, par James FITZMAURICE-KELLY, intéresse presque uniquement l'histoire de la littérature et du théâtre (Londres, H. Milford; prix : 12 sh. 6 d.; « Hispanic society of America »).

Etats-Unis. — La « Carnegie Institution of Washington » a publié le tome I des *Proceedings and debates of the British parliaments respecting North America*, publié par Leo F. STOCK. Ce volume (435 pages) contient le texte des débats qui eurent lieu dans les Parle-

ments britanniques de 1542 à 1689, aux Parlements et Conventions d'états en Écosse, enfin aux Parlements d'Irlande jusqu'à la même date. Un tome II, qui doit aller jusqu'en 1714, est en préparation. Sont également sur le chantier les travaux suivants : *Guide to the materials for american history in Paris archives and libraries*, par MM. LELAND et DOYSIÉ; *Calendar of documents in Paris archives relating to the history of the Mississippi Valley*, par Mrs SURREY; *Guide to the materials for american history in scandinavian archives*, par M. Gunnar J. MALMIN (relatif surtout à l'émigration des Scandinaves aux États-Unis); *List of mss. concerning american history preserved in european libraries and noted in their published catalogues and similar printed lists*, par M. David M. MATTESON.

— A la même Institution, l'on doit encore le tome I d'une série qui en comprendra quatre. Elle est intitulée : *Historical documents relating to New Mexico, Nueva Viscaya and the approaches thereto*; ces documents, tirés des archives des Indes à Séville, sont au nombre de quatre-vingt-douze et tous jusqu'à ce jour inconnus. Ils ont été copiés par feu M. Adolph Bandelier et M^{me} Bandelier, puis édités par M. Charles W. HACKETT, professeur à l'Université du Texas, avec une traduction anglaise et des notes.

— Dans le *Report of the librarian of the Congress for the fiscal year ending June 30 1924* (Washington, Printing Office, 1924, in-8°, 290 p.), les bibliographes relèveront la liste des livres de droit mexicain, des livres chinois et des manuscrits acquis par la bibliothèque. Parmi les manuscrits figurent les papiers de Henry Clay, de Mac Elroy (correspondance avec le président Cleveland), de Richard Olney, qui fut secrétaire d'État dans le cabinet de Cleveland, etc.

Grande-Bretagne. — Le 7 novembre 1924 est mort Sir Thomas Graham JACKSON, historien de l'art bien connu, à qui l'on doit notamment : *Byzantine and romanesque architecture*, *Gothic architecture in France, England and Italy*, et *The renaissance of roman architecture*. La librairie Macmillan va publier son dernier ouvrage, qui est une histoire de l'architecture depuis la période grecque jusqu'à nos jours.

— Le gouvernement britannique a décidé de publier, sous la direction de MM. GOOCH et TEMPERLY, un recueil de documents officiels portant sur la situation générale de l'Europe et sur les origines de la Grande Guerre. On annonce à ce propos que les archives, jusqu'alors ouvertes aux travailleurs seulement jusqu'en 1860 pour les affaires étrangères, le seront à l'avenir jusqu'en 1878 et bientôt sans doute aussi pour les autres départements.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Agnel** (abbé **Arnauld d'**) et **D^r d'Espiney**. Psychologie et psychothérapie éducatives. Téqui, 1924, in-16, 608 p.; prix : 12 fr.
- Audiau** (**Jean**). La chanson de la croisade contre les Albigeois. Principaux épisodes. De Boccard, « Poèmes et récits de la vieille France », n° 5, xii-160 p.
- Aulard** (**A.**). Le christianisme et la Révolution française. F. Rieder, in-8°, 135 p.; prix : 65 fr. 50.
- Batifol** (**M^{gr} Pierre**). Catholicisme et papauté. Les difficultés anglicanes et russes. Gabalda-Lecoffre, 1925, 126 p.; prix : 4 fr.
- Bell** (**Aubrey F. G.**). Francisco Sanchez et Brocense, xii-166 p. Oxford, University Press, 1925; « The hispanic Society of America ».
- **Luis de Leon**; a study of the spanish renaissance. Oxford, at the Clarendon Press, 1925, 394 p., s. p.
- Belloni** (**Louis**). Le Comité de sûreté générale de la Convention nationale. L. Arnette, 1924, in-8°, xxvii-632 p. (pas de prix).
- Benque** (**Etiennette**). Pour l'Irlande. Editions l'Ame gauloise, in-32, 110 p.; prix : 3 fr.
- Binkley** (**William Campbell**). The expansionist movement in Texas, 1836-1850 (University of California publications in history, vol. 13). Berkeley, California, 1925, in-8°, x-253 p.; prix : 3 dol. 50.
- Bittner** (**Ludwig**). Die zwischenstaatlichen Verhandlungen der österreichischen Archive nach dem Zusammenbruch Oesterreich-Ungarns (tirage à part de l'« Archiv für Politik und Geschichte », janvier 1925, p. 58-95).
- Bourgin** (**Georges**) et **Henriot** (**Gabriel**). Procès-verbaux de la Commune de 1871. Édition critique, t. I, mars-avril 1871. Ernest Leroux, 1924, in-8°, 607 p. (Bibliothèque de l'Institut d'histoire, de géographie et d'économie urbaines de la ville de Paris).
- Burkitt** (**F. C.**). The religion of the Manichees : « Donnellan lectures for 1924. » Cambridge, at the University Press, 1925, in-8°, viii-130 p.; prix : 6 sh.
- Calvi** (**Gerolamo**). I manoscritti di Leonardo da Vinci dal punto di vista cronologico, storico e biografico. Bologna, Zanichelli, 1925, in-8°, ix-321 p., nombreux fac-similés.
- Chalandon** (**Ferdinand**). Histoire de la première Croisade jusqu'à l'élection de Godefroy de Bouillon. A. Picard, 1925, 380 p.; prix : 25 fr.
- Ciccotti** (**Ettore**). Disegno storico del medio evo. Messine et Rome, G. Principato, in-8°, 549 p.; prix : 25 l.
- Constantinescu** (**Bagdat** (**M^{me} Elise**)). Études d'histoire pacifiste. I : la « Querela pacis » d'Érasme, 1517. Les Presses universitaires de France, 1924, in-8°, xv-218 p.; prix : 25 fr.
- Delpech** (**A.**). Histoire populaire des religions. Editions Rhéa, 1925, in-8°, 304 p.; prix : 15 fr.
- Escuela española de arqueología e historia en Roma**, fasc. 4 et 5. Madrid, 1918 et 1924 (Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas), 124 et 129 p.
- Esmolin** (**Ed.**). La revision des feux du Dauphiné en 1697-1706 (Annales de l'Université de Grenoble, t. I, n° 3). Grenoble, Allier, 1924, in-8°, p. 177-202.
- Etchegoyen** (**Gaston**). L'amour divin; essai sur les sources de sainte Thérèse. Bordeaux, Feret, 1923, 370 p.; prix : 20 fr.
- Fay** (**Bernard**). Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis, 1770-1800. Champion, 1925, in-8°, 108 p.
- **L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII^e siècle**. Ibid., 1925, in-8°, 378 p.; prix : 40 fr. les deux volumes.
- Fournier** (**P.-F.**). Conseils pratiques pour le classement et l'inventaire des archives et l'édition des documents historiques écrits. Champion, 1924, in-8°, 91 p. (Publications de la Soc. des études locales. Section de la Haute-Loire, n° 4).
- Fripp** (**Edgar I.**). Master Richard Quyny, bailliff of Stratford-upon-Avon and friend of William Shakespeare. Londres, Oxford University Press, 1924, in-8°, 215 p.
- Gabory** (**Émile**). La Révolution et la Vendée, d'après des documents inédits. Les deux patries, de janvier 1789

- à août 1793. Perrin, 1925, in-8°, xi-332 p.; prix : 12 fr.
- Gosse (Sir Edmond). Tallemant des Réaux, or the art of miniature biography (The Zaharoff lecture, 1925). Oxford, at the Clarendon Press, 1925, in-8°, 24 p.
- Goyau (Georges). Ozanam. Payot, 1925, « Les grands hommes de France », in-16, 121 p.; prix : 5 fr.
- Green (Alice Stopford). History of the Irish state to 1614. Londres, Macmillan, 1925, ix-437 p.; prix : 12 sh. 6 d.
- The making of Ireland and its undoing, 1200-1600. Ibid., 1924, xxiv-573 p.; prix : 12 sh.
- Hagen (Maximilian von). Bismarcks Colonialpolitik. Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1923, in-8°, xxvi-593 p.
- Hanotaux (Gabriel). Histoire de la Nation française. T. XV : Histoire des sciences en France, 2^e vol. Histoire des sciences biologiques, par Maurice Caullery; Histoire de la philosophie, par René Lote. Plon-Nourrit, in-4°, 619 p.
- Harraca (Emm.). Des conditions de l'existence à Paris, de l'étudiant, autrefois et aujourd'hui. Les Presses universitaires de France, 1925, in-8°, 111 p.; prix : 7 fr. 50.
- Hottenger (Georges). La Lorraine économique au lendemain de la Révolution, d'après les mémoires statistiques des préfets de l'an IX. Publié par la Société industrielle de l'Est. Nancy, 1924, in-4°, 120 p.
- Hourticq (Louis). Histoire de l'art. Hachette, « L'encyclopédie par l'image », in-8°, 64 p.; prix : 2 fr. 50.
- Hoylend (John S.). A brief history of civilization. Londres, H. Milford, Oxford University Press, 1925, in-32, 288 p.; prix : 3 sh. 6 d.
- Jeanroy (A.). La légende de Guillaume Fierebrace et de Rainouart au Tinel. De Boccard, « Poèmes et récits de la vieille France », n° 86, xiii-155 p.
- Jeussé (R.). Une mystique dominicaine : la Vénérable Mère Agnès de Languac, 1602-1634. Téqui, 1924, in-16, xii-242 p.; prix : 6 fr.
- Keith (A. Berriedale). Classical sanskrit literature. Londres, Oxford University Press, in-32, 133 p.; prix : 2 sh. 6 d.
- Kerby (William Moseley). The life, diplomatic career and literary activities of Nicolas Germain Leonard. Champion, 1925, xx-471 p.
- Kirchhausen (Friedrich M.). Napoleon I; sein Leben und seine Zeit. Munich, Georg Müller, 1925, x-418 p.
- La Fayette (M^{me} de). Histoire de M^{me} Henriette d'Angleterre. Introduction par Émile Henriot. F. Rieder, 1925, in-8°, 230 p.; prix : 7 fr. 50.
- Lavaud (L.). Saint Thomas, « guide des études ». Téqui, 1925, in-16, viii-277 p.; prix : 7 fr. 50.
- Lee (Sir Sidney). King Edward VII, vol. I, 1841-1901. Londres, Macmillan, 1925, xii-831 p.; prix : 31 sh. 6 d.
- Leib (Bernard). Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI^e siècle. Rapports religieux des Latins et des Gréco-Russes sous le pontificat d'Urban II, 1088-1099. A. Picard, 1924, xxxiii-356 p.; prix : 25 fr.
- Lloyd (E. M. H.). Experiments in Slate Control at the War office and the ministry of food. Oxford, at the Clarendon Press, « The Carnegie endowment for international peace », in-8°, xxiv-460 p.
- Louis (Paul). Histoire du socialisme en France depuis la Révolution jusqu'à nos jours. Marcel Rivière, 1925, 416 p., 24 portraits; prix : 18 fr.
- Lupé (comte de). Les jeunes filles à la fin du XVIII^e siècle. Champion, 1925, in-8°, viii-256 p.
- Lettres de Geneviève de Malbois-sière à Adélaïde Méliand, 1761-1766; publ. avec une introd. et des notes. Ibid., xxxv-382 p.; prix des deux vol. : 40 fr.
- Macri (Christo M.). L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie de Macédoine, 867-1057. Guillon, 1925, in-8°, 159 p.; prix : 15 fr.
- Malo (Henri). Les derniers Corsaires; Dunkerque, 1715-1815. Émile-Paul, 1925, x-292 p.; prix : 20 fr.
- Marx (Karl). Histoire des doctrines économiques, trad. par J. Molitor. T. IV et V : Ricardo; suite et fin. Costes, 1925, in-32, 320 et 178 p.; prix : 8 fr. chaque.
- Matter (Paul). Cavour et l'unité italienne, t. II. Félix Alcan, 1925 (Bibliothèque d'histoire contemporaine), in-8°, 415 p.; prix : 20 fr.
- Montet (Pierre). Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien empire. Strasbourg, Is-tra, 1925, Publications de la faculté des lettres, fasc. 24, xviii-429 p.; prix : 100 fr.
- Nemours (colonel Auguste). Histoire militaire de la guerre d'indépendance de Saint-Domingue. T. I : la Campagne de Leclerc contre Tous-

- saint-Louverture. Berger-Levrault, 1925, in-8°, viii-284 p. et une carte; prix : 7 fr.
- Nowak (K. F.)*. Les dessous de la défaite, trad. par G. Bernard. Payot, 1925, in-8°, 650 p.; prix : 25 fr. (Collection de doc. pour servir à l'histoire de la guerre mondiale).
- Ogg (David)*. Europe in the seventeenth century. Londres, A. et C. Black, 1925, in-8°, xi-579 p., 4 cartes; prix : 18 sh.
- Pasolini (Guido)*. Carteggio di Marco Minghetti e Giuseppe Pasolini. I : 1846-1854. Turin, Bocca, 1924, in-8°, iv-275 p.; prix : 30 l.
- Perraud-Charmantier (André)*. Le sénécchal de Nantes dans ses rapports avec les conseillers au présidial, 1551-1789. Contribution à l'histoire des juridictions nantaises. Préface d'Émile Gabory. Rennes, Plihon et Hommay; 1925, 180 p.
- Qu'est-ce que la mystique? Quelques aspects historiques et philosophiques du problème. Bloud et Gay, « Cahiers de la nouvelle journée », n° 3, 225 p.; prix : 10 fr.
- Reboul (Jacques)*. M. Bainville contre l'histoire de France. Éditions du siècle, « Les pamphlets du siècle », 124 p.; prix : 5 fr.
- Rodkey (Frederick Stanley)*. The turco-egyptian question in the relations of England, France and Russia, 1832-1841. University of Illinois, Urbana, in-8°, 1925, 274 p.; prix : 2 dol.
- Rogers (J. D.)*. A historical geography of the British dominions. Vol. VII : Australasia; nouv. édit. par Ker-shaw (R. N.). Oxford, at the Clarendon Press, 1921, in-12, vii-322 p.; prix : 7 sh. 6 d.
- Rouxel (abbé J.)*. Luxovium ou Luxeuil à l'époque gallo-romaine. Aug. Picard, 1924, xxxvii-306 p.; prix : 15 fr.
- Saint-Joseph (le P. Marie-Armand de)*. Carmes et Carmélites martyrs de la Révolution. Téqui, 1925, in-8°, viii-154 p.; prix : 6 fr.
- Salmon (André)*. Une orgie à Saint-Petersbourg. Kra, « Collection de la Revue européenne », n° 13, 1924, in-16, 229 p.; prix : 10 fr.
- Schulz (Dr Otto Th.)*. Die Rechtstitel und Regierungsprogramme auf römischen Kaisermünzen, von Cæsar bis Severus. Paderborn, Schöningh, 1925 (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums. Bd XIII, Heft 4), in-8°, x-124 p.; prix : 6 m.
- Sforza (Carlo)*. Pensiero e azione di una politica estera italiana. Discorsi e scritti, con studio e note di Alberto Cappa. Bari, Laterza, 1924, in-8°, 316 p.; prix : 18 l.
- Soyer (Jacques)*. Les actes des souverains antérieurs au xiv^e siècle conservés dans les archives départementales du Loiret. III : Fonds de l'Hôtel-Dieu d'Orléans. Besançon, impr. Demontrand, 1924, 50 p. Extrait du *Bibliographe moderne*, 1924-1925.
- Streeter (Burnett Hillman)*. The four gospels. A study of origins. Londres, Macmillan, 1924, in-8°, xiv-622 p.; prix : 21 sh.
- Tharaud (Jérôme et Jean)*. La vie et la mort de Déroulède. Plon, 1925, in-8°, 281 p.; prix : 7 fr. 50.
- Trahard (Pierre)*. La jeunesse de Mérimée, 1803-1834. Champion, 1925, 2 vol. in-8°, xviii-358 et 424 p. « Bibliothèque Mérimée. »
- Turner (G. J.) et Salter (H. E.)*. The register of S^t Augustine's abbey Canterbury, commonly called the Black Book, part. II. Humphrey, Milford, 1924, xi-678 p.; prix : 16 sh.
- Vaucher (Paul)*. Robert Walpole et la politique de Fleury, 1731-1742. Plon, 1924, in-8°, xi-473 p.; prix : 25 fr.
- La crise du ministère Walpole en 1733-1734. Ibid., 1924, in-8°, 70 p.; prix : 7 fr.
- Verhaeghen (Paul)*. La Belgique sous la domination française, 1792-1814. T. II : Débuts du Directoire. Bruxelles, Goemare; Plon, 1924, in-8°, 509 p.; prix : 30 fr.
- Villaume (Juljusz)*. General Józef Wielhorski, 1759-1817. Poznan, impr. de l'Université, 1925, 84 p.
- Vingtrinier (Emmanuel)*. La contre-révolution, première période, 1789-1791, t. II. Emile-Paul, 1925, in-8°, 416 p.; prix : 15 fr.
- Vulliamy (C. E.)*. Our prehistoric forerunners. Londres, John Lane, The Bodley Head, in-8°, 1925, ix-214 p., 33 illustrations; prix : 7 sh. 6 d.
- Webster (C. K.)*. The foreign policy of Castlereagh, 1815-1822. Britain and the european Alliance. Londres, Bell et fils, 1925, in-8°, xiv-598 p.; prix : 25 sh.
- Whyte (A. J.)*. The early life and letters of Cavour, 1810-1848. Oxford University Press, 1925, xix-384 p.; prix : 15 sh.

Le gérant : R. LISBONNE.

